Académie
de [illegible] ca
Mr. Alamanni

POESIES
DIVERSES
DE
M. DESFORGES-MAILLARD,

Des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres d'Angers & de la Rochelle.

DEDIÉES

A M. DE MACHAULT, *Ministre d'Etat, Controlleur Général des Finances & Commandeur des Ordres du Roi.*

PREMIERE PARTIE.





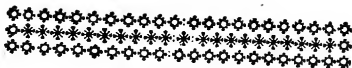
A PARIS, *ruë S. Jacques*,

Chez HUART & MOREAU Fils, Libraires de la REINE, & Libraires-Imprimeurs de Monseigneur le DAUPHIN, à la Justice & au grand S. Basile.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A MONSEIGNEUR

DE MACHAULT,

MINISTRE D'ETAT.

Controlleur Général des Finances, Commandeur & grand Trésorier des Ordres du Roi.

MINISTRE *que Thémis a formé dans*
son Temple,
Pour servir aux mortels & de guide & d'exemple ;
Et dont les grands talens font, dans son juste choix,
Admirer le plus grand & le meilleur des Rois ;
MACHAULT, *quand ta bonté, par un secours propice,*
Vient d'un astre ennemi corriger le caprice (1),
Il s'éleve en mon ame un sentiment vainqueur
Qui m'excite à louer ton Esprit & ton Cœur.
Mais en vain, pour répondre au transport qui m'anime,
Ma Muse te prépare un tribut légitime ;
Tant de rares vertus suspendant son desir,
Elle admire en silence, & ne sçait que choisir.

(1) M. le Controlleur général lui a accordé un Emploi au Croisic en Bretagne, sa patrie.

A

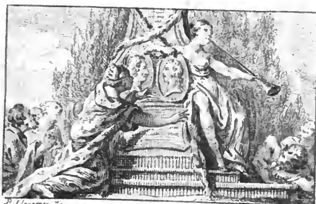
Ainsi dans nos jardins l'Abeille vigilante
Rencontrant dès l'Aurore un émail qui l'enchante,
On la voit au-dessus long-tems se balancer,
Voltiger tout auprès, sans pouvoir se fixer.
Pénétré toutefois du beau feu qui m'inspire,
MACHAULT, *en ton honneur, je voudrois sur ma Lyre*
Exprimer des accords qu'on n'eût point entendus,
Et que tous les échos n'eussent déja rendus.
Mais quand Apollon même, échauffant mon génie,
M'eût en naissant comblé des dons qu'il me dénie;
Gravé dans tous les cœurs ton Eloge sans fard,
Est riche de son fond, plaît & brille sans art.
Croirai-je cependant que ma Muse attentive
Se taise sans retour sur ta Sagesse active?
Où n'a point éclaté, par d'illustres effets,
Ton zèle pour ton Roi, tes soins pour ses Sujets?
Le Hainault, à jamais respectant ta mémoire,
Portera jusqu'aux cieux ton mérite & ta gloire;
Et de son Bienfaiteur, un Hymne solemnel
Vantera la sagesse & l'amour paternel. (1)

(1) M. de Machault étoit Intendant du Hainault, en 1745, lorsque le Roi gagna la fameuse bataille de Fontenoy, & s'empara de plusieurs Villes considérables de la Flandre. Après cette bataille, on envoya un grand nombre d'Officiers & de Soldats blessés à Valenciennes, lieu de la résidence de M. de Machault, qui apporta tous ses soins pour leur soulagement & leur guérison, & y fut véritablement *l'ami de l'Officier & le pere du Soldat.*

Le Monarque des Lys foudroyoit dans la Flandre,
Renversoit les Cités, mettoit les Forts en cendre ;
Vainqueur à Fontenoy, *des nombreux bataillons*
Dont le limon sanglant engraissa les sillons,
Ce Héros t'envoya mille illustres victimes,
Dignes du nom François, Combattans magnanimes,
Qui revenoient percés de cent coups glorieux
Que paya cherement le Germain furieux.
Là tu servis ton Prince, autant que dans la guerre
Le servoient nos Césars, affrontant le tonnerre.
Tu prêtas aux blessés tous les divers secours
Qui pouvoient renouer la trame de leurs jours
Et le Soleil jamais ne borna sa carriere
Que ton zèle autour d'eux ne portât la lumiere.
Ami de l'Officier, & pere du Soldat ;
Honnête-homme par goût, & sans chercher l'éclat ;
Là tes mains aussi-tôt s'ouvroient à l'indigence ;
Ici de ta maison s'épandoit l'abondance,
Prévenante, féconde, au gré de leurs besoins :
Et souvent tes faveurs échappoient aux témoins.
Le recit de tes faits vint charmer le Monarque :
Le haut rang qu'il t'offrit en fut l'illustre marque :
Mais il sçut qu'à son choix tu voulois, t'excusant,
Opposer le défaut d'un sçavoir suffisant.
O noble modestie ! Où trouver l'homme rare
Qu'en ses détours subtils l'amour propre n'égare?

Et qui, de tes talens se pouvant honorer,
MACHAULT, *à ton exemple ose les ignorer ?*
LOUIS *te connoissoit : sa juste confiance*
S'accrut & s'affermit par cette expérience ;
Et pour te l'exprimer par un gage certain,
Ce Roi victorieux t'écrivit de sa main :
Témoignage éclatant, où le Ciel fit paroître
Tout le prix du Sujet dans les bontés du Maître.
Qu'il sçut bien s'applaudir d'avoir jetté les yeux
Sur un Ministre aimé, sçavant, judicieux !
Mais quel charme puissant a fait couler ma veine ?...
Cédant avec transport au penchant qui m'entraîne,
J'ai commencé, MACHAULT, *à tracer dans mes Vers*
Une esquisse, un crayon de tes talens divers.
Mécene bienfaisant, pardonne à mon audace :
Favorable à mon cœur, à mon esprit fais grace.
La Candeur, doux lien de la Société ;
La Science, toûjours fidelle à l'Equité ;
La Grandeur sans orgueil, l'héroïque Constance
Tiennent dans ta Maison, des droits de la Naissance :
Et si je n'ai rien dit de tes nobles Ayeux,
C'est que, pour te parer, tu n'as pas besoin d'eux.

Je t'offre mes Ecrits ; accepte leurs hommages :
Un seul de tes regards vaut mille autres suffrages.
Au Temple de Mémoire, ô mon plus grand Soûtien !
Mon nom ne peut voler que sur l'aîle du Tien.



LOUIS QUINZE,

OU

LA GLOIRE DE LOUIS XIV,

Perpétuée dans le Roi ſon Succeſſeur.

POEME.

QUAND LOUIS, rempliſſant l'arrêt des Deſtinées,
Eut achevé le cours de ſes nobles années,
Et que par mille exploits, ce Héros glorieux
Eut été dans l'Olympe admis au rang des Dieux;
La France avec effroi, de ſa perte touchée,
Sa lance à ſon côté, ſur ſes palmes couchée,
Serrant ſon bouclier qu'elle arroſa de pleurs,
Aux rives de la Seine exhala ſes douleurs.

Je ne le verrai plus, il eſt mort, diſoit-elle,
Ce Roi, que l'Equité propoſa pour modéle;

LOUIS, ſous qui Turenne égala le Dieu Mars;
Qui fit fleurir les Loix, le Commerce & les Arts;
Dont le bras, terraſſant la Diſcorde & la Guerre,
Ramena l'heureux calme attendu ſur la terre:
Me rendrez-vous jamais ce que je perds en lui,
Dieux cruels?... En ces mots éclatoit ſon ennui,
Quand l'air brille autour d'elle, & lui montre la Gloire
Qui deſcend ſur un char conduit par la Victoire.

France, dit la Déeſſe, écarte tes ſoupirs,
Et ceſſe de former d'inutiles deſirs:
Tes murmures plaintifs, tes cris, ta défiance,
Des Dieux, tes Protecteurs, outragent la puiſſance.
Viens, prends place avec moi dans ce char lumineux,
Et tu verras bien-tôt qu'ils ont comblé tes vœux.

La France, à ſon aſpect, d'un doux tranſport émûe:
Eſt-ce vous? ou les pleurs ont-ils troublé ma vûe?
Non, mon cœur me l'aſſûre; & je vous reconnois,
Aſtre, qui préſidez au bonheur des François:
J'accepte votre augure. Elle dit. Le char vole
Plus vîte que la foudre & les courſiers d'Eole:
La rouë ouvre la nuë, & les globes divers
Semblent fuir après lui dans la plaine des airs.

Un rare objet ſuſpend ſon vol ſur l'Arabie.
Le Phénix, ſatisfait de cinq ſiécles de vie,
S'y dreſſoit dans un bois, ſur l'arbre le plus grand,
De canelle & de mirrhe un bûcher odorant.
De ſa touchante voix les accens agréables
Invoquoient du Soleil les rayons favorables;
Et du vent de ſon aîle, en regardant les cieux,
Se preſſant d'allumer ce bûcher précieux,

Cet Oiseau magnanime, unique en son espece,
Termina dans la flamme une illustre vieillesse.
Quand de sa cendre vive il sort un autre Oiseau:
Il égale son Pere, en sortant du berceau,
Dit la France. L'un d'eux peint l'objet de tes larmes,
Répond la Gloire; & l'autre appaise tes allarmes.
A ces mots le char fuit, lancé vers les climats
Où Calisto répand la neige & les frimats.
Là, d'une tour d'airain le redoutable faîte
Brave, au milieu des flots, la foudre & la tempête:
L'immense Eternité, mere & fille du Temps,
Creusa jusqu'aux Enfers ses premiers fondemens.
Cet édifice altier, noirci par les orages,
Est couvert au-dehors d'un rempart de nuages,
Defendu tout autour par un affreux rocher
Dont jamais les mortels n'oserent approcher.
D'un dur & triple acier la porte renforcée,
Par Saturne & la Mort richement hérissée
De diamans inscrits, & par Vulcain cloués,
Fait gronder, en s'ouvrant, cent verroux enroués.
On voit dans ce Palais des talismans antiques,
Des anneaux constellés, des tableaux symboliques,
Cylindre, horloge, prisme, astrolabe, cerceaux,
Des ossemens de sphinx, des cranes de corbeaux.
C'est là que le Destin foule aux pieds sceptres, mîtres.
Deux livres effrayans sur deux vastes pupîtres,
Dans un tas monstrueux d'innombrables feuillets,
Des fortunes, des noms sont les recueils complets.
Ici s'offrent aux yeux & la honte & la roue,
Là les marques d'honneur, que la Justice avouë;

Les ſtériles Vertus & les Vices féconds,
Et les plaiſirs ſi courts, & les ennuis ſi longs.
Suſpendue à la voûte une active Balance,
Péſe de l'Univers tous les ſorts par avance :
Dépendant de lui ſeul, ce qu'il a compaſſé,
Même par Jupiter ne peut être effacé.
Du ſommet d'un donjon il fait parler les Aſtres;
Des bonheurs apparens, des effectifs déſaſtres;
Et cent & cent flambeaux qui ne s'uſent jamais,
Eclairent au dedans ce terrible Palais.
Mais ce n'eſt point aſſez de Neptune qui tonne
Dans les écueils profonds, que l'horreur environne.
Deux Dragons immortels que Python mit au jour,
Satellites bruyans, font la garde à l'entour.
  La Gloire cependant, courageuſe, aſſûrée,
Les arrête, éblouis de ſa ſplendeur ſacrée.
Elle entre avec la France, aborde le Deſtin,
Et lui tient ce diſcours plein d'un charme divin :
Maître abſolu du Sort, rallumez l'eſpérance,
Qui languit & s'éteint dans le cœur de la France.
Son Sceptre dans ce temps, vous nous l'aviez promis;
Au plus grand de ſes Rois devoit être remis.
  L'infaillible Deſtin, qui ſçavoit leur venue,
Branle ſa longue barbe & ſa tête chenue,
Sous des ſourcis épais roule des yeux perçans,
Et commence en ces mots ſes Oracles puiſſans.
  Mes ſecrets enfoncés dans une nuit profonde,
Juſqu'à l'événement dorment pour tout le monde;
Mais la France m'eſt chere. Il découvre un miroir :
Regarde. En eſt-ce aſſez pour te rendre l'eſpoir?

De mille clairs rayons la France est éblouie.
O grand Prince ! ô Sagesse ! ô Valeur inouie !
Elle voit la Chicane, écumante, aux abois;
La Police asservir la Licence à ses Loix;
Le fertile Commerce enfanter l'Abondance;
Les beaux Arts & la Paix signaler leur puissance;
La Guerre lui livrer Philisbourg furieux,
Sur les rives du Pô ses Lys victorieux.
Porte ici tes regards, dit la Gloire charmée;
LOUIS veut à lui seul devoir sa renommée.
Il attaque, il foudroye Ypres, Furnes & Menin;
Fait voler la terreur sur l'Escaut & le Rhin.
Mais qu'apperçois-je ? ô Dieux ! dit la France saisie:
Il expire...O grand Roi...Ne crains rien pour sa vie,
Interrompt le Destin: le mal & ses accès
Ne feront que prouver l'amour de ses Sujets.
Considere l'accord qui regne entre les Parques,
Pour filer d'heureux jours au Phénix des Monarques ?
Elle jette de-là les yeux vers Fontenoy:
Gloire, en Soldat, dit-elle, as-tu changé mon Roi ?
Sa valeur, pour te plaire, affronte la tempête.
Le tonnerre, LOUIS, gronde autour de ta tête;
Mars feroit effrayé des périls que tu cours.
Ton sang est à ton Peuple: ah ! ménage tes jours.
France, méconnois-tu, dit la Gloire attentive,
Une Divinité, qui fit naître l'Olive,
Pallas, qui près de lui, son Egide à la main;
En écarte la mort & les foudres d'airain ?
Mais quel jeune Lion suit sa noble furie ?
C'est, après lui, l'espoir, l'amour de sa Patrie;

Répond le fier Destin ; c'est le digne Héritier
Du Trône le plus beau qui soit au monde entier ;
Les délices, le soin de son auguste Mere,
L'Eléve, & quelque jour le Rival de son Pere.

Tournay, Bruxelle, Ostende, Ath, Oudenarde, Gand,
La Flandre cede enfin : LOUIS est un torrent.
A Raucoux, à Lawfelt, son seul Nom vous renverse,
Batave, Anglois, Germain ; la frayeur vous disperse.
Vous, qui gonflés de fiel, enflammés de couroux,
Du bonheur des François fûtes toûjours jaloux,
Vous fuyez, oubliant votre audace perfide,
Comme un troupeau de cerfs fuit le chasseur rapide.

Vois-tu, reprit la Gloire, au grand art des Héros,
Son Exemple former ces nombreux Généraux ;
Et tels que de hauts Pins, leur Conseil formidable
L'entourer, comme un Cédre aux vents inébranlable ?
Chartres, Clermont, Conti, Dombe, Eu, Penthievre, Harcourt,
Noailles, Villeroy, Soubise, Balincourt ;
Belle-ille, Maillebois, Coigny, Laval, Tonnerre,
Isenghien, Richelieu, Luxembourg, Seneéterre,
Pons, Mirepoix, la Farre, Houdancourt, Langeron ;
Duras, Grammont, Boufflers, Charost, Chaulnes, Biron ; *

* Parmi les Personnes illustres qui sont nommées dans ce Poëme, on y voit tous les noms de Messieurs les Maréchaux de France vivans en 1749, ceux de Messieurs les quatre Capitaines des Gardes-du-Corps, de Messieurs les Capitaines

Et cent autres encor, que la valeur signale.
Mais que de Morts fameux dans la barque fatale !
Caron avec regret les passe à l'autre bord.
Ne plaignez point leur sang, leur dit le Dieu du Sort;
Sous le fer ennemi chaque goutte épanchée,
Est d'un fleuve fumant aussi-tôt revenchée.
La France les admire, & dans son embarras,
En comptant les Héros, compte jusqu'aux Soldats.
Mais qui sont ces deux Chefs, dit-elle avec surprise,
Ils semblent étrangers. Tu ne t'es pas méprise,
Lui répond le Destin. C'est Saxe & Lowendal;
Ils ont, loin de chez toi, respiré l'air natal;
Mais François de desir, le cœur qu'ils font paroître,
L'éclat de leurs exploits les rend dignes de l'être.
Raucoux ensanglanté, Bergopzom abbattu,
Rendront dans tous les temps hommage à leur vertu.
Dans son cœur toutefois ton Monarque s'afflige
D'employer les rigueurs, où son Sceptre l'oblige;
Mais ces jours teints de sang, nécessaires horreurs,
D'un temps plus fortuné sont les avant-coureurs.
Regarde dans ce fond se lever cette Aurore;
Elle annonce un Soleil plus agréable encore;
Flore, en la saluant, exhale ses parfums,
Eole met aux fers ses Sujets importuns.
Vois-tu suivre, en tournant, ces Colombes légeres,
Sans craindre des Vautours les griffes sanguinaires,
Et s'entredécocher des baisers, dont les jeux

des Gendarmes & des Chevaux-Légers de la Garde, & de M. le Colonel du Régiment des Gardes Françoises.

Rendent même jaloux ces Moineaux amoureux?
Venus, avant le temps, régne sur la Nature;
Ces Arbres étonnés ont repris leur parure:
Entends ces Rossignols, voltigeans, réjouis,
Chanter les jours heureux du siécle de LOUIS;
Et vois enfin la Paix, dans ses dons libre & juste,
Le couvrir des Lauriers d'Alexandre & d'Auguste.
La France est consolée à ces objets charmans,
Et ses regrets font place à ses ravissemens.
Là se tut le Destin, & les célestes Spheres
Applaudirent ensemble à des faveurs si cheres.
Alors le rideau tombe; & roulant sur ses gonds,
La porte fait mugir la mer aux environs.
Le char est déja loin; & la trace qu'il laisse,
Imite le sillon, qu'une illustre Déesse,
D'une goutte de lait échappé de son sein,
Dans les Cieux blanchissans imprima sans dessein.
De son retour heureux, tirant un sûr présage,
La Seine le revoit fondre sur son rivage.
Ses Nymphes, à l'aspect de ces objets nouveaux,
Quittent, en se jouant, leurs palais de roseaux,
Se tiennent par la main, bondissent sur l'arêne;
Sur cet événement interrogent leur Reine:
Et d'un commun accord, du nom de BIEN-AIMÉ,
Ce Roi victorieux est par elles nommé.
FRANCE, auprès de LOUIS mon penchant me rappelle,
Lui dit enfin la Gloire; & si, toûjours fidelle,
Je fus du grand BOURBON la lumiere & l'appui,
Son Successeur partout me verra devant Lui.

ODES.

ODE I.

LE PARNASSE FRANÇOIS.

*A M. TITON DU TILLET.**

ARCHITECTE fameux, dont la sçavante main
Eleve un Monument en l'honneur de la France ;
La majesté pompeuse, & l'exquise élégance,
Se prêtant à l'effort de ton Art souverain,

* Le Parnasse François élevé en bronze, à la gloire de la France, de Louis le Grand, & des illustres Poëtes & fameux Musiciens François, dédié au Roi, par M. Titon du Tillet, Maître d'Hôtel de feue Madame la Dauphine mere du Roi, ancien Capitaine d'Infanterie & de Dragons, Commissaire Provincial des Guerres ; des Académies des Jeux Floraux de Toulouse, d'Angers, de Marseille, de la Rochelle, de Bordeaux, de Lyon, de Caën, de Rouen, de Montauban, & de celles *della Crusca* & *degli Arcadi*. M. Titon, qui a fait exécuter ce bel Ouvrage à ses dépens, en a donné la Description en un vol. in-fol. d'environ 1000 pag. orné de plusieurs Vignettes & Estampes, qui contient l'Histoire des Poëtes & des Musiciens François; avec des Remarques sur la Poësie & la Musique, & sur l'origine & le progrès des Spectacles en France.

Ont poli la matiere, & réglé l'ordonnance
De ton Edifice divin.

Sans avoir épuisé les deux bords de l'Hydaspe,
Ton adresse a charmé notre goût & nos yeux;
Et ton Ouvrage précieux
Ternit l'éclat divers du porphyre & du jaspe.

Ce Monument transmis à la postérité,
Des temps impétueux bravera les outrages;
De la flamme & du vent il sera respecté;
Et jusqu'aux derniers jours qu'auront les derniers âges,
Ton nom victorieux sera par tout vanté.

Jupiter même en vain voudroit réduire en poudre
Ces côteaux triomphans des rigueurs des hyvers;
Les durables lauriers dont tu les as couverts,
Les garantiront de la foudre.

L'ingénieuse Antiquité
Fit passer jusqu'à nous, d'un Parnasse inventé
L'image ambitieuse en son cerveau tracée.
TITON, par un secret qu'on n'avoit point tenté,
Sçait faire à la Fable éclipsée,
Succéder la réalité.

Les habitans du Pinde écartent l'ombre noire,
Qui des terrestres demi-Dieux
Tâche à couvrir les noms d'un voile injurieux;
Et des dents de l'Envie arrachant leur mémoire,
Leur ouvrent la porte des Cieux.

TITON, quel honneur doit donc ſuivre
Tes incomparables travaux ?
Tu redonnes la vie à ceux qui ſont revivre
Les humains qui, bravant les dangers & les maux,
Ont eu la valeur pour Egide,
Et que le mérite ſolide
Donne aux Dieux mêmes pour Rivaux.

Mais quel charmant ſpectacle eſt offert à ma vûe !
Un Groupe incruſté d'or ſe forme d'une nue,
Des cignes argentés t'enlevant dans les airs,
T'y font un trône de leurs aîles;
Le Ciel, la Terre en feu répétent leurs concerts,
Tout s'anime aux doux ſons de leurs voix immortelles.
J'entends des inſtrumens divers,
Je vois la Muſique & les Vers,
S'accorder à l'envi pour célébrer ta gloire:
Et du brillant ſommet du temple de Mémoire,
La répandre aux deux bouts de ce vaſte Univers.

Le puiſſant Protecteur des Boileaux, des Corneilles;
Du Fils du Grand HENRI le vaillant Rejetton,
Qui toujours attentif aux ſçavantes merveilles,
Anima les Auteurs, récompenſa leurs veilles,
De ton Parnaſſe eſt l'Apollon.

Son Royal Héritier, ni moins grand ni moins bon,
Formé du même ſang, ſuit ſon auguſte trace;
A peine a-t'il parlé, que le cruel Démon,
Dont le ſceptre de fer épouvante la Thrace,
Baiſſe, épris de reſpect, ſon ſanglant pavillon.

Je vois de fiers Géans que sa force terrasse;
Et le Vice insolent, à ses pieds abbattu,
Implorer, plein d'effroi, la modeste Vertu.

Sous son Régne fécond les beaux Arts fructifient;
A défricher leur champ lui-même il prend plaisir,
Tous les Sçavans s'en glorifient.
Le Ciel en le créant couronna leur desir:
Il est l'honneur, l'exemple & l'amour de la terre;
Les Peuples différens que son contour enserre,
Sont jaloux du bonheur qu'on goûte en nos climats.
Minerve est son fidéle guide;
Et portant son grand nom gravé sur son Egide,
L'annonce en précédant ses pas.

Du cœur de ses Sujets il a fait la conquête.
Travaillez, des neuf Sœurs diligens Nourrissons;
Célébrez ses vertus; sa main est toute prête
A répandre sur vous la douceur de ses dons.
Croissez sur la double colline,
Jeunes & tendres Arbrisseaux:
Le fleuve se déborde, & sa source divine,
Qui fait reverdir vos rameaux,
Vous inonde déja du trésor de ses eaux.

Ah, Ciel! si tu daignois seconder mon envie;
On verroit se mêler le feu, l'air & les flots,
Et tomber avec eux la Terre ensévelie
Dans les entrailles du Cahos,
Avant que le ciseau de l'affreuse Atropos
Coupât la trame de sa vie.

Mais

Mais si l'inclémence du Sort
S'attache obstinément à briser la barriere
Que notre juste zèle oppose à son effort ;
Dieux ! permettez qu'avant de perdre la lumiere,
Il fournisse deux fois l'éclatante carriere
De ce Roi conquérant (1) dont la rapidité
Surprit dans ses marais le Batave indompté ;
Qui pouvoit dominer du Couchant à l'Aurore,
S'il n'eût enfin lui-même arrêté ses progrès ;
Et que nous pleurerions encore,
Si de son Successeur, que l'Univers adore,
Les talens infinis n'étouffoient nos regrets.

Alors, malgré la Parque, au Temple de Mémoire,
Entre les bras de la Victoire,
Près de son Bisayeul notre ROI volera ;
Assis au même rang, sur ce Mont il verra
Ce VALOIS renommé (2), qui chassant de la France
L'orgueilleuse & folle Ignorance,
Fut le pere & l'appui des Arts qu'il illustra,
Et qu'excita la récompense.
Que ne peux-tu, TITON, vivre encor jusques-là !
Sur ton magnifique Parnasse,
Tu lui décernerois, de cette insigne place,
L'honneur dont l'Equité par ta voix l'assûra.

(1) *Louis XIV.* (2) *François Premier.*



ODE II.

A M. DE VOLTAIRE;
SUR SA HENRIADE.

Forſitan ſe ſe levibus ſuſurris
Vana victricem fore turba credit,
Credit incaſsum ; tua namque lædi
Neſcia fama.
Pind. Pith. Od 2.

LE laurier le plus beau, VOLTAIRE, ceint ta tête ;
Ta veine à couler toûjours prête,
Dans un ſentier ſcabreux s'épanche avec ſuccès.
Ta féconde jeuneſſe enfante une œuvre immenſe ;
Achevant un Art, dont la France
Ne vit que de foibles eſſais.

Du Chantre d'Ilion la ſuperbe Patrie,
L'antique & moderne Italie,
Nous vantent des Auteurs qui revivent en toi.
Par tes ſoins immortels, par ton illuſtre audace ;
HENRI, le grand HENRI ſurpaſſe
Achille, Enée, & Godefroi.

Tel qu'un large torrent, dont la vague indomptée,
A bons fougueux précipitée,
Dans les champs étonnés porte au loin la terreur ;
Tel, tu peins la Diſcorde irritant les allarmes,
Paris cédant au ſort des armes,
Le feu, la faim, la mort, l'horreur.

Tel qu'un charmant ruiſſeau dont l'onde vive & pure,

Excitant un ſimple murmure,
Se gliſſe à flots légers ſur un tapis de fleurs ;
Tel, tu peins, varié, les tranſports, la tendreſſe,
D'un Amant & d'une Maîtreſſe,
Enyvrés de folles douceurs.

De quel viffentiment mon ame eſt-elle émue,
Lorſque tes portraits à ma vûe
Se montrent dans deux vers cadencés & précis ?
C'eſt ainſi quelquefois que l'adroite Peinture
Sçait dans l'exacte Mignature,
De ſon Art renfermer le prix.

Sublime, ingénieux, un jugement ſolide
Eſt par tout ton fidéle guide.
On te voit en ſon lieu placer la Fiction :
Et prudent, tu retiens dans les juſtes limites
Qu'Horace & Boileau t'ont preſcrites ;
La ſimplicité d'action.

Cependant contre toi la Critique animée,
Veut juſques ſur ta rénommée
Etendre les rigueurs de ſes injuſtes loix ;
Quoiqu'en ſes noirs deſſeins ſa haine perſévere ;
Tu ſeras toujours, tel qu'Homere,
Vainqueur des Zoïles François.

Leurs efforts contre toi deviendront inutiles ;
Mépriſe ces Rimeurs ſerviles,
Dont l'Apollon craintif meſure tous ſes pas ;
Et dont l'eſprit borné, croit que la Poëſie
Doit, comme la Géométrie,
N'aller jamais ſans un compas.

ODE III.

AU ROI DE PRUSSE, SUR SES PREMIERES CONQUESTES.

Si titulos annosque tuos numerare velimus,
Facta premunt annos: Pro te, fortissime, vota
Publica suscipimus . . . . .

QUEL est donc ce pompeux spectacle,
Qui sur la terre & dans les Cieux,
Par l'éclat d'un nouveau miracle
Enchante les cœurs & les yeux ?
L'Olympe s'allume & se dore
Des feux de la plus belle Aurore
Qu'on vit sortir du sein des flots :
Apollon, Mars & la Victoire,
Sur un char conduit par la Gloire,
Couronnent un jeune Héros.

Voilà ton Ange tutélaire,
Reconnois son illustre Appui,
Prusse : ton Aiglon sort de l'aire,
Et tout fuit d'abord devant lui.
Dans les Etats de ses Ancêtres,
Asservis sous d'injustes Maîtres,
Rétablissant ses premiers droits,
FREDERIC armé du tonnerre,
Fait voir que Thémis sur la terre
Soûtient la cause des grands Rois.

ODES.

Couvert de fumée & de flamme,
Vulcain, dans les antres d'Etna,
Forgea la redoutable lame
Que Mars lui-même te donna.
Ton Nom, ta marche triomphante
Glacent l'ennemi d'epouvante.
Pallas devance tes drapeaux:
Et l'Oder, le long de ses rives;
Laisse fuir ses Nymphes craintives;
Et t'admire dans ses roseaux.

Plus fort qu'Alcide & la Fortune;
Et dédaignant un nombre égal,
Il te faut deux palmes en une,
Et plus d'un Héros pour rival.
Par tout où ton glaive étincelle,
La Mort combat, le sang ruisselle;
Tout tombe au devant de tes pas;
Et le Hongrois qui mord la poudre;
Croit que tes yeux lancent la foudre;
Et qu'ils enfantent des Soldats.

Mais la Victoire est hors d'haleine;
Le Temps s'étonne dans les airs
Que ses aîles puissent à peine
Suffire à tes exploits divers.
Peuples, que FREDERIC terrasse;
Neméfis contre votre audace
Sert les loix que vous méprisez;
Et vous reproche, échévelée,
En se jettant dans la mêlée,

Le sang dont vous vous épuisez.

De l'antique Métempsicose
Dois-je embrasser les sentimens,
Et l'expérience qu'oppose
Pithagore aux raisonnemens? (1)
Les ans à l'humaine machine
Livrant une guerre intestine,
Et brisant ses subtils ressorts,
L'ordre établi par son systême
Veut que l'ame, toûjours la même,
Ne fasse que changer de corps.

Est-ce donc du Vainqueur d'Arbelle
L'esprit qui te vint animer?
Ou celui, dont Cinna rebéle;
Vit la colere se calmer?
Ou plutôt l'un & l'autre ensemble;
Dans ton ame qui les assemble,
Répandent-ils un feu nouveau?
Mais que dis-je? exemt de leurs vices,
Tu ne fais voir dans tes prémices,
Que ce qu'ils eurent de plus beau,

Souvent un Printemps agréable
Est suivi d'un Eté fangeux;
Et souvent Cerès plus aimable,

(1) *Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli*
Panthoïdes Euphorbus eram.
Ovid. Met.

Remplace un Printemps orageux.
Ombre changeante & fugitive,
L'homme de cette alternative
Eprouve le bisarre effet.
Prenez divers temps de leur vie;
Néron & l'Epoux de Livie
Formeront un Prince parfait.

L'un, en commençant sa carriere;
Annonçoit des Soleils heureux;
Et parricide, incendiaire,
Devint bien-tôt un monstre affreux.
L'autre, effaçant de durs présages,
Fit succéder aux noirs orages
La plus douce sérénité.
Héros, sans douteux intervale;
La Vertu d'une course égale
Te porte à l'Immortalité.

Loin du sentier des Rois timides,
Que la molle indolence endort,
Et des Tyrans de sang avides,
Cruels ministres de la mort;
Tu penses que le Berger sage
Reçut la houlette en partage,
Pour conserver son cher troupeau;
Et non pour aller à toute heure
Chercher au fond de leur demeure
Les Loups en paix loin du hameau.

Défends donc, Prince magnanime,

L'Héritage de tes Ayeux.
De la vengeance légitime
La ſource eſt même chez les Dieux.
Mais dédaigne ce Roi d'Epire,
Qui, non content de ſon Empire,
Et brûlant d'étendre ſon nom,
Flétrit follement ſa mémoire,
Et n'a mérité dans l'Hiſtoire
Que le titre de Vagabond.

Soit que ſur le char de Bellonne
La Vaillance expoſe tes jours,
Ou que l'Olivier te couronne,
L'amour des Arts te ſuit toujours.
Chriſtine, ſous un ciel de glace,
Fit fleurir les dons du Parnaſſe,
Sa cour fut ouverte aux neuf Sœurs.
Doué des talens les plus rares,
Tu les préviens, & leur prépares
A Berlin les mêmes douceurs.

Dans leurs Archives immortelles,
Les Muſes, ſur le diamant,
Gravent des images fidelles,
Qui durent éternellement.
Le grand LOUIS, à ſes Orphées,
Doit les rayons, dont ſes trophées
Frapperont nos derniers Neveux;
Et ſa juſte munificence
Signala ſa reconnoiſſance
Et l'eſtime qu'il faiſoit d'eux.

Bien-tôt

Bien-tôt s'éclipſe le mérite
D'un Conquérant dans le tombeau,
Si Phébus qui le reſſuſcite,
N'en retrace un vivant tableau.
Tes lumineuſes deſtinées
N'ont point des jalouſes années
A craindre les obſcurs retours:
Nouvel Achille, dans Voltaire,
Tu trouveras un autre Homére;
Et vos deux Noms vivront toujours.

ODE IV.

L'A BEAUTE'.

A MADEMOISELLE **.

BEAUTE', ſubtil poiſon de l'ame,
Qui nous enchantes & nous perds,
Tiſon dont la rapide flamme
Embraſa cent fois l'Univers;
Quel Dieu vengeur, quel coup de foudre
Réduira les Autels en poudre
Où ton Fantôme eſt encenſé;
Et déchirant ton diadême,
T'abbattra de ce rang ſuprême
Où t'éleva l'homme inſenſé!

Aux yeux ſurpris, toujours maſquée,
Tu montres d'aimables dehors;

Une ame interdite, offusquée ;
Cede sans peine à tes efforts.
Mais par quelles lâches foiblesses,
Par quelles indignes bassesses,
Faut-il acheter tes faveurs !
Impérieuse, tu ne donnes
Le prix honteux de tes couronnes
Qu'à des captifs & des flateurs.

Tourment des cœurs, trompeuse mere
Des dangereux & faux plaisirs,
Vaine & séduisante chimere,
Tu nous consumes en desirs.
L'impatiente Jalousie,
L'Espoir craintif, la Fantaisie ;
L'Audace aux projets effrénés,
L'Effroi, la Guerre à l'œil funeste ;
L'Adultere, & l'infame Inceste,
Sont tes enfans infortunés.

Que de batailles, que d'allarmes ;
Quels maux, quels crimes enfanta
Le coupable encens, qu'à tes charmes
Le Fils de Priam présenta !
Sa Patrie aux flammes en proye,
Sous l'herbe la fameuse Troye
Vit anéantir son orgueil ;
Et Pyrrhus bouillant de colere,
Du meurtre du fils & du pere,
Paya ton infidéle accueil.

A ton gré, ton pouvoir perfide

Produit des changemens divers ;
Le Héros le plus intrépide
Languit, amolli dans tes fers.
Annibal marche au Capitole,
De victoire en victoire il vole ;
Rome se livre à la terreur.
Tu parois, ton aspect l'arrête ;
Il abandonne sa conquête,
Et tu triomphes du Vainqueur. *

Par toi la Raison révoltée
S'emporte en excès odieux.
Quelquefois, lionne indomptée,
Ses mouvemens sont furieux :
Quelquefois rampante, captive,
Elle est languissante & plaintive,
Toujours yvre de ton poison.
Ainsi, de toi seule obsédée,
De son trône elle est dégradée,
Et cesse d'être la Raison.

Un seul homme en renverse mille,
Par toi seule il est abbattu ;
David te voit, David fragile
T'immole toute sa vertu.

* *On regrettoit l'abondance de Capoue. On songeoit aux Maîtresses, lorsqu'il falloit aller aux Ennemis. On languissoit des tendresses de l'Amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats.* S. Evremond, Réflexions sur les divers génies du Peuple Romain, ch. VII.

Son Fils trompé par ton adresse,
Tombe, du sein de la Sagesse,
En des égaremens honteux;
Et de Jean, qu'enflamme un saint zèle
Contre une chaîne criminelle,
La tête est le prix de tes jeux.

Consulte t'on le goût solide,
En formant d'amoureux projets?
C'est le caprice qui décide
Du prix des différens objets.
Tel de son ame impétueuse
Suivant l'ardeur voluptueuse,
Croit te trouver dans la laideur;
Et cette difforme Rivale,
Qui te brave & qui te ravale,
Sur toi remporta plus d'un cœur.

Amas de poussiere & de boue,
De quoi peux-tu t'enorgueillir?
On t'adora; mais on te joue,
Quand tu commences à vieillir:
Au moindre mal s'évanouissent
Les faux charmes qui t'embellissent;
Tu n'es plus comparable à toi:
De ta fierté la Mort se vange,
T'enleve à tout âge, & te change
En objet d'horreur & d'effroi.

Volage & folle Courtisane;
Qu'accompagne la Vanité,
Cesse, Simulacre prophane,

D'usurper le nom de Beauté.
L'ame seule a droit d'être belle ;
Pure, humble, à ses devoirs fidelle:
Voilà ses solides appas.
C'est par-là qu'à jamais vivante,
Sa beauté reste triomphante
Du temps, du sort & du trépas.

Enfin vous êtes obéïe,
CLEOBULINE; *& mon pinceau*
De la Beauté qu'il humilie,
Vous expose un triste tableau.
Mais si la Beauté que j'offense,
Fit sur vous couler l'excellence
De ses dons les plus gracieux;
L'esprit divin qui vous anime,
Change en hommage légitime
Celui qu'on rend à vos beaux yeux.

ODE V.

A LA VERTU.

Nobilitas sola est atque unica virtus:
Paulus, vel Cossus, vel Drusus moribus esto.
Juven. Sat. 8.

VERTU, dont la source de flamme
Coule de la Divinité ;
Toi, qui conduis une belle ame

Dans le ſentier de l'Equité;
Deſcends de la voûte aſurée,
Viens de ton haleine ſacrée,
Souffler la force dans mon cœur;
Je vais confondre ta Rivale,
Dont la bouche aux humains fatale,
Les charme ſous un nom trompeur.

Par toi la Nobleſſe enfantée,
Ne pouvoit ſubſiſter ſans toi;
Par elle toûjours conſultée,
Tu la voyois ſuivre ta loi:
Mais depuis, fiere d'un vain titre,
Elle même devient l'arbitre
De ſes plus injuſtes projets;
Et ſon audace qui t'affronte,
Dédaigne ton joug, & te compte
Au rang de ſes moindres ſujets.

Enflés d'une coupable gloire,
Qui n'appartient qu'à vos Ayeux,
Offrez-vous tous à ma mémoire,
Mortels, qui vous croyez des Dieux.
Examinons ſur quoi fondée,
Une préſomptueuſe idée
A rendu vos eſprits ſi vains.
Eſclaves inſenſés du Vice,
Peut il, au gré de ſon caprice,
Vous mettre au-deſſus des humains?

Qu'entends-je? à mes regards la Terre
Va-t'elle entr'ouvrir les Enfers?

Le Ciel lance-t'il le tonnerre,
Qui doit embraser l'Univers?
Non, c'est un char qu'à toute bride
Fait voler un fou qui le guide.
Tout s'ébranle au loin sous nos toîts.
Où cours-tu, jeunesse effrénée?
Le Dieu qui punit Salmonée,
N'est il plus jaloux de ses droits?

Sépulchre au dehors magnifique,
Dépouille ce riche appareil;
Et qu'un Pauvre à l'esprit Stoïque
Prenne un habit au tien pareil.
Sans démentir son caractére,
Il se conserve un cœur sincére,
Un noble, un modeste maintien.
Fût-il couvert du Diadême,
Un sage en tout temps est lui-même;
Et toi sans l'habit tu n'es rien.

Mais qu'encor rempant dans la fange,
Cet esclave à l'air impudent,
Avec toi fasse un tel échange,
Et qu'il devienne indépendant;
En un instant il s'approprie
Ta fierté, ton effronterie,
Son front altier brave les Cieux.
Les fleurs sous ses pas vont éclore,
Il croit que la Terre s'honore,
Sous un fardeau si glorieux.

Dans le honteux excès qu'il loue,
Indignement enseveli,
Un autre à Bacchus se dévoue,
Et met tout le reste en oubli.
Ses débauches n'ont point de trêve;
Les vignes épuisent leur sêve
Pour fournir à ses longs repas.
Semblables à ceux du Lapithe,
Ils traînent souvent à leur suite
Le noir désordre & les combats.

Le vin sur le marbre ruisselle,
Tout devient armes sous leurs mains,
La rage impudente étincelle
Sur leurs visages inhumains;
D'affreux débris couvrent la terre;
Victimes d'une folle guerre,
L'un de l'autre attaque le flanc;
Et deux fois exposant sa vie,
Le Duel court à l'infamie,
Qu'il achete au prix de son sang.

Yvresse, ô toi qui d'Alexandre
Souillas les brillantes vertus,
Tu mis Persépolis en cendre;
C'est toi qui poignardas Clitus.
Ton Ombre ténébreuse égare
L'esprit sans boussole & sans phare;
La Raison pâle a disparu.
A tes flots pésans l'homme en butte
De l'obscur instinct de la brute

Se trouve à peine ſecouru.

Paroiſſez, Ombre magnanime,
Du triomphant Fabricius.
Paſſez le Stix, Ame ſublime
Du ſobre & vaillant Curius.
Montrez-vous, Dictateur ſévére, *
Vous qui d'un fils qui dégénére,
Punîtes les débordemens :
Venez aux Nobles de notre âge,
Apprendre combien leur langage
Différe de vos ſentimens.

Cet autre qu'un penchant extrême
Aſſervit au Démon du jeu,
Maudit le ſort, le Ciel, ſoi-même ;
Roule, étonné, des yeux en feu.
Le ſoir l'infortuné proteſte
De quitter le jeu qu'il deteſte ;
Serment par la fureur dicté !
Le jeu qu'il hait & qu'il adore,
Demain voit ſes Autels encore
Fumer d'un encens infecté.

Ses pertes ſans ceſſe entaſſées,
Comme en des abîmes profonds,
Des Terres par les ſiens laiſſées,
Engloutiſſent bien-tôt les fonds.

* *Le fils de Q. Cincinnatus ayant eté ſouvent repris par les Cenſeurs, pour ſa mauvaiſe vie, ſon pere le desherita.*

Il prend par tout à triple usure ;
Epuise un Vassal qui murmure
D'un sang dont il est altéré ;
Tant qu'enfin vendant son Domaine,
En proye au Démon qui l'entraîne,
Il meurt pauvre & désespéré.

De cent chiens les voix confondues
Au bruit des Trompettes, des Cors,
Font au loin retentir les nues ;
Les Bêtes tremblent dans leurs forts.
Répandant par tout les allarmes,
Ce fou, de ses Vassaux en larmes
Gâte les champs ensemencés ;
Dans les sillons l'herbe est foulée ;
Et Cerès pleure échévelée
Des travaux mal récompensés.

Toi qu'engendra l'impure écume,
Parmi les flots tumultueux,
Venus, combien ton feu consume
De ces Pâris voluptueux !
Efféminés Sardanapales,
Prodigues Héliogabales,
Ils t'obéissent sans effort.
Vils Flateurs, brûlans Idolâtres
Des dévorantes Cléopâtres,
Le crime en son sein les endort.

Leur âge s'écoule dans l'ombre,
Leurs biens entiers sont envahis,

Pour fournir aux besoins sans nombre
Des Glycéres & des Laïs.
Souvent un hymen déshonnête
Les joint en une affreuse fête.
Noirs sermens, exécrables nœuds!
L'amour bien-tôt se change en haine;
Et voit de leur indigne chaîne
Naître des monstres dignes d'eux.

Vainqueur de l'importune flamme
Dont il se vit sollicité,
Zénocrate au lit d'une infame
Vit briller la pudicité.
Ah! si du Monde en son enfance
Nous imitions la tempérance,
Chassant le Luxe suborneur,
Bannissant l'Intérêt tenace,
Nous verrions régner à leur place
La Continence avec l'Honneur.

La source est transparente & saine,
D'où sortent ces charmans ruisseaux,
Qui roulent une eau souveraine
Sur un fond pur comme ses flots.
Celui dont la source est bourbeuse,
En vain dans le sable qu'il creuse,
Tâche de se clarifier;
Si sa couleur paroît plus belle,
Son goût, son odeur naturelle
Ne peuvent se purifier.

Des saints Vieillards qui le formerent,
Le nom de Sénat fut tiré.
De la Justice qu'ils aimerent,
L'intéret seul leur fut sacré.
Bravant quelquefois ces exemples,
Thémis laisse entrer dans ses Temples
Des Enfans sans capacité :
Du bon sens obstinés transfuges,
Tous leurs titres, pour être Juges,
C'est que leurs Ayeux l'ont été.

Dignités, Charges fastueuses
Que méconnoissent les Vertus;
Tribunaux, Banques tortueuses,
Où préside le seul Plutus;
L'Avarice aux mains infernales,
Dans ses Balances inégales
Pése le sang & la faveur;
Et souvent d'une Courtisane
La bouche obscéne fut l'organe
Par où parla le Sénateur.

Cependant il est à tout âge
Des Héros chez Mars, chez Thémis,
Dont on voit l'ame & le courage
Par les obstacles affermis.
Astres brillans de leur lumiere,
Dès qu'ils entrent dans la carriere,
Leurs clartés enchantent nos yeux:
La Vertu les caractérise;

Et sa constance immortalise
Le mérite de leurs Ayeux.

Que vois je ? mon ame surprise
S'allarme à ce spectacle affreux ;
C'est vous, fiers aînés dans l'Eglise,
Autrefois cadets malheureux.
Peu desireux du Sacerdoce,
Ce n'est que la Mître & la Crosse
Que cherche votre ambition ;
Et les chastes Agneaux pâtissent,
Tandis que les Loups engloutissent
Les pâturages de Sion.

Vous qui, pour parer vos familles,
D'Aînés brillans & somptueux,
Contraignez vos Fils & vos Filles,
A prononcer d'horribles vœux ;
Qu'offrez-vous au Dieu du tonnerre ?
Des Enfans, vil poids de la Terre,
Avec peine avoués de vous.
Mais frémissez, Caïns superbes :
Il voit l'offrande de vos gerbes,
D'un œil de haine & de courroux.

Foibles Mortels, vases d'argile,
Que colore un frivole orgueil,
Qu'êtes-vous, qu'une chair fragile
Qu'attendent les vers du cercueil ?
De ce Noble qui s'idolâtre,
De ce pauvre & malheureux Pâtre,

Ouvrons les veines un moment.
Regardons si ce sang qu'on vante ;
Est d'une couleur différente ,
Ou s'il prend son cours autrement.

Les Races humaines entre elles ,
Produites d'un même limon ,
Au sortir des mains éternelles ,
N'étoient distinctes que de nom.
Mais bien-tôt l'or tiré des mines ,
Le fer , le meurtre , les rapines ,
Usurperent d'affreux autels.
Images des Dieux de la Fable ,
Souvent un crime abominable
Commença l'honneur des Mortels.

En naissant presque inanimée ,
Pouviez-vous donc à votre gré ,
Masse grossiere , être formée ,
D'un sang plus ou moins honoré ?
Heureux , qui ne doit qu'à lui-même
L'éclat de la grandeur suprême
Dont l'Equité l'a revêtu.
On hérite de la Noblesse ;
Mais il faut un cœur sans foiblesse ,
Pour être fils de la Vertu.

Et quoi ! ces feuilles surannées ,
Que n'ont point épargné les vers ,
Devront à vos mœurs effrénées
Attirer des respects divers ?

Je lis de vos Ayeux antiques
Les Vertus, les faits autentiques;
Par vous sans cesse démentis;
Ayeux qui n'ont d'autres supplices;
Quand on leur raconte vos vices,
Que d'avoir eu d'indignes fils.

Que vois-je ? Dragons, Hipogryphes,
Lions, Serpens, Aigles, Hiboux,
Obscurs symboles, hiéroglyphes,
Que le peuple adore à genoux,
Suis-je arrivé, Dieux ! quels prodiges !
Sur ces bords, séjour de prestiges,
Où les Monstres sont encensés ?
Errreur, ce sont des Armoiries,
Qui nourissent les rêveries
De tant d'illustres insensés.

Quand ta Naissance te suggére
Ces vanités & ces hauteurs,
Souviens-toi que la Mort sévére
Egale les Rois aux Pasteurs.
L'instant vient : l'implacable est prête
A trancher ta superbe tête,
Nul effort ne t'en garantit;
Tu gémis, ton orgueil succombe;
Le mal, l'effroi creusent ta tombe;
L'abîme s'ouvre & t'engloutit.

Mais ne croi pas qu'au Sang illustre,
Ma Muse veuille avec mépris

Ravir un légitime lustre,
Dont elle connoît tout le prix.
Oui, marqué d'un tel caractére;
Tu mérites qu'on te révére,
Si la Vertu fait ton bonheur:
Mais, si le Vice te domine,
Ton nom, ta brillante origine,
Eclaireront ton deshonneur.

La Noblesse ayant l'avantage
D'avoir la Vertu pour appui,
Ce Titre est un riche appanage,
L'Or est moins précieux que lui.
Branche en tout temps verte & fleurie;
Le Tronc dont le suc l'a nourrie,
En paroît même glorieux;
Les fruits merveilleux qu'elle étale;
Les divins parfums qu'elle exhale,
Embaument la Terre & les Cieux.

Un vrai Noble expose & prodigue
Tout son sang pour servir son Roi;
C'est alors que rompant la digue,
Son cœur exerce son emploi;
Mais quand d'Olive couronnée,
La Paix fertile est ramenée,
Il revient chez lui souhaité:
Juste, honnête, affable, sincere;
De ses Vassaux il est le Pere,
Et non le Tyran rédouté.

Les Livres des Doctes d'Athenes

Servir

Serviront à régler vos mœurs :
Les Exploits des grands Capitaines
Rendront la vaillance à vos cœurs.
Prêtez-vous aux conseils des Sages :
Cinéas calmoit les orages
Qui troubloient l'ame de Pyrrhus ;
Et Néron vivroit dans l'histoire,
Couvert d'une solide gloire,
S'il eût toujours aimé Burrhus.

FLEURI, *Ministre plus habile*
Et plus prudent que CINEAS,
Forma la jeunesse docile
D'un ROI *l'amour de ses Etats.*
C'est son active prévoyance,
Dont l'effort retint la vaillance
Qui l'emportoit aux bords du Rhin ;
Il le dérobe à la tempête,
Et sçait de quel prix est la tête
D'un équitable Souverain.



ODE VI.

Sur la Maladie & la Convalescence du Roi.

LORSQUE l'Aftre du jour, dont l'ardente lumiere
Fait le bonheur du Monde & l'ornement des Cieux,
Au plus brillant de fa carriere
Vient à s'éclipfer à nos yeux,
Tout languit ici-bas; & la Nature entiere
Apprend aux Mortels, par fon deuil,
Que fans l'éclat de ce bel œil,
L'Univers reviendroit à fa maffe premiere.

Ainfi, PRINCE, à nos vœux défirable à jamais,
Qui comptes, non tes jours, comme Titus put faire,
Mais tes momens par tes bienfaits;
Quand d'un coup de fa faux la Parque fanguinaire
S'apprêtoit à trancher de tes précieux jours
L'utile, l'éclatant, le trop rapide cours,
Sur le front de la France, une pâleur foudaine
Exprime fon faififfement;
Et dans ce morne accablement,
Chacun offroit pour Toi fa tête à l'inhumaine;
Et n'avoit dans le cœur qu'un même fentiment.

Mais fi fa cruauté confommant nos allarmes,
Réfiftant à nos cris, t'eut rangé fous fa loi,
Sur fes Pôles le Monde eût fenti notre effroi;

Et même l'Ennemi, qui dompté par tes charmes,
Te redoute tout haut, & t'adore en ſecret,
Témoin de ta valeur, & ſçachant qu'à regret
L'intérêt de ton Nom te fit prendre les armes,
Mouillant les ſiennes de ſes pleurs,
En eût mêlé les flots au torrent de nos larmes,
Comme s'il eût gémi de ſes propres malheurs.

L'Olympe eſt dévoilé : bel Aſtre de nos vies,
Au gré de nos tendres envies,
Tu reparois ſur l'horiſon ;
Et nos juſtes douleurs ſe ſont évanouies
A l'aſpect de ta guériſon.

Mais arrête, LOUIS, où t'emporte la Gloire ?
N'expoſe plus ton Sang aux fureurs des haſards :
Ton Courage a fixé le vol de la Victoire,
Qui dévance tes Etendards.

Je la vois, & quels yeux la pourroient méconnoître ;
A ſon armure, où l'or ſéme & forme des Lys ?
Le fond blanc de l'étoffe aux regards éblouis,
Peint la noble Candeur de notre auguſte Maître ;
Et déſormais elle ne veut paroître,
Que couverte de ces habits.

D'un ciſeau délicat les traits inimitables,
Sur le luiſant acier de ſon Caſque divin,
Repréſenteront Nice, Ypres, Furnes, Menin,
Citadelles, Châteaux, Coloſſes effroyables,
Sous ta foudre abbattus, déplorant leur deſtin ;

Et Charles, des Germains & la force & l'Alcide;
Qui marchoit tel qu'un Tigre avide
Au dangereux appas d'un superbe butin,
Au seul bruit de ton Nom, d'une course rapide,
Forcé de repasser le Rhin.

Le bruit de tes Tambours, le son de tes Timbales,
Où brillent tes marques royales,
Sont le signal flateur qui le méne au Combat.
Monarque craint, chéri, Pere, Héros, Soldat,
Ton grand Cœur s'est assez distingué dans la Guerre:
Laisse reposer ton tonnerre,
Et viens te rétablir au sein de ton Etat.

Tu verras en chemin tes Provinces tranquilles;
Et malgré les volcans, par Bellonne allumés,
L'abondance, l'honneur & l'ordre dans tes Villes.
Montre-toi dans Paris à tes Peuples charmés;
Regarde avec transport, dans les airs enflammés,
Les serpenteaux errans & les gerbes que lance
L'amour qu'instruit le zèle actif, ingénieux;
Et sa juste réjouissance
Aller jusqu'au trône des Dieux
Leur témoigner notre reconnoissance.

Délices des François, le Vainqueur de Démont,
Ce jeune & fier Rival du Héros de Carthage; *

* *Monseigneur le Prince de Conti s'ouvrit, comme Annibal, un chemin difficile à travers les Alpes.*

Auffi fage, auffi grand, l'intrépide Clermont,
Qu'au foutien de tes droits la même ardeur engage:
Penthiévre, ambitieux de marcher fur leurs pas,
Aimé de tes Bretons, Gouverneur des Climats
Où le Ciel me fit don de l'air que je refpire,
Sçauront bien en ta place animer tes Soldats,
Sur la trace du feu, que ton Sang leur infpire.

Laiffe à tes Généraux, à ces braves Guerriers;
Le foin d'achever tes Conquêtes;
Et leur ayant coupé des moiffons de Lauriers,
Cédes-leur le plaifir d'en couronner leurs têtes.

ODE VII.

L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE,

A M. DESLANDES,

Commiffaire général & Ordonnateur de la Marine à Rochefort.

FUNESTE & vaine Aftrologie;
Qui dans les ténébreux replis
De ta féduifante Magie,
Tiens tant de cœurs enfévelis;
Refte à jamais dans la Chaldée.
Une coupable & fauffe idée
Nous a trop long-temps égarés.
Ses peuples, qu'à tort on crut fages;
Rendront bien fans nous leurs hommages

Aux Aſtres par eux adorés.

Fantôme que mit en lumiere
L'avide curioſité,
Tu ne dûs ta grandeur premiere
Qu'à l'humaine crédulité ;
Tu profitas de nos foibleſſes :
L'appas trompeur de tes promeſſes
Maſqua tes menſonges divers :
La peur fit valoir ton audace,
Et ta chimére prit la place
Du Souverain de l'Univers.

Mortels, dont les cervelles folles
Changent les Aſtres en métaux,
Vous voulez que des noms frivoles
Opérent nos biens ou nos maux ?
Vous frémiſſez, Payens impies,
De voir préſider ſur nos vies
Saturne, ou Mars à l'œil de fer ;
Garants d'une heureuſe affluence,
Pour ceux qu'anima l'influence
De Vénus ou de Jupiter.

Votre caprice prête aux Aſtres
De biſarres averſions,
Cruels Meſſagers des déſaſtres,
Par leurs triſtes conjonctions.
Le Scorpion me pronoſtique,
Si dans ma Planéte il s'implique ;
L'Exil, le Déſeſpoir, la Mort ;

Et ma trame eſt infortunée,
Si de ſa queue empoiſonnée
Le Dragon infecte mon ſort.

Quoi! cette maſſe étincellante,
Qui dans l'air roule loin de moi,
Rendra mon ame chancelante
Entre l'eſpérance & l'effroi?
Prête à m'en louer ou m'en plaindre,
J'aurai la baſſeſſe de craindre
Un corps privé de ſentiment,
Qui n'a jamais connu ſon être,
Et n'eſt pas lui-même le maître
De régner ſur ſon mouvement?

Croirai-je, étrange extravagance!
Que le Ciel à votre Art ſoumis,
Au point qu'il fut à ma naiſſance,
Puiſſe à vos yeux être remis?
Seul de ſon compas infaillible,
Dieu marque du temps inſenſible
Tous les eſpaces écoulés.
Eternel Torrent! Cours immenſe!
Pendant que mon eſprit y penſe,
Mille inſtans ſe ſont envolés.

Si, ſuivant votre abſurde fable,
La même étoile au même aſpect,
D'un bonheur, ou malheur ſemblable,
Porte un préſage non ſuſpect:
Pourquoi ne ſont-ils pas inſignes,

Tant d'hommes nés sous mêmes signes
Que les Rois & les Conquérans ?
Ou pourquoi le même naufrage
Perd-t'il cent Nochers à tout âge,
Nés sous des Signes différens ?

Celui-là vit & meurt infame,
Cet autre est porté vers le bien ;
Et l'Astre seul captive une ame,
Sous ce doux ou fatal lien.
Maudis ton sort, misérable Homme ;
Ta liberté n'est qu'un fantôme ;
N'attends plus rien des Immortels ;
Tes vœux sont désormais stériles :
Détruis des temples inutiles,
Ravage & brûle leurs Autels.

Non, la ronde & vaste Machine ;
Du seul vrai Dieu connoît les Loix.
Le Ciel à son aspect s'incline ;
Il parle & tout tremble à sa voix.
Toujours unie à sa justice,
Sa volonté n'est point complice
De l'iniquité des humains.
Le libre arbitre qu'il leur donne ;
De la honte ou de la Couronne
Laisse le choix entre leurs mains.

Mais par de criminels prestiges ;
N'allons pas, Esprits indiscrets,
Chercher dans les airs les vestiges

De

De ses immuables decrets.
Auroit-il de sa Providence
Fait aux Astres la confidence ?
L'idée en révolte mes sens :
Il créa ces corps que j'admire,
Pour éclairer, non pour prédire ;
Ni pour recevoir mon encens.

ODE VIII.

L'ORGUEIL.

GRAND Dieu ! quelle force inconnue,
Guidant une invisible main,
Découvre à ma tremblante vûe,
Les noirs replis du cœur humain !
Que de détours ! Quel labyrinthe !
Que de monstres dans son enceinte
Composent une horrible cour !
Je n'entends que foudres, qu'orages :
L'éclair entr'ouvrant les nuages
A peine y répand un faux jour.

Arrête, troupe impitoyable :
Que fais-tu, perfide ? & pourquoi
Poursuis-tu cette Vierge aimable
Qui doit ici donner la loi ?
La majesté, qui brille en elle,
Est une grace naturelle
Que le fard ne change jamais ;

Et l'Equité pure & sincere
Préside sur son caractere,
Qui ne respire que la paix.

Ces Monstres affreux sont les Vice:
Cette humble Vierge est la Vertu,
Qui s'échappant à leurs malices,
Pleure son empire abbattu.
Le Ciel l'établit Souveraine
Du cœur de l'Homme, qui sans peine
Répondit d'abord à ses vœux:
Mais ces cruels la détrônerent;
Et dans sa place ils éleverent
Un Monarque plus méchant qu'eux.

Je te vois, fier tyran des ames.
Appuyé sur ton sceptre d'or,
Orgueil, qui d'horreurs & de trames
Amasses un fatal trésor.
L'Indépendance à l'œil sinistre,
Est le farouche & dur Ministre
Qui te conseille & te conduit.
Autour de toi sifle l'Envie,
Sanglante Eumenide, asservie
A la Colere qui te suit.

Ta naissance aveugla ton pere;
Qui par toi dès-lors inspiré,
S'égala, Rival téméraire,
A l'Etre qui l'avoit créé.
Mille & mille Anges dans sa ligue;

Entraînés par ta folle intrigue,
Suivirent ses drapeaux flotans.
Dieu parla : les Cieux s'entrouvrirent,
Et les Enfers ensevelirent
Ces innombrables Combattans.

Mais fertile en forfaits célebres,
Déchu de son premier état,
Leur Chef crut, du sein des ténebres,
Signaler un reste d'éclat.
Dieu formant l'homme à son image,
Il s'éleve écumant de rage,
A travers des torrens de feux;
Et contre le Ciel qu'il menace,
Soûtenant son énorme audace,
Tu lui dictas ces mots affreux.

Je tombe, dit-il, Dieu terrible,
Percé de tes traits ennemis;
Mais ton bras, ce bras invincible
M'a vaincu sans m'avoir soûmis.
Transports, fureurs, bien qui me reste;
Servez mon désespoir funeste,
Qu'irrite le bonheur d'autrui.
Faisons-nous d'illustres Complices;
Subornons par nos artifices
Deux cœurs qu'il a créés pour lui.

Jusqu'à toi ne pouvant atteindre,
Tes coups ne font que m'animer,
Trop fier, Dieu cruel, pour te craindre,

Plus incapable de t'aimer :
Eve par mes leçons instruite ;
Me soûmettra l'ame séduite
De son lâche & crédule époux :
Tu favorises ma vengeance ;
Contre toi-même leur naissance
Est l'instrument de mon courroux.

Ainsi, dissipant leurs allarmes ;
Le Corrupteur qui les perdit
Supposa de célestes charmes
Au fruit que Dieu leur défendit.
Poison de leur douce innocence,
Son goût porta dans leur essence
Les Maux, la Vieillesse & la Mort.
Le même sang qui nous anime,
Fait en nous circuler le crime
Qui nous condamne au même sort.

Orgueil, imposteur exécrable,
L'Ange & l Homme que tu trompas
D'une vanité détestable
S'abandonnerent aux appas.
Enchanté de ton faux systême
L'Ange crut être un Dieu lui même;
Desir que l'Homme osa former.
De là ces superbes idées,
Que dans nos ames obsédées
Ton souffle ardent vient r'allumer.

Brillant écueil, source fatale

Des vœux outrés, des projets vains,
Ton aſcendant, peſte infernale,
Domine ſur tous les Humains
Sous d'autres noms & d'autres formes;
Tu maſques des vices énormes:
L'Envie eſt Emulation;
Et du titre de noble Gloire,
Tu revêts l'horrible victoire
Que remporte l'Ambition.

Quand, ſe livrant à ſa furie;
Sylla, l'implacable Sylla,
Bourreau de ſa triſte Patrie,
Le fer en main la déſola:
Eſt-ce ailleurs, qu'en ton ſein perfide
Qu'il puiſa, de maſſacre avide,
Cette ſanglante volupté:
Volupté, dont ton noir caprice
Oſoit du faux nom de juſtice
Colorer la férocité?

Qu'on ouvre les Faſtes du Monde;
Et frappé de juſtes terreurs,
On verra ta rage féconde
Enfanter par tout mille horreurs.
Sceptre des Rois, Pourpre, Tiare....
Grand Dieu! quel déluge barbare!
Quel ſouffle infecte tes Autels!
Mais reſpectons l'honneur des Temples;
Et par d'incroyables exemples

N'épouvantons pas les Mortels.

Quand on n'a que ses yeux pour guides,
L'Amour-propre facilement,
En leur cachant où tu résides,
Empoisonne le jugement.
Plus satisfait, plus il te dupe,
Tu veux qu'à te peindre il s'occupe ;
Et ta main conduit son pinceau.
Traits flateurs que le Fourbe loue ;
Et dont l'Equité désavoue
L'infidele & honteux tableau.

Tu fais accroire à Poliphème,
Dont tu redoubles les soucis,
Que pour plaire à l'objet qu'il aime ;
Il a plus de charmes qu'Acis.
Homere est jugé par Zoïle.
Le vil Tersite, auprès d'Achile
S'élance par tes seuls secours.
Et dans la Brute la plus lourde,
La fortune à mes vœux si sourde
Te fait triompher tous les jours.

On t'éleve sans te connoître ;
Et sans le croire on te chérit.
Le cœur, dont tu t'es rendu maître,
Te sert à séduire l'esprit.
Ta sombre & changeante imposture ;
De la Sagesse la plus pure
Emprunte même les attraits ;

Et plein des vapeurs du Permesse,
Peut-être aujourd'hui ton ivresse
M'excite à te lancer des traits.

ODE IX.

Sur l'immortalité chimérique, qu'on attend des Ouvrages d'esprit, & sur l'inconstance des Grands. *

TOI, dont les Nimphes du Permesse
Enchantent la crédulité,
Insensé, qui sur leur promesse
Fondes ton immortalité;
Jusqu'à quand ton ame enflammée
D'une frivole renommée,
S'y laissera-t'elle éblouïr?
Et pourquoi, comme un frénétique,
Préférer un bien chimérique
Aux vrais biens dont tu peux joüir?

Dans son audace illimitée,
Ton esprit superficiel
Croit, tel qu'un autre Promethée,
Avoir ravi le feu du Ciel.
Ton sang bout: la fievre consume
Tes jours qu'enivre d'amertume

* Envoyée à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, à la suite de son Remerciement de Réception à ladite Académie.

Le penchant qui te fait la loi.
Et peut-être, ô funeste augure !
L'éclat dont ton orgueil t'assûre,
Disparoîtra même avant toi.

Combien Sophocle, Homere, Orphée,
Auroient-ils de doctes Rivaux,
Dont la mémoire est étouffée
Avec leurs sublimes travaux ?
Au surplus, pour un seul Dédale,
Qui franchit l'immense intervale,
Porté sur l'aîle du bonheur ;
A de honteux périls en bute,
Combien d'Icares, par leur chute
Eternisent leur déshonneur ?

Mais je veux que la Parque donne
Le prix qui manquoit à tes Vers ;
Que dès que le jour t'abandonne,
Ton Nom vive dans l'Univers.
Quelle voix, jusqu'aux noirs rivages,
Fera retentir les suffrages
Qu'on t'accorde, quand tu n'es plus ?
Fruit tardif, Palme illégitime,
Souvent acquise par le crime,
Et que détestent les Vertus.

Je t'entends ; & la folle envie
D'immortaliser tes talens,
N'a point au calme de ta vie
Mêlé ses transports turbulens.

Tes ſoins ne cherchent qu'un Mécene,
Par qui tes jours, exempts de peine,
Coulent ſans crainte & ſans deſir:
Où crois-tu, dans ce ſiecle avare,
Trouver le Protecteur ſi rare,
Qui te procure ce loiſir?

Quand le Sort, à tes vœux propice,
T'offriroit un pareil ſecours,
Te promets-tu que ſon caprice
T'en faſſe joüir pour toûjours?
Les Grands aiment ſans connoiſſance;
Et rejettent par inconſtance
L'objet de leur empreſſement.
Ainſi ſous une heureuſe étoile,
Ton vaiſſeau vogue à pleine voile;
Et fait naufrage en un moment.

Que peuvent ces Grands ſecourables;
T'accorder pour te rendre heureux?
Quelques honneurs, dons périſſables;
Des biens auſſi fragiles qu'eux
Quand dans l'ivreſſe qui les trompe,
Le rang, l'opulence & la pompe,
Les environnent de flateurs;
La Fortune, en un tour de roue,
Briſe & renverſe dans la boue
L'Idole & ſes Adorateurs.

Regarde la céleſte voûte,
Où ton Dieu t'offre un vrai thréſor.

Regarde le peu qu'il te coûte ;
Et prends vers elle un prompt essor.
Pour mériter cet héritage,
Rends à lui seul un juste hommage ;
Méprise des phantômes vains.
A quelque prix que tu prétendes,
Est-il de plus belles guirlandes,
Que celles qu'il donne à ses Saints ?

Heureux qui dans la solitude,
A soi-même enfin revenu,
Fait de son cœur l'utile étude,
Se connoît, & n'est point connu !
Sa conscience pure & libre
L'entretient dans un équilibre
Incapable de chanceler.
Muni de sa vertu profonde,
Il verroit s'écrouler le monde
Sans pâlir & sans s'ébranler.

Son ame n'est jamais en proie
A l'insolence des excès :
Les vains Soucis, la folle Joie
N'y peuvent pas trouver d'accès.
Assis sur la rive, il déplore
La Cupidité qui dévore
Tant de Mortels ambitieux ;
Et plein du vrai Dieu qui l'attire ;
Si quelquefois son cœur soupire,
Ce n'est jamais que pour les Cieux.

Quand toutefois par la Sagesse,

Les Muses réglant leur emploi,
Rempliſſent le loiſir que laiſſe
Le devoir, dont on ſuit la loi;
Quand la Science & le Génie,
Comme dans votre Compagnie,
Parent les ſentimens du cœur,
On peut aimer la belle gloire,
Qui fait au Temple de Mémoire
Voler le Mérite vainqueur.

ODE X.

A M. BERTRAND,

Aſſocié de l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Angers, qui ne vit que de lait.

SI la Science & l'Etude,
BERTRAND, prolongeoit nos jours;
Content de ma ſolitude,
Je m'y livrerois toûjours.

Mais ſi ma vie épuiſée,
S'abrege dans ces efforts,
Une route plus aiſée
Me conduira chez les Morts.

D'un Laurier froid & ſtérile
La vaine Immortalité,
Ne touche pas plus Virgile,
Que ceux qui n'ont point été.

Ami, laiſſons notre veine,
Ou ſerpenter ou jaillir :
Ce Laurier vaut - il la peine
Que l'on prend à le cueillir ?

Arrangez-vous, doux Caprice,
Au gré du premier moment ;
Ne changeons point en ſupplice
Ce qui n'eſt qu'amuſement.

Séduis, folle Renommée,
Les Mortels ambitieux ;
Un corps qui vit de fumée,
De bonne heure devient vieux.

Ombre ſans yeux, ſans oreilles,
Euſſai - je egalé Rouſſeau,
Les éloges de mes veilles
Perceront-ils mon tombeau ?

L'Ame la plus imbécile,
Au ſortir de ſa priſon
Auſſi - tôt devient habile,
Comme Bouguer & Newton.

O Gloire ! à ſon apogée,
Dans des chiffons on revit ;
Et d'une brute égorgée,
On a la peau pour habit.

Il faut que l'arc ſe détende,
Et donner à ſes plaiſirs
Un tems que l'orgueil demande

Pour de frivoles desirs.

Suive donc, qui voudra suivre
Un chimérique intérêt:
Ami, l'agrément de vivre,
C'est de vivre quand on est.

Race, en vingt lustres à naître,
Et qui pour moi n'êtes rien;
Il doit peu m'importer d'être
Un jour dans votre entretien.

Eh! que sais-je, si du Monde
Jupiter pesant le sort,
L'Air, le Feu, la Terre & l'Onde,
Doivent survivre à ma mort?

Monde, où tout meurt & s'anime
Par des retours si constans,
Que seras-tu dans l'abîme
De l'éternité des Temps?

Un jour, qu'un obscur nuage
Enveloppa le matin,
Et dont la foudre & l'orage
Auront annoncé la fin?

Non, comme à grand bruit tombée
De la région des airs,
L'eau disparoît, absorbée
Dans le vaste sein des mers;

Ta ruine & ta naissance,

Momens, l'un à l'autre uni,
Confondus dans leur distance,
Se perdront dans l'infini.

Mais où m'écarte Pindare?
Reparois, Anacréon:
Rends mon ame qui s'égare
A son véritable ton.

C'est pour moi que je respire;
Non pour la postérité.
Tout ce qu'elle pourra dire
Ne fait rien à ma santé.

Entretiens, cher Lactiphage,
L'Hôte de ton bel esprit,
Du blanc Nectar, dont l'usage
Te conserve & te nourrit.

Le Lait à ton caractere,
Ressemble par sa douceur;
Et de ton ame sincere
Représente la candeur.

Oui, le talent desirable,
C'est d'unir à son emploi
Le soin d'un commerce aimable,
Et de vivre comme toi.

Les Muses par leurs caresses,
Te dérobent à Thémis,
Et te tiennent les promesses

Qu'elles font à leurs amis.

Ainsi du grave Barthole
Secoüant l'air ténébreux,
Il semble que son école
Soit pour toi celle des Jeux.

Ainsi d'une étude triste,
Adoucissant l'âpreté,
Tu fais voir en quoi consiste
La parfaite Volupté.

Amalthée, ô Nymphe pure !
Pour BERTRAND quitte les Cieux ;
Rends-le, par ta nourriture,
Immortel comme les Dieux.

ODE XI.

LA FIEVRE.

A M. CHEVAYE.

JUSQU'A quand, Fievre ennemie,
Veux-tu prolonger ton cours ?
Dans ta fureur affermie,
M'assailliras-tu toûjours ?
Comme on voit la jeune Rose
A peine un moment éclose,
Qu'elle commence à mourir :
Tu viens borner ma carriere,

Quand mes yeux à la lumiere
Ne commencent qu'à s'ouvrir.

En vain la Terre Atlantique
Offre sur ses riches bords
Un prétendu Spécifique,
Pour repousser tes efforts.
Par des routes inconnues,
Tu trouves des avenues
Qui te menent jusqu'au cœur:
Plante, écorce, tout échoue;
Et le plus expert avoue,
Qu'ici son Art n'est qu'erreur.

Le fer captif qui s'élance
Des flancs du bronze avec bruit,
Vole, atteint, le coup devance
L'affreux son que l'air produit:
C'est ainsi, Fievre perfide,
Que ton haleine homicide
Répand un poison soudain;
Et le mal, sans que je voie
D'où ta fureur me l'envoie,
S'est emparé de mon sein.

Quel souffle, exécrable Peste,
Dans l'Univers t'apporta?
Mon corps infecté déteste
Le Démon qui t'enfanta.
Tant que ta rage s'éguise
Sur un Mortel qu'elle épuise,

On

On languit, on ne vit pas.
L'accès de retour sans cesse,
Est pour celui qu'il oppresse
Toûjours un nouveau trépas.

L'inexorable Justice
Du Monarque des Enfers,
Punit d'un pareil supplice
Un Géant chargé de fers :
Ses entrailles dévorées,
Sont aussi-tôt réparées,
Sous les serres d'un Vautour;
Sa faim n'est point assouvie;
Et de la mort à la vie,
Il le mene tour à tour.

Déesse la plus sinistre,
Dont l'autel est un cercueil,
Et le terrible Ministre,
La Mort couverte de deuil;
Crainte & non pas adorée,
Si Rome t'a consacrée,
C'est qu'elle crut te toucher.
Divinité surprenante,
Que prioit Rome tremblante,
De ne jamais l'approcher.

Où suis-je ? Ah ! Fievre cruelle,
C'est toi, déja je te sens.
Mon corps engourdi chancelle,
Le froid captive mes sens.

A ton abord je frissonne;
La nuit, l'horreur m'environne;
Je succombe sous l'effroi.
Ma voix rauque s'embarrasse,
Mon sang paresseux se glace,
Tout frémit autour de moi.

Quel Dieu cause en la nature
Ce dérangement affreux ?
Le froid qu'à l'instant j'endure,
Devient un chaud douloureux.
Un brasier secret agite
Mon pouls qui se précipite ;
Tous mes membres sont fumans.
Ciel ! que vois-je ? un bras barbare
Me plonge au fond du Tartare,
Dans un gouffre de tourmens.

Les vents, la mer, la tempête;
Frappent mes esprits troublés ;
Un lourd marteau sur ma tête
Porte cent coups redoublés.
Quel forfait si grand, quel crime
Me rend enfin la victime
De ces horribles Bourreaux ?
L'Ours, le Lion, la Panthere,
Tournent sur moi leur colere,
Et me mettent par morceaux.

Un Spectre vers moi s'avance;
L'œil en feu, les bras sanglans :

Où fuir ? c'eſt ſur moi qu'il lance
Ses regards étincellans.
Une Euménide enflammée,
Roulant ſa torche allumée,
De ſes cris remplit les airs :
La Mort vient ; & l'inhumaine
Me prend, m'enleve, & m'entraîne
Parmi la poudre & les vers.

Sourd à ma triſte priere,
Jamais le Dieu du Repos
N'appeſantit ma paupiere
Sous ſes humides pavots.
Mes entrailles altérées,
En vain des eaux deſirées
Cherchent le ſecours fatal ;
Un feu dévorant m'obſede :
Je m'abreuve ; & le remede
Ne fait qu'augmenter le mal.

Souvent d'un obſcur nuage,
L'éclat du Ciel ſe noircit :
Si-tôt qu'on voit fuir l'orage,
Il s'épure, il s'éclaircit.
L'accès fuit : la Fievre paſſe.
Je vis : mes ſens ont leur place.
Mais, hélas ! calme cruel !
Puiſqu'encore, à la même heure,
Il faut demain que je meure,
Joüet d'un mal immortel.

Ami, ton œil craint de lire;
Et ce titre t'a ſurpris.
Touché des ſons de ma Lyre,
Tu me plains, tu t'attendris.
O charmante ſympathie!
Mais tu ſais que notre vie
N'eſt qu'un tiſſu de malheurs;
Et qu'en ouvrant la paupiere
Aux rayons de la lumiere,
L'homme eſt né pour les douleurs.

ODE XII.

LA MORT.

Tenebreuse Reine du monde,
O Mort, dont le vol furieux,
Enveloppant la Terre & l'Onde,
Epouvante l'Homme en tous lieux;
Implacable & ſourde Ennemie,
Ton ſoufle, de ſa foible vie
Uſe ſans ceſſe le flambeau:
Et ſoit qu'il fuie, ou qu'il s'arrête,
Ta faulx ſanglante eſt toûjours prête
A le plonger dans le tombeau.

Cependant il ſemble à toute heure,
Par nos deſirs impatiens,
Que pour nous dans cette demeure,
Le Temps s'avance à pas trop lents.

La ſaiſon, que le Ciel fait naître,
N'eſt point celle où l'on voudroit être:
Par ſes ennuis l'Homme eſt vaincu;
Et la chimere qui l'enivre,
Lui cache qu'il a moins à vivre
De chaque inſtant qu'il a vêcu.

Si, raiſonnables & modeſtes,
Nous ſavions joüir des faveurs
Dont les influences céleſtes
Répandent ſur nous les douceurs;
Nous verrions, contens & tranquiles,
La fuite & les retours utiles
Des doux printemps, des froids hyvers;
Et par tout une clarté pure
Nous offriroit dans la Nature,
Le Créateur de l'Univers.

Mais d'un eſpoir qui le dévore
En proie aux frivoles appas,
L'homme cherche ce qu'il ignore,
Et n'aime que ce qu'il n'a pas.
On ne ſent le prix des journées,
Que quand à leur terme amenées,
Elles ſont prêtes à finir.
Alors de toute ſa fortune,
On voudroit en acheter une,
Et rien ne la peut obtenir.

On enviſage avec envie,
Le triſte ſort de Job ſouffrant;
On voudroit conſerver ſa vie,

Fut-on toûjours pauvre & mourant.
L'éclat de l'or & de la gloire
Ne s'offre plus à la mémoire
Que comme un effroyable écueil;
Et l'avenir vient s'y dépeindre
Sous des traits cent fois plus à craindre
Que la poussiere du cercueil.

Les vains Oracles du Portique
Pressés des maux les plus cuisans,
Au gré d'un phlegme chimérique
Paroissoient maîtriser leurs sens :
Mais quand leurs étranges maximes
S'appuyoient des dehors sublimes
D'une trompeuse fermeté,
En secret leur ame troublée
Souffroit sous le masque accablée,
Et démentoit leur vanité.

Ah ! si les yeux avoient pû lire
Dans l'ame de ces fiers Romains,
Qui de la Mort, dans leur délire,
S'ouvroient eux-mêmes les chemins
On eut vû, sous diverse face,
L'effroi lutter contre l'audace,
Toûjours ou vaincus ou vainqueurs ;
Si l'honneur brillant & frivole
N'eut aux rayons de son idole
Ebloüi leurs crédules cœurs.

Le Héros même, qu'il excite,
Qu'est-il dans ses fougueux accès,

Qu'un ſang, que le couroux agite,
Ou qu'anime un premier ſuccès ?
Il croit que cueilli par Bellonne,
Le verd Laurier qui l'environne,
Ecarte la foudre & les feux :
A peine un trait mortel le frappe ;
Auſſi-tôt l'homme qui s'échappe ;
Diſſipe le Héros fameux.

Ce bras, dira-t'il, ce viſage,
Devant qui trembloit l'Univers,
Demain ſera donc le partage
De la pourriture & des vers ?
Ce corps, qu'une foule ſuſpecte
Sert à l'envi, flate & reſpecte,
Sera bien-tôt abandonné ;
Et mes conquêtes célébrées,
Vont être pour moi reſſerrées
Dans un ſépulcre infortuné.

Mais en quels lieux ira cette ame ;
Et que je ſens mieux que jamais ?
Eſt-ce dans un torrent de flamme,
Ou dans le ſéjour de la paix ?
Si les flateurs loüoient mes crimes,
Que de titres illégitimes,
Leur adreſſe avoit revêtus ;
Grand Dieu, ta haute intelligence
Peſe-t'elle dans leur balance,
Et les forfaits & les vertus ?

Le ſeul Chrétien, docile & ferme,

Se fait un rempart de ſa foi ;
Et regardant ſon dernier terme,
Eſt exempt d'audace & d'effroi :
Il ſe prépare à ce voyage,
Armé d'un modeſte courage,
Dont la Grace aide ſa raiſon ;
Et ne voit dans la Mort prochaine,
Qu'un ſecours, qui briſant ſa chaîne,
Sappe les murs de ſa priſon.

Alors, différent d'Epicure,
Il eſt conſtant & réſolu,
Autant qu'à l'infirme Nature
Le permet ſon Maître abſolu :
Et comme il fut dans ſa carriere,
Tel qu'il ſe montre à la barriere,
Fidele au Dieu de vérité.
Sa Loi, qu'il n'a point tranſgreſſée,
Conſole & flate ſa penſée
D'une heureuſe immortalité.

Dieu, que chercha divers ſyſtème
Des Philoſophes pointilleux,
Jaloux de ſe montrer lui-même,
Fuyoit les regards orgueilleux.
Comme il eſt la Vérité pure,
Le droit chemin, la clarté ſûre,
L'immenſe & ſolide grandeur ;
Leurs vertus n'étant qu'arrogance ;
Sa haute & terrible puiſſance
Les aveugla de ſa ſplendeur.

ODE XIII.

Sur la Mort de S. A. S. Monseigneur le Comte DE TOULOUSE, *Amiral de France, Gouverneur de la Province de Bretagne.*

QUAND TOULOUSE expira, la prompte Messagere,
Errante en cent climats divers,
Interdite, & volant d'une aîle moins légere,
De sa Mort à regret instruisit l'Univers.
Neptune, sur un roc environné de l'onde,
Suspendit à l'instant le mouvement des flots;
Et donnant un passage à sa douleur profonde,
Sa voix sur l'Océan fit entendre ces mots:

TOULOUSE ne vit plus: la Vertu soupirante
Frémit & se couvre de deuil;
La fidelle Amitié, la Douceur expirante
Se jettent avec lui dans l'ombre du cercueil.
Soûtien des malheureux, il prenoit leur défense;
Tendre, compatissant, prompt à les soulager:
Ses bontés prévenoient la timide indigence.
C'étoit pour son grand cœur, s'enrichir, qu'obliger.

Le Destin, disoit-il, laissa dans la misere
L'Innocence & la Pauvreté.
Faisons rougir le Sort, & d'un Astre contraire
Corrigeons l'injustice & la malignité.

Voilà les vrais talens, qui conservant aux Hommes
Les premiers traits qu'en eux la Nature a tracés,
Les raprochent de nous, les font ce que nous sommes,
Quand des liens mortels ils sont débarassés.

Mais un BOURBON peut tout : sa valeur signalée
Par des exploits laborieux,
A travers les écueils de la Plaine salée
Fit triompher des Lys l'étendard glorieux. ¶
Epouvanté moi-même au bruit de son tonnerre,
Dont les feux redoublés imitoient les éclairs,
Je crus que Jupiter me declaroit la guerre,
Et venoit me ravir le Royaume des Mers.

Quel transport différent s'empara de mon ame,
Quand de mon vain trouble remis,
Je vis enveloppé de fumée & de flamme
Son Vaisseau, foudroyant deux Flottes d'ennemis ! *
Leurs poupes en désordre évitoient sa poursuite,
Comme on voit l'Aquilon, de ses antres glacés
S'élançant avec fougue, écarter, mettre en fuite
Les nuages dans l'air vainement amassés.

L'intérêt de son Roi l'arrêta sur la rive.
Là, par de mutuels ressorts,

¶ *Combat Naval, à la hauteur de Malaga, où S. A. S. battit les Flottes des Anglois & des Hollandois, & les mit en fuite le 24 Août 1704.*

* *Il montoit le Foudroyant, Vaisseau qui portoit 104 pieces de Canon & 950 hommes.*

Dirigeant les projets de la Marine active ;
Une égale harmonie assortit ses accords.
Au commerce en tous lieux il ouvrit une voie.
Sa prudence étonna ses Rivaux impuissans.
Dans mon Empire enfin je le vis avec joie
Commander en ma place, & punir les brigans.

O toi, Peuple intrépide, & qui rendis les armes
Moins à la force qu'à l'amour ; §
Fidéle pour ton Roi, mais insensible aux charmes
Qu'offrent aux vils flateurs la ruse & le détour,
Avois-tu droit d'attendre un destin plus prospere ?
Peuple fier des tributs que t'apporte Thétis,
Dans ce Prince adoré tu retrouvois un Pere :
Tu montres par tes pleurs les sentimens d'un Fils.

La France inconsolable a tremblé pour la vie
Du Héros qui fut son appui
Il sembla, par l'effroi dont sa mort fut suivie,
Que chacun au tombeau dût descendre avec lui.
Fantômes de grandeur, qu'illústre la richesse,
D'insolence & d'orgueil colosses animés,
Ouvrez vos foibles yeux : par l'exemple qu'il laisse,
Apprenez à sentir le bonheur d'être aimés.

De son rang jusqu'à lui franchissant l'intervale,
Son Maître l'alla consoler. *
On vit, malgré les ans & l'automne inégale,

§ *Le Gouvernement de Bretagne.*

* *Le Roi qui étoit à Fontainebleau, l'alla voir à Rambouillet pendant sa maladie.*

Sur ses pas avec zèle un Ministre voler. ¶
LOUIS, un tel honneur rejaillit sur toi-même:
Payer d'un prix si beau l'amour qu'il eut pour toi;
C'est unir, sans blesser la Majesté suprême,
Les sentimens de l'homme à la grandeur d'un Roi.

La plus rare vertu n'est donc point un obstacle
Aux traits de la Parque en couroux.
Les Hommes tels que lui, par un juste miracle,
Ne devroient-ils pas être immortels comme nous?
Rien ne put ébranler son courage invincible:
Il vêcut, il souffrit, il mourut en Héros.
Là Neptune, *appuyé sur son Trident terrible,*
Gémit, resta muet, pressé par les sanglots.

Alors les yeux en pleurs, les pâles Néréides,
Le cœur vivement attendri,
Briserent l'ornement de leurs tresses humides;
Les Tritons allarmés ne formerent qu'un cri:
Une funébre horreur sur les Ondes tranquiles,
Peignit affreusement l'image de la Mort:
Les Syrenes sans voix, surprises, immobiles;
N'eurent que des soupirs pour accuser le Sort.

Flots qui m'êtes soûmis, reprit le fier Neptune;
Servez mon couroux furieux;
Vengez avec éclat cette perte commune:
Eole, ouvre la porte aux Vents séditieux:
Mers, ensevelissez dans un vaste naufrage,

¶ *S. E. le Cardinal de Fleury.*

Les Vaiſſeaux, les Nochers ſur mon Empire épars ;
Faites ſentir par tout les efforts de ma rage ;
Et de la Parque même effrayez les regards.

Mais que fais je ? où m'emporte un barbare délire ?
Diſſipez-vous, nuage obſcur ;
Flots émus, calmez-vous ; revenez, doux Zephire ;
Voguez, Vaiſſeaux, coulez ſur le liquide aſur.
TOULOUSE dans ſon FILS laiſſe un autre lui-même.
Mon œil perce du Sort le ſein myſtérieux.
Généreux, équitable, on le revere, on l'aime,
Et la Vertu ſur lui deſcend du haut des Cieux.

Ainſi, quand ſur la rive, à la tempête en bute,
Un Oranger cede à ſes coups,
Les Nymphes & Prothée affligés de ſa chute,
De l'Aquilon cruel déteſtent le courroux.
Mais un beau Rejetton, qui croiſſoit ſous ſon ombre,
Déployant dans les airs ſon feuillage fleuri,
Les conſole, s'éleve, & par des fruits ſans nombre
Promet de remplacer cet arbre ſi chéri.

Tendre & fidelle Epouſe, appaiſez vos allarmes ;
Modérez de juſtes regrets.
La main de votre FILS doit eſſuyer vos larmes ;
De votre Epoux en lui reconnoiſſez les traits.
Vous l'inſtruiſez, PRINCESSE, aux vertus pacifiques ;
NOAILLES, s'uniſſant à ſon illuſtre Sœur,
Et l'inſtruiſant d'exemple aux Vertus héroïques,
Vous guiderez ſon ame au Temple de l'Honneur.

Ainsi parla NEPTUNE; & sa Cour rassûrée
Le suivit dans le sein des eaux.
Un Breton qui voguoit sur la plaine asurée,
Fut le hardi témoin de ces objets nouveaux.
C'est lui, dont l'Apollon exempt de flaterie,
PRINCESSE, offre à vos yeux son hommage en ce jour;
Et qui vient à vos pieds, de sa triste Patrie
Apporter les regrets, l'espérance, & l'amour.

ODE XIV.

A M. DE LIZARDAIS,

Capitaine des Vaisseaux du Roi, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, & ci devant Gouverneur de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre.

TANDIS qu'un Sommeil létargique
Endort ma triste Oisiveté,
Au bord d'un rivage écarté,
Où la Fortune tyrannique
Me retient en captivité;

Je vois par ta Missive aimable,
Qu'au milieu du faste des Cours,
Où Cloto file tes beaux jours,
Tu sçais, Philosophe agréable,
Unir la Sagesse aux Amours.

N'éloignons pas la jouiſſance
Du préſent qui nous eſt donné.
Si notre cœur n'eſt deſtiné
Que pour la ſombre prévoyance,
N'eſt-ce pas vivre infortuné ?

L'Homme ignorant ce qui l'anime,
Sent en lui deux êtres divers ;
L'un veut l'élever dans les airs :
Mais dès qu'il prend ſon vol ſublime,
L'autre l'entraîne au fond des mers.

Cependant c'eſt un attelage
Qu'il faut conduire habilement ;
Et pour vivre paiſiblement,
Tous deux amis dans le voyage
Doivent marcher également.

Raiſon, corrige la Nature ;
Et toi, Nature, la Raiſon :
Nature, écoute ſa leçon ;
Raiſon, pour elle ſois moins dure,
Servez-vous de contrepoiſon.

Ah ! fuyons les erreurs brutales :
C'eſt la Noirceur, la Cruauté,
Les Vices de malignité,
Que dans ſes balances fatales
Minos peſe avec équité.

C'eſt-là qu'il fait bouillir l'Avare,
Dans un Océan d'or fondu.

Là, le Superbe, horrible, nû;
Couvert du fouffre du Tartare;
Frémit d'y brûler inconnu.

Là, tant d'Amis froids, infidéles;
Gémiffent au milieu des feux.
C'eft là qu'en des gouffres affreux,
Sont brûlés tant de cœurs rébéles
Et fourds aux cris des malheureux.

Mais dans un féjour plein de charmes,
L'Amitié, la Foi, la Candeur,
Trouveront l'éternel bonheur;
Et fans dégoût & fans allarmes,
S'abreuveront de fa douceur.

C'eft là, qu'auprès de Fontenelle,
Tu verras le cher du Tillet,
Dont le cœur généreux, difcret,
Propofe aux Amis un modéle
Auffi rare qu'il eft parfait.

En ces lieux les Jafmins, les Rofes,
Mêlés aux Myrthes toûjours verds,
Parfument la Terre & les Airs;
Et volant fur les fleurs éclofes,
Zéphir n'y craint pas les Hyvers.

Sous ces berceaux, d'illuftres Dames,
Accordant leurs voix aux doux fons
Des Chaulieux & des Pavillons,
Charmeront les heureufes ames

Attentives à leurs chanſons.

Cependant, ſans compter les heures,
Songe, en banniſſant tout ſouci,
Que l'eſpoir qu'on te donne ici
Du plaiſir des autres demeures,
Ne doit point troubler celui-ci.

Suis donc le penchant qui t'engage,
Et n'attends pas pour t'y livrer,
Qu'Atropos vienne t'en ſévrer:
Les plaiſirs ſont faits pour le Sage,
Qui les goûte ſans s'enyvrer.

Dans un climat où tout abonde,
Sous des lambris d'or & d'aſur,
Tu ſçais reſpirer un air pur;
Et moi, je vis au bout du monde,
Où je traîne un loiſir obſcur.

Ainſi, dans le ſein d'Amphitrite,
Les grands Poiſſons fendent les flots,
Quand, ſolitaire au bord des eaux,
L'eſpéce timide & petite
Serpente parmi les roſeaux.

Inſpire ta vertu ſuprême,
Au PRINCE commis à ta foi;
Fais-le reſſouvenir de moi:
Il ſera digne de lui-même,
Dès qu'il ſera digne de toi.

ODE XV.

LES MUSES,

A L'OMBRE DE ROUSSEAU.

MUSES, ceignez mon front d'une palme nouvelle,
Secondez les transports d'un Disciple fidéle
A vos divines loix.
Je veux, en publiant votre illustre louange,
Que sur les bords du Nil, & sur les bords du Gange,
On entende ma voix.

Je triomphe avec vous de la foule importune;
Je commande à mes vœux, maître de la Fortune,
Et libre dans ses fers.
D'abord que de vos feux mon ame est échauffée,
Je monte dans l'Olympe, & sur les pas d'Orphée
Je descens aux Enfers.

Qu'on baisse la barriere, & qu'on m'ouvre la lice;
Que la Terre s'ébranle, & qu'Atlas tressaillisse
Par mes chants soulagé.
Vous-mêmes dictez-moi, Muses, votre origine;
Faites-la par vos soins survivre à la ruine
Du Monde ravagé.

Quand l'Arbitre des Cieux débrouillant toutes choses,

Sagement disperſa les ſemences écloſes
Du Cahos odieux,
De ſon centre ſaillit la puiſſante Harmonie,
Et des neuf doctes Sœurs la troupe étoit unie
Dans ſon ſein radieux.

De ſes nombreux accords l'Intelligence active
Pénetre, communique à la matiere oiſive
Ses ſouples mouvemens;
Sa ſubtile douceur l'amollit, la remue,
Et met un frein durable à la Diſcorde émue
Entre les Elémens.

La Terre alors s'aſſied par ſon poids condenſée:
L'Air s'éleve & bondit; ſa ſubſtance élancée
Des Cieux forme l'aſur.
Les Eaux forment la Mer; chaque Corps dans ſa Sphere
Soûmis à l'Harmonie, attentif à lui plaire,
Conſerve un Ordre ſûr.

Le Soleil luit, la Lune au milieu des Etoiles
S'annonce, & de la Nuit vient éclairer les voiles;
Dans le Jour & la Nuit
La Matiere s'agite, & produit ſon eſpece:
Un Etre en aime un autre; un Etre fuit ſans ceſſe
Un autre qui le fuit.

Les Bois, les Fruits, les Fleurs, les Ruiſſeaux, la Verdure,
S'échappent en riant du ſein de la Nature:

L'Air excite le Vent ;
Le Nuage eſt produit des Vapeurs de la Terre ;
Le Tourbillon rapide enfante le Tonnerre
Du Nuage brûlant.

Tout naît, tout croît: l'Humide avec le Sec s'aſſemble ;
Le Chaud avec le Froid ; & compoſent enſemble
Les Animaux divers.
Mais tout tombe, auſſi tôt que la vive Harmonie
Ceſſe de ſoûtenir par ſa force infinie
Leurs intimes concerts.

Alors ouvrant ſon ſein, ſa puiſſance féconde,
Muſes, vous met au jour pour le bonheur du Monde,
Et pour charmer ſes maux.
Le Plaiſir naît de vous ; l'Horreur fuit, elle expire ;
L'Harmonie, elle-même, à votre docte empire
Soûmet tout ſes travaux.

La Lyre avec le Luth, Nymphes ingénieuſes,
Accompagnent bien-tôt vos voix mélodieuſes,
Et vos nobles chanſons :
Les Antres les plus ſourds hautement retentiſſent ;
Les Spheres, en roulant, hautement applaudiſſent
Au pouvoir de vos ſons.

Le Ciel à votre aſpect jette des étincelles ;
La Terre ſe revêt de ſes fleurs les plus belles ;
La Mer couvre ſes bords ;
Le froid Poiſſon bondit ; la Brute perd ſa rage ;
L'Oiſeau qui fend les airs, apprend ſon doux ramage

De vos tendres accords.

Tout s'embellit par vous : mais ce n'est que dans l'Homme,
Que votre ame transpire, où l'œuvre se consomme
Par vos dons précieux :
Apollon vient l'instruire à bâtir ses asyles ;
Et l'Art & la Nature à vos leçons dociles,
Le rapprochent des Dieux.

Apollon, chastes Sœurs, vous donna sa tendresse ;
Vous choisit un séjour qu'il fixa dans la Grece
Sur des côteaux fleuris :
De Lauriers immortels ce Dieu couvrit leurs cimes ;
Et là, vous enyvrez de vos transports sublimes
Vos plus chers Favoris.

Comme un torrent superbe inonde les Campagnes ;
Prêtres, Législateurs, du haut de vos Montagnes
Fondent chez les Humains :
Les Peuples étonnés au bruit de leurs miracles,
Viennent des quatre Vents écouter les Oracles
Du Dieu dont ils sont pleins.

L'Univers rend hommage à leurs talens insignes :
Mais parmi les Mortels peu vous ont semblé dignes
De vos plus grands secrets.
Saisis de votre esprit ils font marcher la Pierre,
Commandent aux Poissons, aux Vents, aux Flots en guerre,
Aux Lions, aux Forêts.

Aux accens de Tirtée un cœur craintif s'éleve ;
Pindare au haut des Airs, ou sa Verve l'enleve,
Ceint la tête des Rois :
Homere par ses chants dérobe a l'Ombre noire,
Des Héros dont, sans lui, les grands noms & la gloire
Fussent morts a la fois.

Leurs sons chassent la Peste, & dissipent la Foudre
Dont Jupiter vengeur s'armoit pour mettre en poudre
Les Peuples effrayés.
Des soucis affligeans ils charment l'amertume,
Et rappellent l'espoir, dont la flamme s'allume
Dans les cœurs égayes.

Heureux qui de vous plaire a fait sa seule envie !
Muses, vous préservez ses talens & sa vie
Des atteintes du Sort.
Simonide fuit seul des malheurs manifestes,
Au milieu des Serpens & des Monstres funestes
Le jeune Horace dort.

Astres du sacré Mont, présidez sur ma Veine ;
Je surmonte avec vous les clameurs & la haine
Des Jaloux ralliés.
Nouveau Bellérophon, je fends les Airs, je vole ;
Et je vois tous les traits de leur rage frivole
Se perdre sous mes pieds.

Illustre & cher ROUSSEAU, *dont la Veine fertile,*
S'ouvrant dans tous les cœurs un chemin si facile,

Charme les goûts divers ;
Regardes-moi du Pinde, où ton ame adorée
Y jouit à jamais d'une Palme sacrée,
Et reçois-y mes Vers.

On dit qu'à ton abord, les doctes Immortelles,
Dont les mains te tressoient des guirlandes nouvelles,
Vinrent te recevoir ;
Et qu'en te caressant, on vit Pindare, Horace ;
A côté d'Apollon, tous deux t'offrir leur place,
Enchantés de te voir.

Oui, c'est toi, grand ROUSSEAU*, dont le souffle m'inspire ;*
Je te sens dans mon ame embraser mon délire
De mille traits de feu.
Né dans les froids rochers d'un desert maritime
C'est de toi que j'appris le bel art de la Rime ;
Et j'en eus ton aveu.

Voici les Vers que Rousseau met dans une Lettre écrite à M. Titon du Tillet, au sujet de M. Desforges, qui s'étoit caché quelque tems sous le nom de Mademoiselle *Malcrais.*

Et je prise sur tout ton noble attachement
Pour un estimable Genie,
Qui sous un nom d'emprunt, autrefois si charmant,
Sous le sien se produit encor plus dignement.

ODE XVI.

LE TABAC.

Des ennuis accablans, de la morne tristesse,
O Tabac, l'unique enchanteur!
Des plaisirs ingénus, de l'aimable allégresse,
O Tabac, la source & l'auteur!

Sans toi, Tabac chéri, mon esprit est sans joie,
Dans les chagrins il est plongé:
De leurs efforts fréquens il deviendroit la proie,
S'il n'étoit par toi soulagé.

En diverses façons on connoît ton mérite;
Il est d'un prix toûjours nouveau.
Tu fais à flots aisés s'écouler la Pituite,
Et tu dégages le Cerveau.

L'Esprit, quand au travail sa force est languissante,
Par ta poudre est ressuscité.
Ton odeur évertue une ame croupissante
Dans une molle oisiveté.

Le sang est étanché, la blessure est guérie,
Quand on t'applique sur le mal;
Dans leurs climats féconds, le Pérou, l'Assyrie
N'ont point de baume au tien égal.

Tu joins presque toûjours l'agréable à l'utile.

Que

Que j'aime, en ton étroit foyer,
Du bout d'un long tuyau mettre en cendre ma bile
Et dans les airs la renvoyer!

Aussi-tôt dans un cœur la tempête est calmée.
Mon ame avec ravissement
S'occupe à voir sortir de la Pipe allumée
Un petit nuage fumant.

Tes charmans tourbillons dans la tête échauffée
Font glisser l'appas du repos;
Et volant après toi le docile Morphée
Séme tes traces de pavots.

Cupidon, d'un Fumeur, à ses chaînes honteuses
N'attache guere le destin.
Tu n'as, divin Tabac, dans tes Fêtes joyeuses,
D'autre compagnon que le Vin.

La mourante Vieillesse est par toi rajeunie
Mieux que par les médicamens.
Ta vertu merveilleuse, en prolongeant la vie,
Répare les tempéramens.

A ton propice aspect les vapeurs de la Peste
Cessent d'infecter les maisons:
Ton odeur salutaire est une odeur funeste
A ses tristes exhalaisons.

Celui qui le premier nous apprit ton usage,
Est digne du Nectar des Dieux:
A nos neveux transmis, son bienfait d'âge en âge
Doit rendre son nom précieux.

ODE XVII.

A M. TITON DU TILLET.

TOI, dont le nom doit être à jamais mémorable,
TITON, dont la main ſecourable,
Vint m'arracher des bords, où mes jours enchaînés,
A d'éternels ennuis paroiſſoient condamnés :
Toi, qui ſçais, à l'ami délicat & fidéle,
Allier des ſoins paternels,
Que ne puis je, à l'éclat de ta gloire immortelle,
Donner une ſplendeur nouvelle,
Par mes hommages ſolennels!

Mars, * avec Apollon, partagea tes années,
Les fleurs de ton jeune printems,
Furent aux premier deſtinées ;
L'autre ſe réſerva les ans
Où l'Homme reflêchit, où l'eſprit eſt plus ſage,
Sans perdre rien de ſa vivacité ;
Et, pour entreprendre un Ouvrage,
Unit au feu qui l'encourage,
La prudente maturité.

Ton Parnaſſe élevé, fut l'éclatante marque,
Par oû tu ſignalas ton amour pour les Arts ;
Et ſur ce mont, vainqueur du Temps & de la Parque,

* *Il a été Capitaine d'Infanterie, & Capitaine de Dragons.*

Tu sçus rendre à LOUIS, cet illustre Monarque, (1)
L'honneur qu'on eût du rendre au meilleur des Césars.

Ce Monument, suivi d'un chef-d'œuvre d'Histoire,
Où ta main rassembla les débris de la gloire (2)
Des Poëtes fameux, que la France a produits,
Apprend à l'Univers, que ton vaste génie,
Dans tous les sujets qu'il manie,
Joint le sçavoir profond, au goût le plus exquis.

Que vois-je? tes fertiles veilles (3)
Enfantent à mes yeux de nouvelles merveilles:
Ta plume nous décrit les divers Monumens
Dont la Science est honorée,
Depuis que la Terre assûrée
Sur ses immenses fondemens,
A pour base les airs, dont elle est entourée.

Dans tes Ecrits laborieux,
La vive flamme de ton zèle,
A travers mille traits sçavans & curieux,
S'éleve, se fait jour, noblement étincelle.

Tu veux forcer nos demi-Dieux,

(1) *Louis XIV tient la place d'Apollon sur le Parnasse en bronze.*

(2) *La Description du Parnasse François, Ouvrage in fol.*

(3) *Nouvel Ouvrage intitulé:* Essais sur les honneurs accordés aux illustres Sçavans, pendant la suite des Siécles.

Que leur rang, leur pouvoir, leurs biens rendent
stupides,
A prendre les Héros pour guides,
Qui, de nos célébres Ayeux,
Récompensoient les talens précieux:
Mais tes conseils sont inutiles,
L'ignorance a sur eux répandu sa noirceur;
Ils ont, superbes imbéciles,
L'or sur leurs vêtemens, & du fer dans le cœur.

Combien crois-tu qu'il soit au monde,
D'Humains comparables à toi?
Ton ame a recueilli l'honneur, la bonne foi,
Et des autres vertus la troupe vagabonde.

Protecteur généreux, tu sers d'exemple aux Grands;
L'ingénieux LAINEZ, * heureux de te connoître,
Autretois éprouva tes secours obligeans:
Ta riante maison est ouverte aux Sçavans,
MECENE, autant que tu peux l'être,
Et digne de jouir des biens prodigieux
Qu'à d'avares Mortels ont accordé les Cieux.

Un cœur, tel que le tien, dans le siécle D'AUGUSTE,
Dans ce siécle, où des Grands Apollon fut chéri,
Fût parvenu sans doute au sort du Favori
Que combla de bienfaits un Monarque si juste.

* *Le Poëte Lainez chez M. Titon du Til-a demeuré du tems let.*

ODE XVIII.

Remerciement à Messieurs de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle.

Tous mes sens agités des transports de la Gloire,
S'enivrent dans les flots d'une noble vapeur
Mon esprit étonné, doute s'il s'en doit croire;
Et craint d'être séduit par un Songe trompeur.

Non, vos brillans Lauriers, jusques sur ce rivage,
Viennent ceindre mon front de leurs doctes rameaux;
Et du stérile sein de cette aride plage,
L'Hipocrêne pour moi fait bouillonner ses eaux.

A vos ordres soûmis, Pégase sur ses aîles
M'enleve dans les airs, me place parmi vous,
Où charmé des accords de vos voix immortelles,
La mienne cherche en vain des accens aussi doux.

Qu'entends je ? l'Univers fond & se développe,
Votre Art ingénieux décompose les corps:
L'Ouvrage des six jours, à votre Mycroscope
De son arrangement découvre les ressorts.

Votre Sçavoir divers embrasse la Nature:
Lynx subtils, vous lisez dans l'abîme des mers,
Vous parcourez la terre; & d'une aîle moins sûre
L'Oiseau du Roi des Cieux fend l'espace des airs.

Saturne vainement à vos recherches vaſtes,
Refuſeroit d'offrir les âges reculés;
Votre travail le force à vous ouvrir ſes Faſtes,
Et ſes obſcurs ſecrets vous ſont tous dévoilés.

Mais avec quel ſuccès votre ſouffle m'inſpire!
L'eſpoir enfle mon cœur qu'éleve votre choix.
Je vois, je ſens déja que vos mains ſur ma Lyre
Forment mes mouvemens, & font parler mes doigts.

Avec peu de talens, c'eſt donc un cœur docile
Que j'apporte pour prix de mon adoption:
Mais la docilité, dans ſa crainte fertile,
Dut ſouvent ſes progrès à ſa précaution.

Uniſſons nos efforts, & que votre Patrie,
Par l'amour des beaux Arts éclatante aujourd'hui;
Goûte plus de douceurs, qu'autrefois ſa furie,
Dans les aſſauts de Mars, ne lui cauſa d'ennui.

Egalant les concerts des Cignes, que la Seine
De ſes bords renommés a rendus amoureux;
Diſciples d'Apollon, pour guider notre veine,
N'avons-nous point Horace & Pindare comme eux?

Ainſi propoſons-nous des exemples ſublimes;
C'eſt par de longs efforts, conſtamment redoublés,
Qu'en voulant ſurpaſſer des Rivaux magnanimes,
Leurs chefs-d'œuvres fameux peuvent être égalés.

CONTY, le grand CONTY nous aime & nous protége,

Sous ses Lauriers féconds notre sort est charmant :
Conserve-nous, ô Ciel, un si cher privilége ;
Et que ce Marcellus * vive éternellement.

Le Soleil brilla moins que sa premiere aurore :
Mars le reçut des mains de la docte Pallas.
C'est l'Emule des Dieux : le Soldat qui l'adore,
Sçait qu'il vole à la Gloire, en courant aux Combats.

Sur le double sommet cueillons les fleurs nouvelles,
Dont même les neuf Sœurs font choix pour se parer :
Formons-en pour CONTY des guirlandes si belles,
Que nos derniers Neveux les puissent admirer.

* *Egregium forma juvenem & fulgentibus armis.* Virg. Æn. l. 6.

Tous les Auteurs qui parlent de Marcellus, fils d'Octavie sœur d'Auguste, s'accordent à dire qu'il fut l'amour & les délices du Peuple Romain.



ODE XIX.

LE RETOUR D'ASTRÉE.

A M. LE MARECHAL DE LOWENDAL.

QUE vois-je ? le Ciel s'entrouvre :
Quelle soudaine clarté
S'allume en l'air, se découvre
A l'Univers enchanté ?
Une Déesse inconnue,
Sur une éclatante nue,
Descend du séjour des Dieux :
La Candeur brille autour d'elle ;
Et la Verité fidelle,
Guide son char glorieux.

Les Jeux, les Amours, les Graces ;
Les vrais, les charmans Plaisirs,
Pour voltiger sur ses traces,
Se transforment en Zéphirs.
En vain le fiel sur la bouche,
Et roulant un œil farouche,
La Discorde mord ses fers :
Son pied la foule & l'irrite,
L'écrase & la précipite
Dans l'abîme des Enfers.

Quels sons dans l'air retentissent !
Ces grands, ces célestes Corps,

Sur

Sur leurs axes treſſailliſſent
Et forment de doux accords.
Leur pompeux concert attire
Ce que le Suprême Empire
A d'auguſtes Immortels.
Mars même aſſis ſur ſes Armes,
S'humaniſe par ces charmes,
Et renonce à ſes Autels.

Mes yeux, connoiſſez Aſtrée;
C'eſt elle, dont en ce jour,
Ve.. la terreſtre Contrée,
O- célebre le retour.
.aix, l'Honneur, la Droiture;
La Foi ſimple, aimable & ſûre,
Vont partout à ſes côtés;
Et la fertile abondance,
Qui les ſuit & les devance,
Verſe ſes dons ſouhaités.

Son char tiré par des Cignes
Purs & blancs comme ſon cœur,
S'arrête en des lieux inſignes
Par les faits d'un Roi vainqueur.
Du ſommet d'une montagne,
Elle voit dans la campagne
S'avancer mille Eſcadrons.
L'airain, le fer étincellent;
Au bruit des tambours ſe mêlent
Les tons aigus des clairons.

Déjà la puissante vûe
De la Fille de Thémis,
Retient la main suspendue
De ce monde d'Ennemis.
Tout se taît dans la Nature,
Les ruisseaux sur la verdure
Osent à peine couler.
Rois, Peuples, prêtez l'oreille :
C'est sa voix qui vous réveille,
C'est elle qui va parler.

Princes trop souvent prodigues
Du sang des nombreux Sujets,
Que Bellone & ses fatigues
Immolent à vos projets;
Songez, bornant vos envies,
Qu'aux Dieux maîtres de vos vies
Il appartient plus qu'à vous ;
Qu'une goutte à tort versée,
De Némésis offensée
Peut embraser le courroux.

Que de fois l'Orgueil avare,
L'Honneur mal interprêté,
Parent un motif bisarre,
Des couleurs de l'Equité !
Et si la Raison modeste
Vous montre l'écueil funeste
Où vous jettent vos erreurs ;
De l'oblique Flaterie
La scélérate industrie
Bien-tôt le couvre de fleurs.

Le Dieu qui dans sa balance
Pese le vaste Univers,
Place l'ame, à sa naissance;
Entre deux chemins divers.
L'un la mene, détrompée,
Par une route escarpée,
Au temple de la Vertu;
L'autre, dans l'antre des Vices;
Par un sentier de délices,
Plus facile & plus battu.

Maître de fixer les doutes;
Qui suspendent son desir,
L'Homme connoît ces deux routes;
Il les voit, & peut choisir.
Sans cette faculté libre,
Il seroit sans équilibre,
Forcé dans son mouvement;
Et dans ce qu'il exécute,
Indigne, tel que la Brute,
De prix, ou de châtiment.

Peuples, que le trouble cesse,
Fuyez, trop longues horreurs;
Que le calme reparoisse
A la place des fureurs.
Quelque gloire qu'envisage
L'intrépide & fier courage,
Dans les lauriers triomphans;
Un Pere les abandonne,
Quand il faut qu'il les moissonne
Dans le sang de ses Enfans.

Aussi l'amour de la Terre,
LOUIS comblé de succès,
A moins cherché dans la Guerre
La Victoire, que la Paix.
S'il voloit à la Vengeance,
L'active & tendre Clémence
Bientôt désarmoit sa main;
Et dans son Ennemi même,
Toûjours sa Bonté suprême
Respecta le Sang humain.

L'amitié succede aux haines;
Et les Reines & les Rois
Vont au devant de ses chaines,
Et reconnoissent ses lois.
O Rois! ô noble Ennemie!
Puisse la Paix affermie
Vous unir de sentimens;
Comme après une rupture,
On voit une ardeur plus sûre
Rejoindre d'heureux Amans.

Belle & superbe Amasonne,
Ta Naissance & ta Vertu
Font éclater la Couronne,
Dont ton front est revêtu.
Courageuse, ton estime
Est dûe au Génois qu'anime
L'amour de la Liberté:
Rends lui donc ta bienveillance;

Et fais céder sa vaillance
A ta générosité.

Saisis d'une noble audace,
Donnant l'exemple aux Soldats,
Assez les Rois & leur Race
Ont brillé dans les combats.
Allez, invincibles Princes,
Allez, Astres des Provinces,
Y répandre vos bienfaits :
Allez apprendre à la Terre,
Que la Paix comme la Guerre
Forme des Héros parfaits.

Charles, LoWendal, Maurice,
De Gage, illustres Rivaux,
Que de Héros dans la lice,
Ont imité vos travaux !
L'Immortalité s'étonne
De la foule que Bellone
Présente à ses yeux charmés,
Et doute que de son Temple
L'enceinte soit assez ample
Pour tant d'Hommes renommés.

Que le Loisir dans les Villes
Se promene en sûreté ;
Coule sur ses pas faciles,
Innocente Volupté.
Janus, rends dépositaire
Des clés de ton Sanctuaire

La Paix nourrice des Arts.
Defcends, ô Paix fugitive,
Ceins fon double front d'olive;
Au lieu des lauriers de Mars.

Douces & tendres Mufettes,
Qui raifonnez jour & nuit,
Des effrayantes trompettes
Faites oublier le bruit:
Et vous, aimables Bergeres,
Formez des danfes légeres
Sous les voutes des ormeaux;
Tandis qu'au bord des rivages
Fertiles en pâturages,
Pan veille fur vos troupeaux.

Vaiffeaux, déployez vos aîles:
Vous n'avez, hardis Nochers,
A craindre après ces nouvelles
Que les vents & les rochers.
Non, fur la plaine afurée,
Ne redoutez plus Nérée,
Ni l'orageux Dieu du Nord:
Croira-t'on qu'ils voudroient être
Les feuls des Dieux à paroître
Irrités de votre accord?

Quoiqu'Agens indifpenfables
De l'obfcur & fier Deftin,
Soûmis à fes lois durables,
Ils en refpectent la fin;

L'Ame du Ciel répandue,
S'intéresse, s'insinue
Pour les Peuples vertueux;
Et par ses forces fécondes,
Souvent aux causes secondes
Fait prendre un cours plus heureux.

Le Texel & la Tamise,
Voyent déjà sur leurs eaux,
La Foi, l'Amour, la Franchise,
Volet avec leurs vaisseaux.
François, Belge, Anglois s'unissent,
Voguent ensemble, applaudissent
A leur doux & nouveau sort:
Et l'airain qui leur renvoie
De tonnans concerts de joie,
Cesse de vomir la mort.

Tous de la poupe à la proue,
De pavillons sont parés,
Dont l'étoffe en l'air se joue
Au gré des vents moderés.
Leurs nuances différentes,
Dans les ondes transparentes,
Peignent un émail divers.
A ce spectacle, l'Aurore,
Croit que Vénus donne à Flore
Une fête sur les mers.

Refleuris, brillant Commerce,
Ame & soûtien d'un Etat;

Va dans l'Inde & dans la Perse
Chercher ton premier éclat.
Fais, chez les Peuples paisibles,
Par cent canaux invisibles,
Couler les dons apportés;
Comme les sources lointaines
Vont, par de secretes veines,
Désaltérer les Cités.

Astrée alors rend les resnes
A ses coursiers vagabonds,
Qui s'abaissent sur les plaines;
Et s'élevent sur les monts.
Chaque Peuple en son langage
L'appellant à son passage,
Ouvre les bras à la Paix:
Aimables Enchanteresses,
Venez, disent-ils, Déesses;
Et ne nous quittez jamais.

HEROS, *qu'adopta la France,*
Pour sa gloire & son bonheur,
Joüis de la récompense,
Qui couronne ta valeur.
Et si tu trouvas des charmes,
Au milieu du bruit des armes,
A mes fideles accords,
Daigne dans ces jours plus calmes;
Sous l'ombrage de tes palmes,
Applaudir à mes transports.

Bergopzoom, le plus terrible,
Et le plus fort des remparts,
Sur un mont inaccessible,
Bravoit les foudres de Mars.
Ce Colosse si superbe,
Que tu renversas sous l'herbe,
Ecrasa mille jaloux,
Et ta derniere conquête
Trancha la derniere tête
Que leva l'Hydre en couroux.

De quelque éclat dont t'honore
L'équité du plus grand Roi;
Songe qu'il en est encore
Un plus durable pour toi:
C'est celui que sur le Pinde
Cherchoit le Vainqueur de l'Inde,
Pressé d'un illustre ennui;
Et grondant le Ciel sévere,
Qui fit plutôt naître Homére,
Pour Achille que pour lui.

L'immortelle Renommée,
Publiant dans l'Univers
Ta loüange, parfumée
De l'encens des plus beaux Vers,
Dira, montrant ton image:
Ces traits brillans de courage
La Vertu les a tracés;
Ces traits, ô Tems effroyable!
Sous ta faulx impitoyable
Ne pourront être effacés.

ODE XX.

A MONSIEUR ****.

Sur l'usage des Richesses.

SI le Soleil dans sa course
N'épanchoit que la clarté,
Et cessoit d'être la source
D'où naît la fécondité;
Presque insensible à ses charmes,
La Nature sans alarmes
Verroit s'éclipser ses feux;
Et seroit plus éblouïe,
Que contente & réjouïe
De son retour lumineux.

Mais aussi brillant qu'utile,
Il répand sur les objets
La chaleur douce & fertile
Qui reproduit ses bienfaits.
Tout à son abord végete:
Et cette vaste Planette,
Agissant pour nos besoins,
Hommes, Brutes, Fleurs, Verdure,
Sous leur diverse figure,
Vantent l'effet de ses soins.

L'Opulence revêtue
Du plus pompeux appareil,
Enchante d'abord la vûe;

C'eſt l'image du Soleil.
Mais l'utilité publique
De cet Aſtre magnifique
N'animant pas l'action,
Ce n'eſt plus, quoiqu'il s'allume,
Qu'un flambeau qu'on s'accoûtume
A voir ſans attention.

Ecoutez, Orgueil farouche,
Avarice, cruauté;
La Juſtice par ma bouche
Annonce ſa vérité.
Puiſſe ma voix entendue,
De la dureté fondue
Humaniſer la rigueur;
Et de votre létargie
Puiſſe ma vive énergie
Interrompre la longueur.

Plutus s'aſſied ſur un thrône,
Qui chancelle dans les airs;
Le tonnerre l'environne,
Sa baſe touche aux Enfers:
Les Circés enchantereſſes,
Les cœurs féconds en ſoupleſſes
S'y promettent des ſuccès.
Mais la plaintive Innocence,
Dans ce ſéjour de licence
Trouve rarement accès.

J'y vois des flateurs à gages,

Lâchement humiliés,
Ramper, coler leurs visages
Sur la trace de ses piés.
Mais leurs faux cœurs en imposent :
Et si leurs yeux qu'ils composent,
Lançoient d'homicides feux,
La foudre, au rang qu'ils envient,
Sur les corps qu'ils déïfient,
Feroit un chemin pour eux.

O vous, qui dans l'abondance;
Toûjours soigneux d'obliger,
N'en aimez la joüissance,
Qu'afin de la partager,
De tel qui cherche à vous plaire,
Pénétrez le caractere,
Sans vous arrêter au front;
Et que vos eaux bienfaisantes
Cessent d'arroser des plantes,
Que le ver ronge & corrompt.

Choisissez ces belles ames,
En qui les réflexions
N'entretiennent que les flammes
Des plus nobles passions.
Leur reconnoissance active,
De la splendeur la plus vive
Pare vos dons éclatans;
Et le sort changeant de face,
Vous avez dans la disgrace,
Des amis vrais & constans.

Mais que de vils mercénaires,
Dont vous prolongez les jours,
Payent vos dons ſalutaires
Des plus perfides retours!
Quel biſarre attrait vous flate
Dans un volage automate
Que le caprice conduit,
Et qui ſent pour ſeul principe;
L'inſtinct dont il participe
Avec la brute qu'il ſuit.

La richeſſe donne au ſage
Les légitimes moyens
De faire un céleſte uſage
De ſon cœur & de ſes biens.
La Science rebutée,
La Vertu perſécutée,
N'implorent que ſon appui;
Et d'une voix unanime,
Le reſpect, l'amour, l'eſtime,
Ne font des vœux que pour lui.

Par une route inconnue,
Le Sort chemine à ſon gré;
L'un eſt de la fange nue,
L'autre du limon doré;
Mais ſi les hommes ſont freres;
Doux, compatiſſans, ſinceres,
Ils doivent s'entr'aſſiſter,
Comme diverſes parties,
Au même Corps aſſorties,

Qui l'aident à ſubſiſter.

L'œil fécond de la Richeſſe
Prévenant la Pauvreté ;
La Force aidant la Foibleſſe,
Que vexe l'Autorité ;
La Charité familiere,
De l'Ignorance groſſiere,
Eclairant le triſte ſein :
Tous du Créateur auguſte,
Par une conduite juſte,
Exécutent le deſſein.

ODE XXI,

EN PROSE.

A M. HOUDART DE LA MOTHE,

De l'Académie Françoiſe :

Sur ce qu'il a prétendu, contre le ſentiment de M. de Voltaire, qu'on pouvoit faire d'auſſi beaux Ouvrages de Poëſie, en Proſe qu'en Vers.

GRAND & fameux LA MOTHE, Aigle rapide, dont l'œil noblement audacieux, va défier les regards même du Pere brûlant, par qui la lumiere eſt engendrée ; ſoûtien le vol timide d'un foible Tiercelet, & vien d'un coup de ton aîle ſecourable, le pouſſer avec toi juſqu'au dévorant ſéjour du feu.

Je pars, je quitte la terre bourbeuse, je traverse, je fens les immenses campagnes de l'air. La violence qui m'emporte me fait perdre haleine. Quel bras puissant m'arrête au-dessus du double sommet de la docte Montagne ? Un merveilleux spectacle s'y dévoile à mes yeux enchantés. La majestueuse Melpomene, la vive & galante Polhymnie, la tête panchée, & fléchissant devant toi un genou respectueux, te rendent des hommages qui te comblent d'honneur.

Comme l'indomptable Hercule purgea autrefois l'Etable infectée du riche & superbe Augias, ainsi tes travaux innombrables ont dégagé notre Poësie affreusement accablée sous le joug tyrannique de la Rime. Tu l'as tirée de la prison obscure & étroite, dans laquelle, plongée depuis si long-tems, elle poussoit des plaintes aussi touchantes que stériles. Ta main laborieuse a brisé ses entraves cruelles ; & délivrée du poids honteux de ses chaînes, elle respire l'air tranquile & serein de la liberté desirée depuis tant de siécles.

Je te vois aujourd'hui, harmonieuse Fille de l'aimable Souverain de l'Hélicon ; je te vois, ô divine Poësie, te promener çà & là librement avec les Carites, qui dansent & folâtrent autour de toi, en te faisant cent caresses naïves.

Leurs blonds cheveux voltigent négligemment épars sur leurs épaules blanches à la fois & vermeilles, semblables à de l'ivoire qu'une femme de Carie teint en pourpre. Ennemies de la gêne, elles ont jetté loin d'elles leurs chaussures de drap d'or, & sautent si légerement sur l'émail de la riante prairie, qu'à peine s'apperçoit-on qu'elles aient des piés.

Toi-même, ô Poësie, toi-même toute échevelée

lée, tu t'es défaite de l'embarras ajusté de ta coëffure précieuse. Tes doigts délicats ne paroissent plus enchaînés dans des cercles de diamans, & tu dédaignes la pompeuse parure de tes brasselets tissus avec un art admirable.

La Prose qui s'avance, a le port d'une Reine; elle te tend les bras, t'embrasse, t'appelle sa sœur, & te jurant une amitié éternelle, te serre avec tant de force, qu'il semble que vous ne fassiez plus que le même corps. Les coquillages dorés, attachés aux rochers limoneux; la Vigne flexible mariée à l'Ormeau qui l'appuie, ne sont pas liés par des nœuds plus étroits, que ceux qui vous unissent maintenant ensemble.

Un ris modeste & gracieux s'échappant de tes lévres entr'ouvertes, fait éclater sur ton visage les étincelles d'une joie inaltérable. L'éclair part de tes yeux flamboyans, & tu répons à la Prose par tous les témoignages d'une fidélité réciproque. Ciel! que l'air aisé dont tu marches, t'a rendue différente de ce que tu êtois autrefois.

Chante à jamais ta liberté recouvrée. Chante la pénible défaite de la Rime orgueilleuse qui t'a détenue dans les fers. Mais célebre surtout, par des productions plus durables que le marbre & le bronze, l'invincible LA MOTHE, & fais pleuvoir les lauriers & les roses sur la tête de ton valeureux Libérateur.

Lui seul s'est armé pour ta défense; & les traits qu'ont lancé des bras de Géans, se sont émoussés sur sa poitrine invulnérable. Il paroît, il combat, il frappe, il foudroye. C'est Tancrede qui fait mordre la poudre à Clorinde; c'est Renaud qui triomphe d'Armide, & des vaillans & nombreux Chevaliers, qui

qui devoient, au prix du ſang de ce Héros, conquérir à l'envi le cœur de cette Héroïne inhumaine.

Tes yeux ternis ſe chargent de pleurs, ô Rime malheureuſe! La honte fait pâlir tes joues amaigries; une ſueur froide coule de tous tes membres, qui paroiſſent pétrifiés. Mais tout à coup la douleur ſe changeant en rage, tes derniers ſoupirs ſont d'horribles blaſphèmes.

Tes ſtrophes gravement philoſophiques, ô prudent LA MOTHE! ô Poëte ſagement ſublime! nous avoient toûjours préſagé ton penchant inſurmontable pour ta chere Proſe; & qu'il viendroit un jour, où tu prendrois le caſque & la cuiraſſe, pour lui conquérir l'empire abſolu de notre Langue renommée de l'un à l'autre Hémiſphere.

Mais Ciel! qu'apperçois-je encore? Quelle foule de raviſſans objets frappent à l'inſtant mes avides regards? L'Ombre glorieuſe du ſçavant Poëte, à qui ſept Villes ſe diſputerent l'honneur d'avoir donné la naiſſance; l'Ombre non moins célébre de celui qui a porté juſqu'aux nues le nom de Mantoue; l'Ombre rivale des deux autres, cette Ombre dont le Godefroi & l'Aminte ont illuſtré la moderne Italie; toutes trois te donnent de pures marques d'une amitié non ſuſpecte.

Je les entens qui te ſollicitent en leur faveur par les expreſſions les plus vives. Ils te prient avec inſtance de briſer la meſure inutile de leurs vers, d'écarter loin de leur ſtyle, ces nombres ridiculement réguliers, qui ne répetent que les mêmes ſons à l'oreille fatiguée, & par le moyen dont tu es l'inventeur, de prêter à leur Poëſie cette même beauté, dont tu viens d'enrichir la nôtre.

Continue, ô généreux Vainqueur de la Rime! moissonne à plein poing les précieuses javelles des lauriers immortels; chemine à pas hardis au temple rayonnant de la Gloire, en dépit de tes Rivaux consternés. Cours y suspendre les dépouilles que tu leur as arrachées, encore souillées d'une poussiere honorable; & qu'eux-mêmes se trouvent enfin forcés de couronner ton front triomphant, de leurs propres mains.





EPITRES.

EPITRE I.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI,

Sur son retour de la Campagne d'Allemagne, 1734.

Venite igitur in manus nostras prospera parentum vota, felicibus auspiciis propagatæ soboles quæ efficitis ut & genuisse juvet & generare libeat. Val. Max. Liv. 5. c. 4.

PRINCE, que la Vertu dès l'âge le plus tendre,
A trouvé docile à sa voix,
CONTI, vos glorieux exploits
Ont charmé tous les cœurs, & devroient nous surprendre,
Si nous n'étions en droit de tout attendre
D'un Prince issu du sang des Héros & des Rois.

Le Ciel vous récompense; à nos vœux favorable,
Il vous offre, à votre retour,
Le présent le plus agréable
Qui puisse flater votre amour.

Les Jeux en voltigeant vous enlevent vos armes;
Le plaisir succede aux alarmes,
Le repos aux travaux guerriers :
L'Hymen tendrement vous embrasse,
Et sa main légere entrelasse
Ses myrthes parmi vos lauriers.

Je le voi cet Hymen ; peut-on le méconnoître
A son air noble & vertueux,
A son port, à son œil chastement amoureux ?
L'Amour constant qui le fit naître,
Accompagne ses pas : & par des nœuds nouveaux
Ces Dieux unis cessent d'être rivaux.

L'un & l'autre animés de tendresse & de zele,
Avec empressement vous présentent un Fils,
Le feu des d'ORLEANS alliés aux CONTIS
Déjà dans ses yeux étincelle :
Que d'appas différens dont les cœurs sont épris !
La vive impression d'une flateuse joie
Sur son front gracieux se montre & se déploie ;
Il reconnoît son Pere avec un doux soûris.
Illustre Enfant, ce soûris est l'augure
D'un sort dont le bonheur filera les momens.
Le sçavant Apollon pénetre l'ombre obscure,
Qui couvre la suite des ans :
Et lui-même aujourd'hui par sa voix il m'assûre
Qu'à la table d'un Dieu vous brillerez long-tems
Dieu vous-même ; & qu'enfin une jeune Déesse,
Digne par ses vertus de combler tous vos vœux,
Vous enchaînera dans les nœuds

D'une légitime tendresse ;
Et que goûtant un calme heureux,
Chargés & d'honneurs & d'années,
Les Auteurs de vos jours verront de leurs neveux
Fleurir les longues destinées.
Vous regardez ce Fils, vous l'embrassez cent fois,
Vous donnez cent baisers à son aimable Mere :
Que je vois bien le cœur d'un Epoux & d'un Pere !
Mais, PRINCE, si le Ciel rassembloit à sa voix
Ce que le monde a de Princesses,
Et que laissant vos volontés maîtresses
De faire un agréable choix,
Il vous permît de prendre de chacune
Les plus rares talens, pour en composer une
Au gré de vos sages desirs ;
Cette Princesse pourroit-elle
Etre plus parfaite que celle
Avec qui vous passez vos jours dans les plaisirs ?

Mais quel sombre & triste nuage *
Jette dans mes esprits ses voiles odieux !
Ma voix trouve à peine passage,
Les pleurs s'échappent de mes yeux.
Arrêtez, fier Trépas, arrêtez... ah ! grands Dieux !
C'est votre pitié que j'implore,
Sauvez ses jours... Que dis-je ? ô fatal souvenir !
Pourquoi vien-tu m'entretenir ?
Ah ! pardonnez, Princesse ; hélas ! j'en tremble encore,

* *L'accouchement de Madame la Princesse de Conti avoit mis sa vie en danger.*

Quand je pense au péril où vos jours se sont vûs.
O destins ! mécriai-je, ô malheurs imprévus !
Faut-il que pour l'Hymen l'Amour se sacrifie ?
Et que la source de la vie
D'un fils à qui le Ciel doit le plus heureux sort,
Soit, charmante CONTI, celle de votre mort ?

Cependant, attendris par d'innombrables plaintes,
Les Dieux dissiperent nos craintes,
Et vous rendirent la santé.
Ce n'est point sans douleurs qu'on enfante un Alcide:
Plus le bienfait est grand, & plus le Ciel rigide
Demande qu'il soit acheté.
Mais en étoit-ce assez, pour nous rendre tranquiles ?
Tandis que votre Epoux, émule des Achiles,
Voloit à travers les hasards,
Et que pour arborer nos Lys sur les remparts
Des Forteresses & des Villes,
Il bravoit le courroux & les foudres de Mars ?

Kell vit avec effroi son invincible épée,
Dans le sang du Germain trempée,
Guider nos Conquérans sous les armes vieillis :
Et sur ses aîles la Victoire
Porta son noble Eleve au sommet de la gloire,
Couronné des lauriers que lui-même a cueillis.

Orgueilleux Philisbourg, où triomphent nos armes,
Vous avez éprouvé jusqu'où va sa valeur ;
Et le Rhin dans ses flots le voyant sans alarmes,
Frémit en admirant sa belliqueuse ardeur.

Ces Grecs & ces Romains, dont les noms d'âge en âge
Ont été préservés des horreurs du tombeau,
Du métier de Héros faisoient l'apprentissage,
La guerre étoit pour eux d'abord un art nouveau :
Les CONTIS sont Héros au sortir du berceau,
Et la semence du courage
Germe, éclot à la fois, brille en un sang si beau.
CONTI, que n'ai-je assez d'haleine,
Pour pouvoir, au gré de ma veine,
Célébrer vos vertus, & vos exploits divers ?
J'exposerois aux yeux de l'Univers
Ce cœur noble, cette ame humaine :
On vous verroit, en sortant du combat,
Voler dans tous les Camps, visiter le Soldat,
Raccourcir l'extrême distance
Que met entre eux & Vous la plus haute Naissance ;
Consoler celui que le sort
A choisi dans la foule, & dont l'affreuse Mort,
Secondant du Dieu Mars les rigueurs meurtrieres,
Va fermer pour jamais les tremblantes paupieres ;
Veiller vous-même à leurs besoins,
Leur partager vos bontés & vos soins ;
Et comme un Pélican que la tendre nature,
Pour nourrir ses petits, porte à s'ouvrir le flanc,
Prêt à leur donner votre sang,
S'il leur pouvoit servir de nourriture.

CONTI, vous imitez vos illustres Ayeux,
Votre Fils marchera sur vos pas glorieux.
Le Lion toûjours intrépide

N'engendre point un Cerf timide ;
Et les Dieux engendrent des Dieux.

EPITRE II.

A M. LE MARQUIS DE ROBIEN,
Président à Mortier au Parlement de Bretagne.

Le jour de saint Christophe sa Fête.

PRÉSIDENT, qui régnez dans cette solitude
Plus charmante pour moi que toutes les cités,
J'y goûte, exempt d'inquiétude,
Des plaisirs que j'avois si long-tems souhaités.

Content auprès de vous, je puis dans cet asyle,
Tantôt errant au bord des eaux,
Tantôt à l'ombre des ormeaux,
Mêler l'agréable à l'utile ;
Et suivant pas à pas votre goût toûjours sûr,
Assembler Socrate & Virgile,
Maupertuis & Rousseau, Rollin & Réaumur.

Que j'aime ce loisir tranquile !
Que pour moi vos discours ont de touchans appas !
Et qu'ils sont au-dessus du frivole embarras
De tous les cercles de la ville !

Votre sçavoir prodigieux
M'emporte par delà le séjour du tonnerre ;
La foudre & les éclairs se forment sous mes yeux,
Les élémens armés se déclarent la guerre ;

Et

Sous vos habiles mains, mes regards curieux
Pénetrent des oiseaux le sein mystérieux :
Et par un nouveau jour, qu'un cercle étroit enserre,
D'invisibles objets, foibles, vils, odieux,
Me saisissent d'effroi, devenant sous un verre
Crocodiles, serpens, dragons audacieux.
De-là changeant la scène, Acteur ingénieux,
Je descends avec vous au centre de la terre :
Et plus heureux qu'Icare ébloüi dans les airs,
Vous me guidez au fond des mers.

Vous me développez dans ces divers voyages,
Les fossiles cachés, le tissu des métaux,
Des plantes & des animaux,
Des poissons & des coquillages,
Dont le beau cabinet que vos soins ont acquis,
Nous étale avec choix les monumens exquis ;
Tributs des plus lointains rivages.

Votre esprit lumineux s'étend sur tous les âges ;
Un mot, un caractere, un trait,
Rappellent à votre mémoire,
Et lui découvrent le portrait,
Les tems reculés & l'histoire
Des Rois, des Empereurs, des Héros & des Dieux.
Comment avez-vous pû, mortel chéri des Cieux,
Associer tant de sciences,
Tant de sublimes connoissances
Aux périlleux détours du dédale des lois,
Dont, sans vous égarer parmi leur nuit obscure,
Vous tenez constamment le fil d'une main sûre,

Capable de tout à la fois ?
Il faut pour y fournir, Préſident admirable,
Que dans votre eſprit vif, exact & pénétrant,
Vous ayez aujourd'hui la force incomparable
Que votre Patron mémorable,
Saint Chriſtophe, eut jadis dans ſon corps de géant;
Quoiqu'informé trop tard qu'on célebre ſa fête,
Je voulois vous fleurir; mais je n'apperçois rien
Pour offrir à celui qui maître d'un grand bien,
D'ailleurs porte lui ſeul l'Univers dans ſa tête.

Tout répond à vos vœux : aſſis au plus haut rang,
Vous avez une Epouſe en qui de votre ſang
Circula l'illuſtre Nobleſſe.
Le ſang des Robiens, ſource de ſa clarté,
N'en eſt que plus brillant ſans éclat emprunté.
Cette tendre moitié, que la blonde jeuneſſe
Doüa de mille attraits dont les yeux ſont charmés,
A réuni Vénus & la Sageſſe;
Et chériſſant des nœuds que l'Amour a formés,
Vous aime autant que vous l'aimez.
Ses graces à propos nobles & familieres
Impriment dans un cœur l'eſtime & le reſpect.
L'eſprit pour ce qu'elle eſt, à ſon air, ſes manieres,
La connoît au premier aſpect.
Puiſſe Lachéſis favorable
Sans calculer vos jours en groſſir ſes fuſeaux,
Et retenir la main de ſa ſœur Atropos,
Qui ceſſant d'être inexorable,
Doit reſpecter des nœuds ſi beaux.

Puissiez-vous en santé voir votre fils grand pere ;
Ce Marquis occupé de l'amour de vous plaire ;
Imitateur ingénieux
De vos talens si précieux,
Et des vertus de son aimable mere.

Pour moi je joüirai du destin le plus doux,
Si recevant mon hommage sincere,
Votre amitié, qui m'honore & m'est chere,
Dure autant que les vœux que je forme pour vous.

EPITRE III.

A M. BOUGUER,

Mon Compatriote, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Bordeaux.

Sur son retour d'un voyage de neuf ans dans les Pays méridionaux, entrepris par les ordres du Roi.

TU finis, cher Bouguer, tes travaux & mes peines,
Par ton retour heureux ;
Neptune, dont j'ai craint les fureurs inhumaines,
Te redonne à mes vœux.
J'ai tremblé que sur toi sa funeste vengeance
Ne fit tomber ses coups ;
Voyant tant de Nochers qu'instruisit ton enfance
A braver son courroux.
Leurs agiles vaisseaux du Midi jusqu'à l'Ourse,

Firent voler ton nom ;
Et ta main, quoiqu'absente, au milieu de leur course,
Dirigea leur timon.
A l'âge où follement la jeunesse enivrée
S'endort dans les plaisirs ;
La tienne plus solide, à l'étude livrée,
Y borna ses desirs.
Ne t'avons-nous pas vû fuir la foule inquiette,
Au sommet de nos tours,
Et d'Astres presqu'éteints au bout de ta lunette
Rallumer les contours ?
De-là tu comparois la grandeur des nuages
Sur la rive imprimés ;
Alors tu méditois, dans tes remarques sages,
Tes écrits renommés.
Mais de ton Orient c'étoit les étincelles,
Les jeux & les essais.
Aiglon, tu préparois à l'essor de tes ailes
De plus hardis succès.
Quels chef d'œuvres depuis n'as-tu point fait éclore,
Sçavant, subtil, profond ?
Ton Pays, le Royaume, oui, l'Univers s'honore
Des lauriers de ton front.
Que l'immortel Honneur, pour les ames bien nées
A de traits chatouilleux !
C'est lui dont le conseil fia tes destinées
Aux hasards périlleux.
Tu quittas, pour complaire aux desirs du Monarque,
Des jours purs & serains ;
Ardent à t'exposer, au mépris de la Parque,

Sur les flots incertains.
Paſſant de ton vaiſſeau ſur des Mornes § terribles,
De glaçons hériſſés,
Là des périls plus grands, par des retours horribles,
Succédoient aux paſſés.
Sur ces monts ſourcilleux, redoutables aſyles
D'un hyver éternel;
Tu n'avois pour rempart que des tentes fragiles,
Contre le froid cruel.
Tes doctes Compagnons, qu'un zele égal inſpire,
Ont partagé tes maux,
Ils partagent ta gloire, & l'Univers va lire
Et vanter vos travaux.
D'autres ont avant vous, pouſſés par l'eſpérance,
Couru ſur l'Océan;
Mais leur art s'ébahit, & l'on vit leur conſtance
Laſſée au bout d'un an.
D'autres ont avant vous, pendant pluſieurs années,
Soûtenu leur eſpoir;
Mais pour mettre à profit leurs rapides journées,
Ils manquoient de ſçavoir.
Tu dis, mon cher Bouguer, qu'au plus fort de tes peines,
J'étois à ton côté,
Et qu'en parlant de moi ſur ces rives lointaines,
Tu te ſentois flaté.
Crois auſſi que par tout j'ai porté ton Image
Empreinte dans mon cœur,
Et que dans mes revers ton aimable viſage

§ *Montagnes d'Amérique, fort élevées, où pendant la nuit le froid eſt exceſſif.*

Fût mon consolateur.
Mais pour peu qu'en neuf ans la Mer parût émue,
J'en perdois le repos ;
Mon amour effrayé grossissoit à ma vûe
Les dangers & les flots.
Neptune, épargne, dis-je, une tête si chere ;
Exauce un malheureux :
Sinon porte la mienne au gré de ta colere,
Et rejoins nous tous deux.
Tu reviens; & mes jours n'auront plus d'amertume:
Je revois , enchanté ,
Sur ton teint refleuri, dans ton œil qui s'allume,
Renaître la santé.
Ralentis toutefois d'une étude assidue
L'usage immodéré :
Elle fait ton plaisir ; mais le plaisir nous tue,
S'il n'est pas tempéré.
La Mort dont le compas n'assigne au plus grand hom- [me,
Qu'un triste & court terrein,
La tête dans les Cieux, renverse l'Astronome,
Son télescope en main.
Joüis d'un doux loisir, si tu veux bien en croire
Ma tendresse & ma foi.
Après avoir vécu pour autrui, pour ta gloire,
Cher ami, vis pour toi.



M. DE LA SORINIERE *ayant fait insérer dans le Mercure de Juin 1746 les Vers suivans,*

NOUVEAU Catulle, organe d'Apollon,
Enfant gâté sur le sacré vallon,
Vivez les jours de Sophocle & d'Homere;
Et dans un coin de ce vaste Hémisphere,
Soûmis aux lois de la saine raison,
Goûtez les fruits d'une utile retraite;
Et Philosophe autant qu'Anachorette,
Forgez des Vers dignes de votre nom.

M. DESFORGES MAILLARD *y répondit par cette Epître.*

EPITRE IV.

A M. DE LA SORINIERE,

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers.

OUI, le talent des Vers est beau, cher Soriniere,
Quand on sçait l'art d unir au brilant coloris,
L'élégance, l'accord, le goût & la maniere,
Que j'admire dans tes écrits.

Mais je prise encor plus ton cœur droit & sincere,
Cette candeur & cette probité,
Qui, comme on me l'a raconté,
Forment ton rare caractère.

Voilà pour toi sans compliment,
Ami, les vrais motifs de mon attachement ;
Car de Londre à Paris, de Congo jusqu'à Rome,
On trouveroit plus aisément
Cent beaux Esprits, qu'un honnête homme.
En différens états, comme en divers pays,
Je me suis fait ce que l'on nomme
En style commun, des Amis.
Ainsi qu'un Papillon qui voltige & s'immole
A l'éclat qui séduit sa crédulité folle,
J'ai suivi quelques Grands, Fantômes respectés,
Avares de réalités ;
Prodigues d'un espoir frivole.
Ceux-ci dans mes chansons en héros érigés,
Yvres de mon encens, de mes palmes chargés,
M'ont aspergé de certaine Onde,
Eau-bénite appellée, & m'ont fort poliment
Promis à tout événement
La moitié de la terre ronde.
Les autres qu'inspiroit une veine féconde,
Dans leurs chiffres tracés de la main du Zéphir,
M'ont juré de m'aimer jusqu'au dernier soupir.
Leurs sons étoient si doux, leur voix étoit si tendre,

Qu'il sembloit que l'Amour aux rives du Lignon,
Sous un mirthe fleuri leur eût fait la leçon,
Comme il la faisoit à Sylvandre,
Au jeune Hilas, à Céladon.
Cette foule d'amis, si vrais à les entendre,
Ne l'étoient pourtant que de nom.
J'ai vû se dissiper leur volage sequelle,
Comme on voit dans les airs un timide escadron
Se rompre devant l'Aquilon,
Et s'échaper tirant de l'aîle.
Deux ou trois, & sur tout le célebre Titon,
Et l'illustre Bouguer, dont le peuple Triton
Fait sonner sur les flots la loüange immortelle,
Que la terre à l'envi répete à l'unisson;
Ceux-là, sans démentir leur bonté naturelle,
M'ont constamment payé d'une foi mutuelle.
Telle étoit au surplus l'étrange illusion,
La téméraire opinion
D'un homme simple & franc, qui n'avoit pour sys-
tême,
Que de se figurer les sentimens d'autrui,
Suivant ce qu'il sentoit en lui.

Dans mon aveuglement extrême,
Insensé j'oubliois ce que Pétrone a dit,
Comme dans le quatrain qui suit
Je l'ai paraphrasé moi-même.

On prône, on vante assez son cœur, †

† *Nomen amicitiæ, si quatenus expedit, hæret.*
Petr. Satyric.

De promettre beaucoup on se fait un mérite ;
Mais l'ami qu'on éprouve, hésite
S'il s'agit d'employer ses soins & sa faveur.

Hélas ! c'est de tout tems que la Fortune adverse,
Cette Divinité perverse,
Des amis inconstans a fait rougir le front.
Ceux du galant Ovide exilé dans le Pont,
En sont une preuve éternelle.
Mais que quelqu'un des miens par une trahison
M'ait lâchement vendu, victime trop fidelle,
Un si grand coup de foudre étonne ma raison ;
J'ai long-tems ressenti son atteinte cruelle,
Dont pour moi la pensée est encore un poison.

Aussi j'ai fait une liasse
Des lettres, des billets de tout ce monde-là ;
Et pour inscription sur cette paperasse,
Dans ma mauvaise humeur j'ai mis, *à qui lira*,
Lettres de faux amis, trompeurs, & cetera.

Enfin persévérant dans sa longue colere,
Souflant toûjours le vent contraire,
La Fortune m'a confiné
Dans le climat où je suis né,
Sur une côte solitaire.
C'est-là qu'en *impromptu* l'Hymen vint me lier :
Sur quoi le Président Bouhier,
Ce sçavant renommé, que le Pinde regrette,
M'écrivit assez plaisamment,

Qu'il étoit juste qu'un Poëte
Eût tout fait poëtiquement.
Mais puis-je, ami très cher, te faire en assûrance,
Une certaine confidence ?
Tu me promets du moins de ne pas l'éventer :
Mets la main sur ta conscience.
La femme que j'ai prise aime tant coqueter,
Que nulle autre en ce point ne l'égale, je pense.
Sarrasin, diras-tu, dans un fort beau Sonnet,
Nous apprend que l'esprit coquet
Des femmes fut toûjours l'attrait,
Et la rocambole ordinaire,
D'accord : mais j'ai surpris la mienne sur le fait.
Sur le fait ! Avec qui ? De cet autre secret,
Si tu m'assûres de te taire,
Je te ferai dépositaire.
Hé bien, je l'ai trouvée, ... écoute, & sois discret,
Je l'ai trouvée, Ami, sur un lit de fougere,
Que parfumoit le serpolet,
Et les rideaux tirés, même en son cabinet,
Couverte seulement d'une gase légere,
Tête à tête, en commerce avec Virgile, Homere,
Horace, Anacréon, & tel autre Muguet.
Tu comptois, conviens-en, que la fin du mystere,
Feroit allonger mon bonnet ;
Non, d'une sage épouse, & très-digne de plaire
Par ses appas & ses talens,
Euterpe sur le Pinde, Euphrosine à Cythere,
Voilà les Favoris, les aimables Galans.

Sans ce rapport de goût, ferois-je aujourd'hui pere,
Pere de deux fils en deux ans ?
Moi, qui bravant d'Hymen le pénible esclavage,
Ne connoissois l'Amour que pour un Dieu volage,
Et qui m'étois voüé pour toûjours à l'état
D'un volontaire Célibat ;
Moi qui ne prétendois dans mon petit ménage,
Qu'être pere d'enfans qu'il ne faut point bercer,
Qui ne coûtent pas plus à nourrir que mon Ombre,
Masculins, féminins, toûjours prêts à danser,
Qui ne coûtent point à chausser,
Quoique leurs piés soient en grand nombre ;
Enfin moi qui n'avois d'autre cupidité,
Agissant, pensant à ma mode,
Que d'être le pere d'une Ode,
Ou telle autre postérité,
Famille qui se joue, & n'est point incommode,
Agréable paternité.
Suivant certain Dicton, dont la date est antique ;
Et qu'en tous lieux l'usage a rendu fort commun,
On dit, lorsque l'on voit fourmiller chez quelqu'un
Une enfantine République,
Qu'il n'est pas trop de gens de bien ;
Sans doute ; & comme un bon Chré- tien,
Ce bien si vanté, je souhaite
Qu'il abonde chez mes voisins,
Et in lateribus, comme le Roi Prophete
L'exprime dans ses Chants divins.

Le Dieu qui regle mes destins,
M'est pourtant, Soriniere, en un point favorable,
En ce que sa bonté me conserve un thrésor,
A mon cœur, à mes yeux thrésor plus estimable
Que la perle, l'argent & l'or.
Je n'ai point voyagé de contrée en contrée,
Et n'ai point sillonné, Marchand ambitieux,
Sur la foi du fougueux Borée,
L'Empire inconstant de Nérée,
Pour chercher ce bien précieux:
Il est en ce réduit maritime & champêtre,
Et je ne puis le trouver qu'en ces lieux.
Ce thrésor, cher Ami, c'est celle à qui les Dieux
Ont voulu que je dusse l'être,
A qui je dois bien plus; l'amour de la vertu,
Le desir d'obliger, & la crainte de nuire,
Ce cœur, que les méchans ont en vain combattu,
Que le clinquant n'a pû séduire,
Qui sçait distinguer l'homme, & du titre & du rang,
Les talens personnels des chimeres du sang.
Veillez donc sur ses jours, ô Puissance éternelle!
Accordez-lui, grands Dieux, par clémence pour nous,
La vieillesse d'Hécube, & des destins plus doux.
Attentive à vos lois, sa charité, son zele,
Et l'innocence de ses mœurs,
La rendent à jamais digne de vos faveurs.
D'un petit patrimoine économe fidelle,
Laissez-la partager entre nous ses douceurs,
Et cinquante ans encore assemblés sous son aîle,

Cinq Freres tendrement unis à quatre sœurs.
Tu goûtes, cher Ami, ces plaisirs enchanteurs,
Dans ta retraite pacifique;
Maître d'un Château magnifique,
Ta femme, tes enfans te forment une cour,
Où sans fadeur, sans flaterie,
La sincere Amitié par la Vertu nourrie,
Nâquit du plus parfait Amour.
La Fortune pour toi moins sauvage, moins dure,
Et moins quinteuse que pour moi,
T'a transmis de ses dons une juste mesure,
Pour vivre indépendant, & pour être ton Roi.
Tu plais à ton Epouse, elle te plaît de même,
Tu l'aimes autant qu'elle t'aime.
Du soin de vos enfans vous faites votre emploi;
Et tout autour de votre table,
Vous voyez d'un œil amoureux,
Comme plans d'oliviers, cette troupe agréable,
S'élever & combler vos vœux.

Ainsi coulent tes jours heureux,
Ainsi, cher Ami, tu t'amuses,
Assidu ménager d'un loisir studieux;
Et dans ce beau séjour, Parnasse glorieux,
Le pere est l'Apollon; & les neuf doctes Muses
Ce sont ses neuf enfans, polis, ingénieux,
Qui forment sur ses tons leurs chants harmonieux.

Tu te plains, que troublant le repos de ta vie
La Chicane contre elle ose lancer ses traits;
Elle m'attaque bien, cette sombre ennemie,

Moi, dont le revenu ne doit point faire envie
Aux noirs amateurs des procès.
Ami, n'ayons dans nos projets
Que la feule équité pour guide,
Banniſſons l'intérêt avide ;
Et l'exacte Thémis nous répond du ſuccès.

Le Ciel en te faiſant poſſeſſeur d'une terre,
Comme aux autres, mon cher, t'a donné des voiſins.
Si leur cupidité te déclarant la guerre,
Cherche à reculer tes confins,
Pour étendre les leurs ſur un acte équivoque,
Ou ſur un vieux titre baroque,
Dont le chifre effacé rend le tems incertain;
Cher Soriniére, je te plain.
Je penſe toutefois qu'il vaut mieux ſe défendre,
Et réfuter ce qu'ils oſent prétendre,
Que de n'avoir point de terrein,
Où ramaſſer aſſez de grain
Pour fournir au cours du ménage,
De l'avoine & du foin pour nourrir l'équipage,
Pour égayer la veine un peu d'excellent vin,
Oſeille & laitue au jardin
Pour en couronner le potage.
Quant au fruit de la vigne, il t'eſt indifférent,
Tes vers font le panégyrique
De l'eau froide, qui ne te rend,
En revanche, que la colique.
Pourquoi dire à l'un d'eux un éternel adieu,

Et ne point marier la Nayade & le Dieu ?
Le Créateur de tout, & qui par tout réside,
Débrouillant le cahos, tempéra sagement
Le chaud avec le froid, le sec avec l'humide,
Pour en former chaque élément.
Ce qui nous prouve évidemment,
Que de notre frêle machine
L'Onde claire & le Vin, mélangés sobrement,
Peuvent retarder la ruine.
Et le fameux Roi d'Israël,
Ce Botaniste universel,
Qui connut herbe, fruit, & la Nature en somme,
N'enseignoit-il pas que *Vinum Bonum*
Rejoüissoit le cœur de l'homme.
Si le Nectar d'Anjou, pareil au vin Breton,
Ne valoit pas du jus de pomme,
Je te pardonnerois ; mais c'est un divin baume,
Surtout lorsque le tems le meurit en flacon.
Homere, Théognis *, Horace, Anacréon
Ont chanté du bon vin la puissance & la gloire,
Et sa vertu, nous dit l'Histoire,
Réchauffa celle de Caton.

* Théognis, Poëte Grec, dont les Poësies sont morales & sententieuses. Il a dit en parlant du vin, suivant cette traduction :

Vinum potare multum, malum est, si verò quis ipsum
Potarit prudenter, non malum, sed bonum est.

Et

Et Mathurin Regnier, ce cynique garçon,
Du mordant Despréaux ce maître à rouge trogne,
N'a-t'il pas dit aussi, d'un facétieux ton,
Qu'*un jeune Médecin vit moins qu'un vieil Yvrogne* ?
Ah ! le corps est à l'homme un joug assez pesant;
N'affaissons point notre ame, en le tyrannisant.
De tout un peu, c'est ma philosophie;
Toutefois, cher Ami, puisque avec énergie
La tienne dans tes vers s'en explique autrement,
Et que de ta santé, contre mon argument
Le soin prudent te justifie,
Boi de l'eau, si l'eau duit à ton tempérament.
Lorsque le préjugé n'est point son truchement,
Sa leçon doit être suivie.
Ne l'importune point, écoute ce qu'il veut,
Et fais-lui seulement supporter ce qu'il peut.
La perte de nos biens n'est pas dans cette vie,
Le plus grand des malheurs qui puissent l'affliger:
C'est la crainte du mal, c'est l'effroi du danger,
Plus cruels que la chose, & que la maladie.
De tous nos accidens, le dernier c'est la mort:
Et quoiqu'en ses écarts le vain Orgueil publie
Tandis que la santé seconde sa folie,
Contre la mort prochaine il n'est plus d'esprit fort.

Je n'ai pû profiter de ton offre polie,
Par mes affaires arrêté,
Quoique jusques chez toi mon desir m'ait porté.
Mais si tôt que Flore embellie

[illegible] aligné,
[illegible], comme ces bons Hermites
[illegible] exemple faire des visites,
[illegible].

EPITRE V.

AU R. P. DU CERCEAU, JESUITE.

L[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

L'enfance nous presse:
Quand aujourd'hui,
Avec vitesse,
Il nous fuit;
L'Homme peu sage
Ne pourra plus
En faire usage.
Soins superflus,
Où l'on se livre!
Pompeux état,
Honneurs, éclat,
Dont on s'enivre!
Faut-il vous suivre,
Mourir & vivre
Comme un Forçat!
Celui qui crie
La Mort-aux-Rats,
Et l'Eau-de-vie,
Le Riche aux sacs

Vous me croyez
Les ſens noyés
Dans Epicure.
Lorſque je jure
Ma foi, vouloir
De rien n'avoir
Souci, ni cure;
J'entens des biens
De ce bas monde,
Biens que je fronde,
Qui ſont des riens.
Mais la Morale
Ici s'étale
Trop amplement:
Et mon affaire
Uniquement,
Etoit de faire
Un compliment
De bonne Année,
Nombreuſement
Accompagnée.
Ça, buveur d'Eau
Caſtalienne,
Voici l'Antienne
De l'An nouveau.
Dieu vous conſerve
Alegre & ſain,
Avec la verve
Toûjours en train;

Ramenera Zéphir sur son char argenté,
Ami, je t'irai voir, comme ces bons Hermites
Alloient de temps en temps se faire des visites,
Afin d'entretenir la confraternité.

EPITRE V.

AU R. P. DU CERCEAU, JE'SUITE.

L'AN recommence,
Cher du Cerceau;
Vers son tombeau
Chacun avance.
Comme un Vaisseau,
Que mainte Etoile
Guide sur l'Eau,
Vogue à la voile,
Tant que l'effort
Du Sud au Nord
Le mette au Port;
Ainsi les Hommes
Vont à la mort.
Puisque nous sommes
Soûmis au Sort,
Du Temps, qui vole
Plus promptement
Que la parole,
Usons gaîment.
L'instant nous presse:
Quand aujourd'hui,
Avec vitesse,
Il aura fui;
L'Homme peu sage
Ne pourra plus
En faire usage.
Soins superflus,
Où l'on se livre!
Pompeux état,
Honneur, éclat,
Dont on s'enivre!
Faut-il vous suivre,
Mourir & vivre
Comme un Forçat?
Celui qui crie
La Mort aux-Rats,
Et l'Eau-de-vie,
Le Riche aux sacs

Pleins de Ducats
Qui font envie,
Les Potentats,
Les Fièrabras,
Ici célebres,
Zéros là-bas,
Tous vont, hélas!
Aux lieux funebres
D'un même pas:
Et l'Ombre illuftre
Voit dans l'oubli
Tomber fon luftre
Enféveli.
Quoi qu'il arrive,
Vive, ami, vive.
Je veux, ma foi,
Dans un afyle
Doux & tranquile,
Goûter la loi
D'un cœur à Soi,
Franc de contrainte;
Libre de crainte
Et de fouci.
Mais quoi, mon Pere!
A ce mot-ci,
Votre fourci
S'eft de colere
Tout rétréci!
Ah! je l'augure;
Vous me croyez
Les fens noyés
Dans Epicure.
Lorfqûe je jure
Ma foi, vouloir
De rien n'avoir
Souci, ni cure;
J'entens des biens
De ce bas monde,
Biens que je fronde,
Qui font des riens.
Mais la Morale
Ici s'étale
Trop amplement:
Et mon affaire
Uniquement,
Etoit de faire
Un compliment
De bonne Année,
Nombreufement
Accompagnée.
Ça, buveur d'Eau
Caftalienne,
Voici l'Antienne
De l'An nouveau.
Dieu vous conferve
Alegre & fain,
Avec la verve
Toûjours en train;

Que le matin
La blonde Aurore
Faisant éclore
Les plus beaux jours,
Lorsqu'ils finissent,
Le soir ils puissent
Vous sembler courts.

EPITRE VI.

A M. GRESSET.

Sur le Perroquet de Madame d'Arquistade.

DISCIPLE ingénieux du tendre Anacréon,
O vous, dont les pinceaux fideles
Rassemblent avec choix les graces naturelles
De Chapelle, Chaulieu, la Fare, Pavillon;
Doux Chantre de Ver-vert, j'habite près de Nantes
Une aimable campagne, & dont il est trop long
De peindre dans mes vers les beautés différentes.

C'est là que de ses dons Flore étale l'éclat,
Dont l'Amante d'Atys se pare & se couronne,
Tandis que s'ébattant avec un vin muscat,
Bacchus garde du froid la vigne qui bourgeonne:
C'est là que Vertumne & Pomone
Réjoüissent les yeux, le goût & l'odorat,
Pendant que dans les bois la fauvette fredonne.

C'est là, qu'en s'amusant d'un spectacle nouveau,
On voit plonger & reparoître
Entre les flots d'une belle eau,
Qui circule autour du Château,

Le froid poiſſon, qu'on peut pêcher de la fenêtre,
Quand la chaleur défend de ſe mettre en bateau.

Pour épargner la modeſtie
Du Maître de cette maiſon,
Qui par amour pour ſa Patrie
Voulut bien de ſa barque accepter le timon,
Mes vers n'en diront rien, malgré la juſte envie
Que j'ai de le loüer ſur le plus noble ton,
Ainſi que ſa moitié chérie;
Obſervez ſeulement que celle-ci marie
La beauté, la vertu, l'eſprit & la raiſon.

Je me borne au panégyrique
Du gentil Perroquet, l'ouvrage de ſes ſoins;
Et vous nous avoûrez, je m'en flate du moins,
Que dans ſon cours de rhétorique,
Votre diſcoureur mirifique,
Quoique connu depuis Paris
Juſqu'aux climats de l'Amérique,
Ne fut jamais ſi bien appris.

Le riant plumage du vôtre
Le fit nommer *Ver vert*; le nôtre
Peut à cauſe du ſien être appellé *Grisgris*.

S. F.... c'eſt le nom du fils de cette Dame,
S. F..... dit l'oiſeau mignon,
Qui s'intéroge & ſe répond,
Sans manquer d'un ſeul mot ſa game,
Venez-vous de Paris? Oui, ma mere. Mon fils.

Avez-vous vû le Roy ? Vraiment j'ai vû Loüis.
Est-il beau ? Comment beau? C'est le Dieu de Cithere,
Et Mars, quand il est en colere.

Ne croyez pas, Gresset, que j'en impose ici :
Le fait est vrai, foi de Poëte,
Et Poëte d'honneur. Eh bien ! après ceci,
Des éloquens oiseaux éloquent interprete,
Que direz-vous de celui-ci ?
Un Perroquet qui parle, & d'un Etre qui pense
Témoignant toute la raison,
Dans ses discours naïfs s'accorde avec la France,
N'est-il pas sans comparaison ?
Le Perroquet d'Ovide, & cet autre dont Rome,
Parce qu'il dit, Bon jour, César,
Hautement encor se renomme,
Ne sont près du Nantois dignes d'aucun égard.

Le vôtre vint en cette Ville,
Et dans le voyage qu'il fit
Oublia ses leçons, & prit un mauvais style,
N'importe à quel propos, jurant comme un proscrit.
Pourquoi ? c'est qu'il avoit, quoiqu'il parût habile
Plus de mémoire que d'esprit.
Grisgris qui comprend ce qu'il dit,
Ne changera point de langage,
En quelque lieu qu'il soit conduit.
Sa Maîtresse dès son jeune âge
A sçû trop bien l'instruire, & lui faire goûter
Des leçons que sans cesse elle aime à répéter.

Mais toi, passe le Styx, rare & vaste génie,
Célebre Descartes, viens voir
Un Perroquet dont le sçavoir
Renverse ta Philosophie.

EPITRE VII.

A M. D'ARQUISTADE DE S. FULGENT,
Conseiller au Parlement de Paris,

Sur la naissance de sa Fille.

COUSIN, dont la vertu sçait faire,
D'un beau-pere un ayeul, un oncle d'un beau-frere,
Ami, reçois mon compliment
Sur les fruits de ton mariage.
Par le flambeau d'Hymen c'eût été grand dommage
Que tendre & jeune épouse, en qui tout est charmant,
Esprit, maintien, discours, corsage,
Ne laissât point de son lignage.

Mais croirai-je ce qu'on m'a dit?
On m'a raconté que ta fille
Est si refaite, si gentille,
Et marque déjà tant d'esprit,
Que ses cris sont de la Musique,
Et que dans son berceau dégoisant son jargon,
Elle paroît bégayer la raison
D'un goût joliment laconique.

Déjà dans ses beaux yeux modestes & mutins

Que de traits de ſubtile flame !
Quelle foule de dons va couler dans ſon ame !
Et que pour être inſtruite elle eſt en bonnes mains !

Ta mere en qui la joie aujourd'hui fait revivre
Les roſes & les lis de ſon jeune printems,
Fidelle à ſes devoirs qu'elle aima toûjours ſuivre,
Prendra ſoin de ſes premiers ans.

Ouvriroit-il encor les yeux à la lumiere,
Le rare Perroquet que mes vers ont chanté,
Quand je paſſai chez toi les beaux jours d'un Eté
Au Château de la Maillardiere * ?

Ta mere ſe faiſoit un plaiſir ſingulier
D'élever cet oiſeau, qui ſous ſa main ſçavante
Fit de ſi grands progrès, qu'un Bachelier de Nante
N'eût été près de lui qu'un petit écolier.

Or s'il eſt vrai qu'en ſon école
Un oiſeau, qui ne peut d'ordinaire imiter
Que quelques ſons tronqués de l'humaine parole,
Y ſçût à tel point profiter ;

Que ſera-ce donc de ta fille,
Qui, l'eſprit éclairé des rayons les plus purs,

* *Maiſon & Terre Seigneuriale fort belle & fort bien peignée, appartenante à M. d'Arquiſtade, pere du Conſeiller, ſituée à une lieue & demie de Nantes ; où l'Auteur fit la piece précédente ſur un Perroquet.*

Et

Et portant ses regards sur toute sa famille,
N'y verra que talens, mérite, exemples sûrs?

Je disois, l'an dernier, dans mon humeur chagrine,
S. F.... n'aura-t'il point de postérité?
Sa femme & lui pourtant font de fort bonne mine.
Quelqu'un me répondit: Tai-toi, pauvre hébété;
Qu'il ait de moins une cousine,
La fievre quelque jour à son hérédité
Peut t'appeller en compagnie
De maints collatéraux d'appétit affilé.

Vade retrò, mauvais génie,
Répondis-je en courroux à cet ensorcelé:
Je donnerois mon patrimoine,
Quoique simple, sans fard, & me laissant jeurer,
Le Ciel ne m'ait point fait fort âpre & fort idoine,
Quelque mince qu'il soit, à le récupérer:
Oui, je le donnerois, prude & sage Lucine,
(Ecoute, ô Matrône divine,
Un parent, un ami qui te vient implorer)
Pourvû que par tes soins, dans la prochaine année,
L'aimable S. F..... pût se régénérer.
Enfin l'affaire est terminée,
Dont grand merci soit dit à la haute bonté,
Qui rend à mes desirs les effets si conformes.
Te voilà pere dans les formes,
Et sans qu'il m'en ait rien coûté,
Que quelques vœux formés avec sincérité.
Je me flate du moins que le pouvoir céleste,
Satisfait de mon cœur, m'exemptera du reste

Et se contentera d'un cierge présenté.
Adieu, très-cher Cousin ; que toûjours favorable,
Il ajoûte en neuf mois à la fille un garçon,
Qui puisse tel que toi, noble, honnête, équitable ;
Etre l'appui de ta maison !

Puisse, s'éternisant ta vertu prolifique,
Tromper *nunc & in sæcula*,
Mille ans & bien loin par-delà ;
Des vains collatéraux l'attente chimérique !

Réjoüi-toi : pour le surplus,
Ut tu fortunam, dit Horace, *
Sic nos te, Celse, feremus.

Les Dieux, pour des secrets qui nous sont inconnus,
Aux uns rendent justice, aux autres ils font graces
Respectons-les par-tout ; bon soir : & souvien-toi
D'avoir dans tous les tems le même cœur pour moi.

* *Hor. Liv.* 1. *Epist.* 8.

EPITRE VIII.

A MERCURE,

Pour le premier jour de l'année 1747.

A VOUS, Seigneur Mercure, à vous
Bonjour, beau Messager à la verge dorée ;
Bonjour, le plus subtil des célestes filoux ;

Bon jour, fin discoureur au langage si doux,
Dont la politesse admirée
Engagea les humains à sortir de leurs trous,
Où seuls au fond des bois ils vivoient en hiboux.
Eh bien, courier aîlé, qui tout d'une haleinée,
Laissant d'astres nombreux la voûte illuminée,
Volez jusqu'au manoir où Cerbere en courroux
Epouvante des morts la troupe infortunée;
Quelle nouvelle apprendrons nous
En ce commencement d'année ?
Minos, Rhadamante, Eacus,
Font-ils toûjours horrible mine
Aux Manes là-bas descendus ?
Du Tyran des Enfers comment va la Cuisine ?
Cet époux misantrope, au teint de Ramoneur,
Vit-il bien avec Proserpine ?
Quelque Pirithoüs, à l'esprit suborneur,
A-t'il encor voulu sur sa tête divine
Planter la commune racine ?
Et là-haut dans les Cieux que fait-on ? que dit-on ?
Votre Papa Jupin & Madame Junon
Font-ils à la fin bon ménage ?
Car quand il tonne dans ces lieux,
Le peuple superstitieux,
Qui s'effraye au premier nuage,
S'imagine que ce sont eux
Qui font en chamaillant ce terrible tapage.
Et Mars, ce garçon vigoureux
En dépit du Dieu qui clopine,

Cajole-t'il toûjours Cyprine ?
A propos, dans les champs plantés des mains des
Dieux,
La douce récolte d'Automne
L'an dernier a-t'elle été bonne ?
A-t'on bien vendangé du nectar dans les Cieux ?
Pour nous, qu'en ces tristes contrées,
A de cruels revers le sort a condamnés,
Tous nos côteaux ont été ruinés ;
Des eaux toûjours immodérées,
Ont, en tombant des airs, fait couler nos raisins ;
Et de nos Vignerons chagrins
Les troupes pâles, égarées,
Dans leurs paniers n'ont ramassé,
Que des grapes au loin, rarement parsémées ;
Courtes, claires & mal formées.
C'est ainsi qu'ils ont vû leur soin récompensé.
A ce fatal malheur plus d'un Peuple est sensible,
Mais surtout les pauvres Bretons,
A qui le Ciel donna des gosiers si profonds,
Dont la soif est inextinguible.
Ces bonnes gens frappés de ce désastre horrible,
Ne trouvent à leurs maux aucun soûlagement ;
Ah ! cesse, disent-ils au fort de leur tourment,
Cesse, brillant Soleil, de luire sur nos côtes ;
Il n'est pour nous nul espoir de guérir ;
Et si le Ciel fâché nous veut rendre *hidropotes*,
Il nous vaudroit autant mourir.

Cependant dites-moi, noble progéniture,

De l'aimable fille d'Atlas,
Le Soleil & Bacchus, Dieux à bonne aventure,
Cachés en quelque coin prenoient-ils leurs ébats ?
Le premier de Climene étoit-il dans les bras ?
Et le gros fils à rouge trogne,
N'avoit-il point aussi quelque tendre embarras?
Et par quel accident, & pour quelle besogne,
Du soin de nos côteaux n'ont-ils fait aucun cas?
Mais, galant Messager, ma Muse y pense-t'elle,
De demander que des divins Etats
Vous me contiez maintes nouvelles,
Comme si je ne sçavois pas
Que depuis fort long-tems tout entier à la France;
Vous exercez ici votre céleste emploi ?
Ah ! souverain de l'éloquence,
Que pour faire ici résidence
Vous prenez un bon tems ! nous vivons sous un Roi
Qui dès sa tendre adolescence,
Joignit à mille autres vertus
Le sage amour de la science :
Et si ce n'étoit point termes trop rebattus;
Je dirois qu'il ressemble Alexandre & Titus.
Car n'est-ce point assez qu'ingénu, véritable,
Charmé de ses faits inoüis,
Sans aller m'enfoncer dans l'Histoire & la Fable,
Je dise simplement & sans fard, que Loüis
A Loüis seul est comparable ?

Mais, divin Messager des Dieux,
Inventeur de la Lyre, apprenez-nous l'usage

De ſes accords mélodieux,
Et comme on adoucit l'inſtrument gracieux,
Qui d'Argus, ſous un verd feuillage,
Par ſes tons raviſſans endormit tous les yeux.
Que les Arts de votre préſence
Reſſentent les puiſſans attraits!
Mais vous comblez notre eſpérance;
Oui, nous reconnoiſſons vos traits.
Avec combien de diligence
Des lieux toûjours brûlans, & des lieux toûjours froids,
Vous nous apportez des nouvelles
Intéreſſantes & fidelles!
Dans tous les bouts du monde on croit être à la fois;
De Paris à Pékin rien n'échappe aux François;
Au vrai ſeul vous prêtez le ſecours de vos aîles.
Combien dans vos extraits on voit d'ordre & de choix!
Que de bon ſens & de juſteſſe!
Quel vernis de délicateſſe!
Vous nous développez les tems & les endroits
Les plus embrouillés dans l'Hiſtoire,
Et dans quelques feuillets utilement remplis,
De gros volumes ſont compris,
Dont, ſans s'embarraſſer vainement la mémoire,
On peut facilement retenir le précis.
La Médecine & la Philoſophie,
La prévoyante Aſtrologie,
Ces Arts audacieux, qui cherchent les replis,
Qu'entrelaſſe en ſon ſein la nature infinie,

Y viennent ſous nos yeux étaler leurs ſecrets ;
Et Thémis, des méchans capitale ennemie,
Y dépoſe ſes ſaints Arrêts.
Enfin pour délaſſer l'eſprit qui s'étudie
A des Traités ſçavans & ſérieux,
Melpomene y paroît, ſur ſes pas vient Thalie
Au ris feint & malicieux.
La Muſe qui préſide à la noble Harmonie,
Animant ſes aimables Sœurs,
De ſon pathétique génie
Y répand auſſi les douceurs.
Ainſi par un talent, qu'en tous lieux on admire ;
Mercure, en nous plaiſant, vous ſçavez nous inſtruire :
Ainſi vous réchauffez l'ardeur des nourriſſons
Que les neuf doctes Sœurs ſur le Parnaſſe élevent.
Pour avoir votre aveu, tous nos Cignes achevent
De polir avec ſoin leurs diverſes chanſons,
Que les Nymphes de Seine à leurs voix attentives,
Font redire aux échos de leurs charmantes rives.
Tous les Arts cultivés font un pareil progrès.
Si vous continuez vos agréables peines,
Dont on voit chaque jour s'étendre le ſuccès,
De toutes nos Cités vous ferez des Athenes.

APOSTILLE.

Fils de Maya, recevrez-vous les Vers
Qu'un des ſuivans d'Apollon vous envoie ?
Jà longtems eſt, qu'au bout de l'Univers

Il vit tapi, dont n'a beaucoup de joie.
C'eſt bien raiſon, a-t'il dit, qu'une fois
Il ſçache au moins vous donner vos Etrennes,
Puiſqu'attentif à ſoûlager le poids
De ſes ennuis, gentiment tous les mois,
Juſqu'au Croiſic vous lui donnez les ſiennes.

EPITRE IX.

A MONSIEUR TITON DU TILLET,

Le premier de l'An 1746.

MON cher Titon, l'an recommence,
Et nous finiſſons tous les jours :
Le Tems rapide, dans ſon cours,
Eteint pour moi ſans que j'y penſe,
Les feux paſſagers des amours ;
Et ne me laiſſe pour partage
Que le ſouvenir & l'image
Des Jeux envolés pour toûjours.

J'ai vû dans mon adoleſcence,
Que pétillant d'impatience,
Je me déſolois quelquefois,
Que les ſemaines terminées
Tardoient trop a former les mois,
Les mois à former les années.
Un ſentiment de vanité

Me faiſant obſerver que l'âge
Qu'accompagne la gravité,
Donnoit dans la ſociété
Plus de poids & plus d'avantage;
Et certain air de dignité,
A qui chacun rendoit hommage.

Aujourd'hui que l'âge viril
Vers mon déclin me précipite;
Plus j'y reve, & plus j'y médite;
Et plus le tems d'un vol ſubtil
Me ſemble redoubler ſa fuite.
Mon inutile plainte imite
Celle que fait dans ſes écrits
L'élégant Catulle: & je dis,
Brillant Soleil, tu meurs dans l'Onde,
Pour y renaître avec le jour;
Mais, hélas! en ſortant du monde
Il n'eſt perſonne qui ſe fonde
Sur l'eſpérance du retour.
Roi des Amis, où ſont les roſes
Que tu voyois l'autre Printemps,
Couvertes d'appas éclatans,
Dans tes rians jardins écloſes?
Un limon vil & croupiſſant
Les a toutes enſevelies;
Tel eſt le ſort qui nous attend
Au terme fatal de nos vies.

Tu me répondras, que je puis,

En comptant avec la nature,
Me flater qu'à l'âge où je suis :
Je n'ai pas comblé sa mesure;
Mais tu sçais que dans ses beaux Vers;
Malherbe, dont les divins airs
Enchanteroient un cœur de roche,
Dit que le jour est refroidi,
Et que la nuit est déjà proche,
Dèsque l'on a passé midi.

C'est ainsi que l'aimable Flore;
Venant de ses dons desirés
Rajeunir nos bois & nos prés,
On s'applaudit de voir l'Aurore
Presser sa course le matin,
S'attendant à la voir demain,
Un peu plus diligente encore,
Semer l'ambre sur son chemin.

Mais quand précurseur de l'Automne;
Le froid retour des Aquilons
Flétrit la derniere anémone,
Quoique les jours soient encor longs;
On sent en soi ses esprits sombres,
De voir le Soleil paresseux
Céder de son tour lumineux,
Soir & matin aux tristes ombres :
Et l'on regrette vainement
Les beaux yeux de Flore éplorée,
Qui perd de moment en moment,
Chancellante & décolorée,

Ce qui lui reste d'agrément,
Et qui s'en va languissamment
Chercher dans une autre contrée
Une saison plus tempérée,
Où de son teint vif & charmant
La douce fraîcheur réparée,
Plaise à Zéphire son Amant.

Le Ciel dans une nuit profonde
Nous cache ses arrêts constans
Et c'est moins pour vivre long-tems,
Que sa bonté nous mit au monde,
Que pour y répandre l'odeur
Qu'exhalent l'aimable sagesse,
L'amour du prochain, la candeur;
Et que leur souvenir vainqueur
Long-tems après la mort y laisse.

Mais à la vérité qui luit
L'incrédule a livré la guerre;
Et publiant que le Tonnerre
N'est qu'un accident & du bruit,
Le Vice regne sur la terre,
D'où la pâle Vertu s'enfuit.

J'ai vû sous des toits magnifiques,
Temples consacrés à Vénus,
S'endormir les masses lubriques
Des riches & lâches Crésus;
Et dans leurs douceurs létargiques;
Ces Dieux terrestres éperdus,

Frappés de maux inattendus ;
Paſſer aux effrois tyranniques
De Balthazar, d'Antiochus.

J'ai vû ſous des formes humaines,
Nourrir des Tigres & des Ours,
Des Crocodilles, des Vautours,
Des Monſtres à voix de Sirènes,
Dont les faux & tendres diſcours
Nous payant d'eſpérances vaines,
Dans un dédale de détours
N'ont fait que redoubler nos peines.

L'Enfer avide & ténébreux
Les enſévelit dans ſa flame.
Leur pouvoir, dont l'uſage affreux
Souilla leur odieuſe trame,
Leurs vains monts d'or, le prix infame
Des entrailles des malheureux,
Corrompent leurs fils après eux ;
Et ſe gliſſant de race en race,
Leur ſanglante injuſtice paſſe
Juſqu'à leurs troiſiemes neveux;
Ainſi leur mémoire abhorrée
Leur ſurvit pendant quelque tems,
Horriblement régénérée
Dans des ſucceſſeurs plus méchans.

Pour toi, cher Titon, cœur fidele,
Ami ſincere & plein de zele,
Aſtrée exprès quittant les Cieux,

Vint allaiter ta ſage enfance;
Et s'en retourna chez les Dieux,
Voyant peu d'hommes en ces lieux
Propres à ſuivre avec conſtance,
Ses avis purs & précieux.

Auſſi quelque longue durée,
Que le tems promette à l'airain,
Du beau monument dont ta main
Eleva la cime ſacrée;
Plus ſolidement revêtu,
L'édifice de ta vertu,
Que le docte Appollon couronne;
Ne ſera jamais abattu.

Ta gloire qui par tout réſonne,
Bravera la faulx qui moiſſonne,
Les vains noms dont l'éclat ſéduit;
Fol éclat, lueur paſſagere,
Que loin du calme qui la ſuit,
La fortune allume & détruit
Du vent de ſon aîle legere.

Titon, nos Maîtres éternels,
Ces Dieux puiſſans, dont l'urne enſerre,
Et dans ſes flots continuels
Roule les ſorts univerſels,
Te doivent long-tems à la terre,
Pour ſervir d'exemple aux mortels.

EPITRE X.

A MONSIEUR TITON DU TILLET,

Le premier de l'An 1746.

Par Madame DESFORGES MAILLARD.

TITON, mon mari moralise :
Moi qui songe moins creux que lui ;
J'évite, en pensant à ma guise,
Tout ce qui cause de l'ennui.

Les plaisirs vont bien à tout âge :
Et lorsque réglant ses desirs
On sçait en tirer avantage,
L'âge ne nuit point aux plaisirs.

Le froid Janus ouvre l'année
Par les glaçons & les frimats ;
Dans son inclémence obstinée ;
Tâchons de trouver des appas.

Que nous font les fleurs printanieres !
Est-il des momens plus heureux,
Que ceux que l'on passe aux lumieres,
Parmi les fêtes & les jeux ?

Le Printems n'est pas sans froidure ;

L'Eté brûle, en Automne il pleut:
L'Hyver, auprès d'un feu qui dure;
On se fait la saison qu'on veut.

Horace dans ses vers funebres;
Nous jette, couverts de cyprès,
Dans des royaumes de ténebres,
Où la nuit ne finit jamais.

D'où sçavoit-il qu'il y fit sombre?
D'ailleurs y devant tous aller,
Le plaisir d'être en si grand nombre;
Dût servir à l'en consoler.

Ami plus cher que tous les autres;
Rare exemple de probité,
Le Ciel ne feroit pas des nôtres;
S'il ne prolongeoit ta santé.

Je ne brigue point une place
(Je ne l'aurois que par faveur)
Sur ton magnifique Parnasse:
Je n'en demande qu'en ton cœur.

RÉPONSE

De M. DESFORGES MAILLARD.

MADAME, pour Titon, vos vers ingénieux
Me charment, loin de me déplaire;

Quoiqu'il soit peu d'Epoux que puissent satisfaire
Des complimens si gracieux,
Et qui, se dégageant du préjugé vulgaire,
Dont tant d'autres sont allarmés,
A ce rituel débonnaire
Consentent d'être accoûtumés.
Mais comme vous sçavez que j'aime
Titon tout autant que moi-même,
Je pense qu'en l'aimant, c'est moi que vous aimez.

EPITRE XI.

De Madame DESFORGES MAILLARD

A M. TITON DU TILLET,

Pour le remercier de son Portrait.

TITON, votre Portrait charmant
Où reluisent l'esprit, la candeur, la noblesse,
Ce Portrait, dont très-humblement
Je vous fais mon remercîment,
Flate mon amour propre autant que ma tendresse;
Prouvant de mon mari, dans son attachement
Le goût & la délicatesse.
Je vois par les bienfaits dont vous l'avez comblé,
Que le bon cœur répond à la belle figure;
Et que le Ciel & la nature
N'ont jamais fait d'ouvrage aussi bien assemblé.
Mon

Mon Mari me voit vous écrire:
Il voudra bien s'accoûtumer
A m'entendre souvent lui dire,
Que je vous aime autant qu'il sçauroit vous aimer.
Nous serons donc rivaux, mais rivaux volontaires,
Rivaux d'estime & d'amitié;
Et vous partagerez vos sentimens sinceres,
Entre l'une & l'autre moitié.

EPITRE XII.

A M. FERRÉ, BRIGADIER,

Sur son Manteau.

BRIGADIER, non d'Armée, ains d'un Corps de Maltôte,
Malheureux Commandant, fragile Brigadier,
Qu'un Directeur qu'il faut à genoux supplier,
Et qui sur un bibus chipote,
Eleve, abaisse, remet, ôte,
Change & fait voler à son gré
Comme une légere balotte;
Que j'en veux au Destin, contre toi conjuré;
Qui t'a par malice accoutré
D'une maniere si falotte!
Tu méritois au moins d'être Auditeur de Rote;
Mais qu'y faire? il faut vivre; & l'ame est bien capote,
Quand le corps n'est point restauré,

Et qu'il ne trouve à la Gargote ;
Ni pain, ni bœuf, ni gélinote,
Ni vin, ni cidre, ni poiré,
Ni choux, ni rave, ni carotte.
C'est alors qu'un teint empourpré,
Devient sec, pâle, ou sulphuré,
Qu'en hyver sans cesse on grelotte,
Quand un habit tout délâbré
Vaguement sur l'échine flotte.
Loyal Garçon, pauvre FERRE' ;
Si de la probité qui partout t'accompagne,
Les humains respectoient les droits ;
Tu choisirois sur les emplois
Dont nos riches Traitans disposent en Bretagne.
Certes, s'il dépendoit de moi,
Je t'en donnerois un au pays de Cocagne.
Je considere & prise en toi,
Cet esprit qui ne doit qu'à la seule Nature ;
Les graces dont il est doté,
Sans que l'étude ait ajoûté
Le moindre fard à sa parure.
Ton discours n'est point affecté ;
Il coule avec facilité,
Amusant, badin, pathétique ;
Le véritable Sel Attique
S'y mêle avec aménité :
Tu sçais faire un conte à merveille ;
On croit voir tout ce que tu dis.
Il faut assûrément que les Jeux & les Ris

Te parlent ſans ceſſe à l'oreille.
Auſſi pour ton gentil eſprit,
Et non pour ton Emploi petit,
Tu vois la bonne compagnie,
D'où, par tes mots joyeux, la triſteſſe eſt bannie
Que tu badines finement!
Que tu peins agréablement!
Mais voyons ſi ma Poëſie
Sçaura peindre à ſon tour cet antique Manteau,
Dont tu t'es, par un tour nouveau,
Attiré la galanterie.
Un Railleur, s'il a bon cerveau,
Doit entendre la raillerie,
Approche, tire le rideau,
Regarde, voici le tableau.

Ton Manteau, jadis bleu, ne craint plus la vergette;
Ses vieux ans, qui l'ont annobli,
Comme une glace l'ont poli.
Les ſubtils vermiſſeaux y trouvant leur cachette,
Broderent à point de chaînette,
Le drap & d'une & d'autre part;
L'adroite mitte encore y deſſine avec art,
Mainte délicate vignette.
Flotant, garni de fleurs, ſombrement aſuré,
L'œil s'y trompe, & le prend pour un ſatin gaufré.
Ce Manteau, dont ici tout le monde caquette,
(Suivant ce qu'un grand Clerc de nos Cantons en dit,

Docteur mûr & profond, Antiquaire en crédit)
Fut le Manteau Royal de la Reine Gilette.
D'autres prétendent qu'il couvrit
Saint Antoine l'Anachorette :
D'autres, qu'il servit au Prophete,
Qui sur un char brûlant, fut en corps, en esprit,
Porté du séjour de la terre,
Jusqu'aux lieux d'où part le Tonnerre.
De ce Manteau, dont gens de poids,
Ont à l'envi cherché l'origine secrete,
Chacun jase, raisonne à sa guise. Or je crois
Que cette houpelande est faite
De la grande moitié du Manteau, qu'autrefois,
Doüé de charité parfaite,
Monseigneur saint Martin jetta sur le sournois,
Le Truand déguisé, qu'il trouva sans jacquette,
Grelotant, soufflant dans ses doigts,
Et qui cachoit un fin matois,
Sous la mine la plus doucette.
Mais ce qui rend encore à tes yeux ce Manteau
Incomparablement plus beau,
C'est que sans débourser tu sçus en faire emplette;
Enfin c'est un présent d'ami,
Qui n'est point, comme on voit, libéral à demi.
Ce Manteau te sert de lorgnette,
Par les trous dont il est rempli.
De couverture à la couchette,
A la fenêtre de chassis,
Housse sur ton cheval, sur la table tapis,

A la cuisine il fait l'office,
Ou de passoire, ou de tamis.
Au plus fort de l'été, le Zéphir qui s'y glisse,
Folâtre en tapinois; & soûleve ses plis,
Dont quelques-uns sont désunis.
On en fait, quand on veut, un épervier pour prendre
Les poissons dans le sein des eaux;
Quelquefois au besoin un filet pour surprendre
La folle troupe des oiseaux.
Crible pour la récolte, il sert pendant l'Automne;
A couvrir le panier, où coule du pressoir
L'onde vineuse qui bouillonne,
Ou bien le fond de l'entonnoir,
Pour empêcher les grains de passer dans la tonne.
Manteau dont la postérité
Portera jusqu'aux Cieux le souvenir durable!
O Manteau des Manteaux! vêtemens admirable!
Oui, FERRE', ton Manteau, ce Manteau si vanté,
Cet étendard de Friperie,
Dont la possession a flaté ton envie,
Peut être, si tu veux, bon à tout, excepté
Pour garantir du froid, du vent & de la pluie.

Fin de la Premiere Partie.

POESIES DIVERSES

DE

M. DESFORGES-MAILLARD,

Des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres d'Angers & de la Rochelle.

DEDIÉES

A M. de Machault, Ministre d'Etat, Controlleur Général des Finances & Commandeur des Ordres du Roi.

SECONDE PARTIE.



A Paris, *ruë S. Jacques*,

Chez Huart & Moreau Fils, Libraires de la Reine, & Libraires Imprimeurs de Monseigneur le Dauphin, à la Justice & au grand S. Basile.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

POESIES DIVERSES.

SECONDE PARTIE.

EPITRE

A M. DE MORINAY.

Gentilhomme Ordinaire de la Chambre du Roi.

PENDANT que ce triste rivage,
Environné d'écueils, funestes aux Vaisseaux,
Est battu tout l'Hyver des fureurs de l'orage,
Et qu'émus sous nos toits nous craignons le naufrage,
Comme si nos maisons voguoient au gré des eaux ;
Cher ami, que doua la Nature fertile,
D'un air noble, d'un cœur propre à te faire aimer,
D'un esprit gracieux, du don de t'exprimer,
D'un tour léger, vif & facile,
Tu vas chercher loin de ces lieux,
Les doux amusemens, dont Paris est l'asyle,
Malgré l'Hyver & les vents furieux.
Profite bien des jours que la Parque te laisse.
Le tems fuit : comme un trait il échape à nos yeux.
Les plaisirs dirigés par l'aimable sagesse,
Sans fadeur, sans dégoût, sans retour ennuyeux,
Assaisonnés par la délicatesse,
Eux seuls rendent délicieux
Et le mousseux Champagne, & le Nectar des Dieux.

BREDÉRAC,

Petite Maiſon de Campagne de l'Auteur.

A MARCUS CURIUS DENTATUS,

CONSUL DE ROME.

C'EST à toi, Curius, auſſi grand qu'honnête homme,
Grand par l'ame & les ſentimens,
Plus que par la dépenſe & les ameublemens;
C'eſt à toi, défenſeur de Rome,
Que ſaiſi de reſpect & d'admiration,
Pour ta ſobrieté, ta modération,
Je dédie aujourd'hui de ma caſe ruſtique,
La naïve deſcription.

De ton cœur généreux l'abſtinence ſtoïque;
Ta ſublime frugalité,
Laiſſerent, en traçant de modeſtes limites
A l'avide cupidité,
Un exemple parfait à la poſtérité.

Il me ſemble, ébloüi de tes rares mérites;
Que je te vois à table avec les tiens aſſis,
Rejetter d'un œil de mépris
L'or brillant qu'à tes piés apportent des Sammites

Les humbles députés, qui demeurent surpris
De trouver le Dieu de la Guerre,
Retiré sous le toît d'un champêtre taudis,
Et mangeant dans un plat de terre
Des raves & des salsefis.

Il est bien plus aisé d'admirer que de suivre
Un Héros vertueux, qui triomphe de soi;
Et comme il faut toûjours quelque peu d'or pour vivre,
J'aurois en pareil cas de la peine, je croi,
Pour être tout-à-fait aussi sobre que toi.

Dès que le doux Printems r'anime la nature;
Je quitte, gai comme un pinçon,
Ma natale Bicoque, où le noir Aquilon
Fait durer plus qu'ailleurs la piquante froidure;
Et je vais, afourché sur un mince grison,
Habiter en campagne une antique maison,
Dont la rusticité traça l'architecture.

Ce petit Castel, dont le nom
Fourniroit à P** le sujet d'une histoire;
S'appelle Bredérac; & sa terminaison
Gaillardement en *ac*, me laisse presque croire;
Qu'établi par hasard dans le pays Breton,
Un Cadet deGascogne eût été son patron.

L'œil découvre, approchant de ce manoir fertile;
Sur un riant dongeon fait d'ardoise & d'argile,

Deux Canons braqués, dont le bruit
Ne réveilla jamais la bergére tranquile,
Qui jusqu'au chant du coq profite de la nuit.

Ces instrumens guerriers, dont la bouche à p-
sonne
Ne dit jamais un petit mot,
Ne sont pas les enfans de l'airain qui bouillonne,
Mais la famille sage & bonne
De la coignée & du rabot.

Je les ai pourtant vus moins propres pour Bellone,
Qu'au service galant de la belle Vénus;
Je les ai cent fois même en sursaut entendus,
Lâcher avec fracas dans les airs leurs volées;
Mais c'étoit de moineaux tendres & turbulens,
Nichés au retour du Printems,
Dans leurs cavernes reculées.
D'ailleurs, si, comme on dit, le signe vaut le jeu,
Muets simboles du tonnerre,
Paisibles ennemis & du fer & du feu,
Ces canons de forêt peuvent, en cas de guerre;
Intimider l'Anglois sur nos côtes poussé,
S'il parvenoit à prendre terre,
A travers les écueils & le sable entassé.

Muse, allons plus avant: l'ocre vermeil rehausse
Et montre de loin mon portail,
Non pour y recevoir un superbe carosse,
Mais la charrue & le bétail.

Tel

Tel étoit, si Maron me l'a bien fait entendre
Dans ses vers toûjours pleins & de mœurs & de sens;
Le portrait du Palais d'Evandre,
Que son ame égaloit aux Rois les plus puissans.

L'escalier est de pierre, & la main mal adroite
Du Masson, dont jadis le goût défectueux
En fit la rampe trop étoite,
Sans prévoir de nos jours le goût voluptueux,
Oblige les Dames de Ville
De détacher en bas le volume inutile
De leurs paniers larges & fastueux :
Ornement de caprice, attirail difficile,
Qui comme les vaisseaux, frégate ou paquebot,
Fait naviger sur terre Amarante à la voile,
Joüet de l'Aquilon, prête à faire capot,
Et grelotante dans sa toile.
Mais charmantes sans art, simples dans leurs façons,
Indépendantes de la mode,
Perrette au fin corsage, Alix aux yeux fripons,
Le montent sans froisser leurs légers cotillons,
Dont le contour modeste au dégré s'accomode.

Cet escalier conduit du portail rubicon
Dans une claire galerie :
Suspendus par paquets l'échalotte & l'oignon,
La fayance & l'étain, font en toute saison
Ses bustes, ses tableaux & sa tapisserie.

Pour connoître en ces lieux de chaque appartement
Et la place & l'ameublement,

Il n'eſt pas beſoin qu'on y mette
De numéro ni d'étiquette,
Les déſignant pompeuſement
Par chambre rouge, violette,
Jaune, verte, jonquille; on voit en un moment
Ce que c'eſt que mon logement.

Premierement une cuiſine,
Une chambre à la file, au-deſſus un grenier,
Où, quand la nuit revient, la gaillarde foüine
Danſe le rigodon, capriole, lutine:
Au niveau de la rue un preſſoir, un cellier;
Où le raiſin ſe foule, où ſon jus ſe rafine;
A côté l'étable confine
Aux Pénates du métayer,
Où, comme dans une coquille;
A l'étroit, je ne ſçai comment,
Habite toute ſa famille,
A la Perſanne apparemment.

Deux lits, mon pupître, ſix chaiſes;
Une armoire, un bahu de gothique façon;
Telle eſt la chambre, où le garçon,
Avec le peu qu'il a, de ſon mieux prend ſes aiſes,
Mais ſans hipothéquer la prochaine moiſſon.

De deux autres bons lits la Cuiſine eſt garnie,
Dont les rideaux ſur le ſatin
N'étalent point la broderie;
Ils ſont tout uniment de cadix gris de lin;

Dont la foible couleur par le tems s'eſt ternie,
Et de bergame raſe, ornement précieux,
Qui tapiſſa chez nos ayeux
La ſalle de cérémonie.

C'eſt dans ces lits délicieux
Que je puis recevoir d'un cœur franc & joyeux,
Un ſupplément de compagnie;
Et ma ſervante, alors complaiſante & polie,
Déloge,& va coucher, traverſant le chemin,
Avec la fille du voiſin.

Quand la blonde Cérès, de ſon or ſalutaire
Déchargeant les guérêts, & l'étalant ſur l'aire,
S'apprête à nous combler de ſes préſens nouveaux;
Je m'amuſe en dînant, je me diſtrais la vûe
Par ma fenêtre défendue
Des rayons du Soleil, au moyen des roſeaux,
Qu'entrelaſſent les verts rameaux
D'un antique pommier que le Zéphir remue.

Je vois huit moiſſonneurs reculer, s'approcher,
Leurs fleaux en l'air levés retomber pêle mêle,
En cadence, en tournant, ſans jamais ſe toucher,
Le blé, ſe dépouillant de ſa tunique frêle,
Jaillir hors de la paille & bondir comme grêle.

Je lis quelques momens Tite-Live ou Rollin,
Platon, Séneque,ou la Bruyere;
Et change tour à tour, ſur le choix incertain,

Horace avec Rouſſeau, Virgile avec Voltaire.

De-là quinze ou vingt pas me menent au jardin;
Où les parfums de la menthe & du thin
Sont ma caſſolette ordinaire.

Comme l'aimable liberté
Et la pure ſimplicité
Font ma philoſophie & mon plus cher partage;
Je n'ai jamais ſouffert que des arbres fruitiers
On gênât le libre branchage
Dans les liens des eſpaliers;
Mais bravant comme moi le joug & l'eſclavage,
Ils ſuivent naturellement
Le caprice divers de leur tempérament.

Cinquante gros ormeaux couronnant une haye
Sont mes bois de haute futaye.
Là le Chardonneret richement émaillé,
Redit ſon court refrein, perché dans les feuillages;
Ici le Roſſignol ſimplement habillé,
Par ſes doux roulemens & ſes tendres paſſages;
Pendant toute la nuit tient l'écho réveillé:
De ſon joli goſier le talent fait connoître,
Que ce ne fut jamais par l'éclat de l'habit,
Qu'on dût décider de l'eſprit,
Ni par l'extérieur, ce que chacun peut être.

Une jeune Fauvette, aux accens de ſa voix,
Arrive, & ſe poſant ſur un roſier ſauvage,
S'efforce d'égaler l'agréable ramage

De l'Amphion aîlé, la merveille des bois.
C'eſt alors qu'écoutant leurs chanſons compoſées,
Leurs tons multipliés, leurs retours, leurs accords,
On s'imagineroit que de ces petits corps
Les plumes, avec art toutes organiſées,
En divers flageolets ſont métamorphoſées.

Ainſi, quand le ſéjour où renaiſſent les Dieux,
L'Opéra, dans ſes murs voit un chef-d'œuvre éclore,
Le brillant Jéliot, l'éclatante le Maure,
Font un combat mélodieux
De cadence, de tons, que le Spectacle adore.

Mais de tous ces amuſemens,
Celui de voir la mer qui ſe calme & s'irrite,
Me plaît par préférence ; & ce fut en tout tems
Ma promenade favorite.
Ma plume, ſur ces bords, apprentive & ſans art,
Autrefois perſonifiée
Sous le nom de Malcrais, qui fut *muſifiée*,
Traça des ſentimens & des vers au haſard.

Cette tendre Malcrais, dont on prôna la veine,
N'eſt qu'une vigne du domaine
Du très-humble Seigneur de ce ſimple ſéjour.
Ce nom féminiſé plut à ſa fantaiſie,
Sans penſer au Public, ni que ſa Poëſie
Dût s'attirer par-là des partiſans un jour.

Mais qu'ici la nature à mes yeux ſemble belle !
Que j'aime ce ruiſſeau, dont le cours argenté

Suit, sans ambition, la pente naturelle
De son rivage velouté !
Ces prés & ces valons différens de verdure ;
Font voir un mélange enchanteur,
Que ne peut égaler de toute la peinture
Le coloris imitateur :
Aussi l'un est du Créateur,
Et l'autre est de la Créature.

Après avoir d'abord cotoyé quelques champs ;
Je passe, en m'occupant d'images agréables,
A pas, tantôt prompts, tantôt lents,
Du vignoble à la lande, & des herbes aux sables.

Mon œil dans le lointain confondant l'onde & l'air ;
Prend la Mer pour le Ciel, & le Ciel pour la Mer ;
Les rochers où le Soleil donne
Pour des nuages lumineux ;
Les nuages obscurs pour des rochers affreux.
Puis riant de l'erreur qui me charme & m'étonne ;
Je distingue bien-tôt l'un & l'autre élément,
Qu'avoit à mes regards uni l'éloignement.

Neptune, sur son char dont Zéphire est le guide,
Regarde en soûriant les agiles vaisseaux,
Qui coulent sans péril sur le marbre liquide.

Le Ciel se mire dans les eaux,
Qui roulent sous mes yeux leurs napes étendues ;
Le volage poisson semble fendre les nues,
Et nâger après les oiseaux.

O Mer ! ô cercueil d'Aristote !
Théatre, où regne l'Aquilon !
Source occulte des eaux ! Labyrinthe qui flote !
De ton flux & reflux l'examen si profond,
Que doit-il mériter à l'attracteur NeWton,
A Descartes rangeant maint & maint tourbillon,
Que défenseur du plein son cerveau creux fagote ?
Demandez-le à Plûche ; * il répond :
Des brevets d'Officiers au premier bataillon
Du Régiment de la Calotte.
Le tranquile plaisir de sçavoir admirer,
Est plus doux que celui de vouloir pénétrer.
La bonne foi vaut mieux que l'esprit qui radote.

Mais le Soleil sur son déclin
Paroît à travers ce sapin
Se diviser en mille étoiles.
Ah ! quel dommage que la nuit
Jette si-tôt ses sombres voiles
Sur le jour qui s'évanoüit !

* *Ce que nous pouvons avancer, selon l'exacte vérité, & conformément au but principal de cette Histoire ; c'est que, malgré Aristote, à la honte des promesses de Descartes, selon tous les Modernes les plus sensés, & de l'aveu de Nevvton même, nous ne connoissons point du tout le fond de la Nature ; & que la structure de chaque partie, comme de l'Univers entier, nous demeure absolument cachée, &c.* Hist. du Ciel par Plûche, Tom. 2. pag. 322.

Mais d'où viennent ces os qui roulent sur l'arène ;
Sont-ils d'un Matelot, ou bien d'un Capitaine ?
Sur ces déplorables débris,
La main de la Parque inhumaine
N'a point gravé les noms de ceux qui sont péris :
Et les restes fameux, que la gloire hautaine
Dans ses pompeux tombeaux renferme à Saint Denis,
Précipités dans l'onde, & mêlés sur la rive,
A ces restes épars, au flot abandonnés,
Et comme eux de limon & d'algue couronnés,
N'offriroient point aux yeux de marque distinctive ;
Eh ! quels yeux à travers la funebre couleur
De leur triste, uniforme & terrible paleur,
Seroient assez subtils pour pouvoir reconnoître
Ce qui du Valet & du Maître
Faisoit la diverse valeur ?

Mais pendant que noyé dans ces vastes pensées,
Moins agréables que sensées,
J'abandonne au hasard mes sens extasiés,
Je ne m'apperçois pas que l'eau flote à mes piés ;
Et comme le Castor sauvage,
Dont le fertile instinct qu'il sçait mettre en usage
A l'humaine raison paroît presque toucher,
Je monte, en m'attachant aux pointes d'un rocher,
D'une grotte en une autre, & d'étage en étage.

Que ce soir l'horison paroît vermeil & beau !
Les jeux divers de son pinceau,
Représentent dans l'air des géans, des armées ;
Des villages assis sur la croupe des monts,

Des rochers écroulés, des torrens vagabons,
Des châteaux démolis, des villes enflammées.

Tandis que parcourant ce ſpectacle divin,
Mon ame bénit & reſpecte
L'ouvrier dont le doigt en traça le deſſein,
Je ſens que mon chapeau s'humecte;
Et que de l'élément marin
L'impure exhalaiſon dans les airs diviſée,
Abreuve l'atmoſphere & retombe en roſée.
De peur de humer le ſerein,
Je regagne auſſi-tôt mon manoir à la hâte;
Le ſouper qui s'apprête, en montant, me ſaiſit
L'odorat, précurſeur d'un avide appétit.
Je trouve ma ſervante Agathe,
Qui tourne un chapon gras à la broche, & toûjours
Sçait, géometre naturelle,
Pour le cuire en ſon jus, meſurer tous ſes tours.
O toi, de mon pourpris miniſtre univerſelle,
Lui dis-je aſſis vis-à-vis d'elle,
Connois-tu le rapport de l'œuvre que tu fais?
Moi, je tourne un chapon, pour en manger après
Une cuiſſe peut-être & quelque moitié d'aîle.
Mais aurois-tu penſé que cette bagatelle
Fut des plus merveilleux objets
Le crayon, le tableau, le ſimbole fidele?
Je ne vous entens pas: çà donc, écoute un peu;
Ne trouverois-tu pas ſurprenant & riſible,
Qu'autour de ce chapon on fit tourner le feu?

Et n'eſt-il pas mille fois plus plauſible ,
Qui beſoin a du feu , comme on dit, le cherchant ,
Que ce ſoit le chapon qui tourne ? Aſſûrément ;
Ce que vous me contez me paroît fort ſenſible.
Sçavante Agathe , eh bien , le cas eſt tout pareil ;
Le chapon c'eſt la Terre , & le feu le Soleil.
Tu ne doutes donc pas qu'il ne fut malhonnête ,
Que comme un grand nigaut , le Soleil chaque jour
Tournant & retournant , s'en vînt fai[illegible] ſa [illegible]our
A notre chétive planette ?
Je n'entens rien à tout cela :
Vous me pouſſez à bout , & je ſuis *à quia*.
N'importe , te voila bonne Cartéſienne ;
Cartéſienne , moi ? je ſuis bonne Chrétienne.

Mais j'entens dans la cour aboyer Laridon.
Célimene & Corinne entrent avec Damon.
Soyez le bien venu , vous dont le caractere
Ignore les détours , le fard , la trahiſon.
Qu'on joigne à la volaille un gigot de mouton.

Allons cueillir enſemble,au bord de l'onde claire
Qui ſerpente dans ce vallon ,
Une ſalade de creſſon.

Que l'on m'apporte mon ſiphon ,
Pour ſoûtirer au fin la liqueur ſalutaire
Qui depuis trois Printemps repoſe en ce flacon ;
Et des chagrins ſur tout chaſſons la troupe amere.

C'eſt ainſi qu'écartés dans ce lieu ſolitaire ,
Où le plaiſir toûjours conſulte la raiſon ,

Délivrés des fâcheux, des grands, du plat vulgaire;
Qui décide sans goût, plein de prévention,
Nous suivons la nature; & sans ambition
Vivant à peu de frais, nous faisons bonne chere.

LE GENTILHOMME
CAMPAGNARD,
Qui se prépare à marcher à l'Ariereban.
Fantaisie Burlesque.

DE'PESCHONS-nous, Enfans, retroussons nos moustaches,
L'Ariereban bat le tambour.
Pour couvrir nos chapeaux de superbes panaches;
Des coqs de notre basse-cour,
Coupons les longs plumarts qui montent en rondaches:
Et qu'enfin, sans sçavoir mon nom,
Au fumet de mon train, chacun sente & confesse,
Pour peu qu'il ait l'odorat bon,
L'antiquité de ma noblesse.
Mes vassaux, Gilles, Roch, Martin, Robert, Gautier,
Ont rempli mon rôle rentier
De dix ans payés par avance.
La somme en sous marqués est toute en ce chausson.
Que cela fait un joli son!
Vive la qualité, vive l'honneur en France,

La guerre dût-elle durer,
Six fois jusqu'au retour des melons & des figues,
Je ne suis point issu de parens fort prodigues,
Et voilà dequoi figurer.

Notre femme, atteins-moi cette luisante broche,
Qui ne nous a servi qu'une fois cet été,
Pour rotir un chevreau de tes mains allaité.
Donne ta jaretierre, & fais, tendre Banboche,
Qu'au plancher par les rats mon ceinturon rongé,
Puisse être dextrement avec elle allongé,
Afin que ma lame s'accroche,
Noblement, haut & court, & joüe à mon côté,
Comme il duit à ma qualité.

Et toi, valet Jeannot, vieux drille,
Va-t'en, pour lui faire un fourreau,
Au prochain barbotoir me pêcher un anguille,
Que tu dépouilleras de sa glissante peau.
De peur de l'oublier, mets ce quart de pourceau
Dans ton sac, avec ces deux miches.
Ma fille, apporte-moi ma chemise de brin,
Avec mes manchettes postiches,
Roides comme du parchemin.

Tire mon just'-au-corps d'écarlatte jaunâtre
Qui dans ce bahu dort tout seul;
C'est l'habit que portoit mon fameux bisayeul,
Quand on le vit jadis se battre
Avec le Marguillier, pour quatre sous tournois
Qu'il perdit au berlan : oh! c'étoit un grivois!
Dans sa juste fureur il eut cassé les vîtres :

Mais ils joüoient à l'air, assis auprès d'un bois,
Comme il est porté dans nos titres.

Mon ancêtre étoit vif & prompt;
Et du pommeau de son épée,
Au sang des chiens hûrlans cent & cent fois trempée,
Il fit à ce fier Rodomont,
Un abreuvoir à mouche au front,
Quoique du Marguillier le courage intrépide
Se fit de son chapeau, haut de bord & profond,
Un bouclier qu'il crut solide.

Mais laissons se vanter ces faquins glorieux;
Qui doivent tout à leurs ayeux.
A mes propres périls je veux chercher fortune.
Morbleu! si je tenois ces Anglois furieux,
Huguenots carnassiers, parpaillots odieux.....
Çà mes guêtres, mes gans de bonne serge brune;
Quoique dépareillés, vêtemens précieux.

Vîte, ma guerrierre arquebuse,
Où brille artistement la nacre sur l'acier,
Et d'où le plomb lancé tua plus d'une buse,
Et plus d'un chat-huant, & plus d'un épervier,
Passons aussi dans ma ceinture
La hache à débiter les tourbes au foyer;
Et que le clair Soleil, céleste grand voyer,
Soit lui même éblouï du feu de mon armure.

Ma femme, après ceci, ne me regarde pas,
Mes yeux brulans portent la foudre;

Et l'épouvante, & le trépas;
Et j'aurois du regret de t'avoir mise en poudre.

Jeannot, cours avertir Bodichon le Meûnier,
Que tenant avec moi la parole engagée,
Et dont, foi de Meûnier, son ame s'est chargée,
Il m'apprête à l'instant son plus hardi coursier.
Qu'il le selle, le bride, & qu'en valise il mette
Le plus de foin qu'il se pourra.
Mon équipage à moi tiendra
Fort bien, je crois, dans ma bougette:
Et si la dose est trop complette,
Dans mes poches le reste ira.

Pour toi, mon écuyer fidele,
La gloire auprès de moi, tes sabots à la main,
Pour ne les point user, sçaura bien sur son aîle
Te porter le long du chemin.

Sors, Jeannot, aujourd'hui de la poussiere obscure.
Jeannot, ah que la gloire offre un digne loyer!
Mais quels ruisseaux de sang! quelle déconfiture!
Si pourtant un fatal acier
Me faisoit dans le flanc une large blessure....
Ceci n'est pas un jeu: quel subit embarras!
Partirai-je? mon cœur! Eh quoi, mon cœur, tu bats!
Que de fantômes noirs épouventant ma vûe,
Frappent mon ame irrésolue!
Tu partirois, cruel? Eh quoi! tu resterois,
Cœur de poule? Tu partirois?
Tu resterois? Oui dà. Que t'importe la gloire

De vivre, toi défunt, ſpectre vain célébré
Dans la Gazette & dans l'Hiſtoire,
Quand tes enfans, ta femme, ô cœur dénaturé!
Branlant à vuide la mâchoire,
Pleureront un pauvre enterré?
Mais le vin, Jeannot, eſt tiré:
Allons, courage, il faut le boire.
Taiſez-vous, ſoins bourgeois, ſupprimons un propos
Qui veut ſur mon honneur imprimer une tache;
Ne vaut-il pas bien mieux, tandis qu'on eſt diſpos,
A la fleur de ſon âge expirer en héros,
Que de vivre cent ans en lâche.

Ah! ſi notre invincible Roi
Avoit trois braves, tels que moi,
Pour guerroyer en Allemagne....
Mais rentrons, j'oubliois dans mes tranſports fougueux,
De donner à mes blonds cheveux,
Pour tout le cours de la campagne,
Au moins un coup de peigne ou deux.



CONTES.

CONTE I.

LE MENTEUR

ET SON VALET.

UN Habitant des bords de la Garonne
A tout propos effrontément vantoit
Ses biens en l'air, c'étoit toûjours ſon prône;
Mais ſon valet, ſimple & ruſtre perſonne,
Qu'à chaque inſtant le craqueur atteſtoit,
Sans y penſer toûjours le démentoit;
Tant qu'il lui dit: ſi ſur ce que j'avance
Tu n'enchéris toi même de moitié,
Prend pour certain que ſur ta corporance,
Coups de bâtons vont pleuvoir ſans pitié,
Le drôle eût peur, & jura ſur ſa vie
De n'y manquer. Le Maître en compagnie
Dit que la foudre a brûlé ſon Château.
Vous en avez par bonheur un plus beau,
Dit le Valet, ſecondant ſa manie.
L'inſtant d'après on parla de bateau;
Triſte voiture, où l'on trouve un tombeau,
Quand, ſur les flots, les vents ſe font la guerre.

Le

Le Maître dit : Je suis poltron sur l'eau.
Oui, répond l'autre ; & même sur la terre.

CONTE II.

LE FEINT ORGANISTE.

C'EST à Quimper * que naquit la Musique,
C'est en cet art que prime un bas Breton ;
Les coqs d'un bourg voisin de ce canton,
Amis féaux du plaisir mélodique,
Firent achapt, non pas d'un Tympanum,
Mais bien d'un orgue : & dans leur Basilique
Disposé fut vis-à-vis du Patron,
Pour éjoüir, l'instrument harmonique.
Un égrillard de métier cartouchique
Leur vint offrir son prétendu talent.
Moult dégoisa, moult prêcha le galant,
Moult par le nez de fleurs de Rhétorique
Leur envoya, tant qu'à la voix publique
Il fut d'abord jugé maître excellent,
Dont la trouvaille étoit de conséquence :
Bien plus fut-il, sans autre ajournement,
Sans examen, grace à son impudence,
Reçu par eux ce docteur soi-disant ;
Et l'on conclut que dès l'instant présent,

* Voyez le Dictionnaire de Bayle ; au mot Cardan.

Seroient audit payés six mois d'avance ;
D'autant qu'il sçut faire entendre sous main,
Que tout exprès d'un des bouts de la France,
Pour les servir s'étant mis en chemin,
La route avoit dévoré sa finance.
A pas comptés le Dimanche au matin,
A la Grand'-Messe arrivent par centaine
Les curieux, dont l'Eglise fut pleine.
Voulant joüir du spectacle nouveau,
Ces gens s'étoient fouré dans le cerveau
Qu'ils s'en alloient au Ciel par les oreilles
Portés tous droits. C'étoient les sept merveilles
Tout à la fois, que de voir ameutés,
Ces gros patauts, comme cierge plantés,
Leurs grands chapeaux (car telle est la coûtume)
Sur leurs deux mains pendus dévotement,
La gueule ouverte à passer une enclume;
D'autre côté Magistrats gravement,
La barbe en pointe, aussi fiers que Bartole,
Greffiers, Sergents, Gibiers de protocole,
Et Marguilliers se montroient sur leurs bancs,
Et pour beaucoup n'auroient perdu leurs rangs.
A donc voici que notre hardi drôle,
Qui d'organum n'avoit hanté l'école,
Fait, préludant, rouler sur les claviers,
Sans choix, sans but, ses doigts lourds & grossiers;
Puis tout-à-coup le Bourdon, la Cimbale,
Le Larigot, le Cornet, le Nasard,
Clairon, Régale, & Cromorne & Pédale,

Se décochant tout à coup au hasard,
Tôt il s'éleve une telle tourmente,
Qu'à ce fracas le peuple en épouvante,
Croit sur son dos voûte & murs écroulés.
Chats, Chiens, Corbeaux, Baudets, Loups assemblés
Au fond d'un bois, pour hurler avec rage,
Sur d'affreux tons de concerts endiablés,
Onc ne sçauroient imiter le tapage
De l'Organiste ainsi carillonnant,
Sans aux tuyaux donner la moindre treve.
Avec tumulte à la parfin s'acheve,
Hurlu, berlu, cet office étonnant.
De part & d'autre en foule incontinent
Des plus hupés la cohorte s'approche,
Baragouinans autour du compagnon,
Qu'ils tutoyoient, maint & maint gros reproche,
Moitié François & moitié bas Breton.
Mais celui-ci qui craignoit le bâton,
Sans perdre terre en son ame rusée,
Bien démêla le fil de la fusée,
Messieurs, dit-il, je vous prie, oyez-moi
Déjà m'avez condamné sans m'entendre;
Et m'appellant vaurien, homme sans foi,
Opiniez presque à me faire pendre;
Par tant il est très-vrai qu'en cettui cas,
Point n'ai failli; car dites-moi de grace,
Que voulez-vous qu'un Organiste fasse?
Votre Souffleur, que Lucifer là-bas
Puisse emporter, ce vilain, ce stupide,

Qui me regarde & ne répond *motus*,
Ce brêchedent, quand je joüe un *Sanctus*;
Presto, presto, me soufle à toute bride
Un *Gloria in excelsis* à coup :
Par ces propos nos Seigneurs s'appaiserent;
Leur front ridé s'applanit, & beaucoup,
Et de cœur franc envers lui s'excuserent
De leur courroux trop inconsidéré.
Quand au soufleur, Vénérable Messire
Dom Guinolay, Prêtre & de plus Curé,
Dit qu'il falloit le prier qu'à son gré,
Lui-même il prît la peine de l'élire
Bon & loyal, & qu'il daignât l'instruire :
Oui, dit-il, toppe. A tout il consentit
Bien volontiers; mais aussi-tôt sans bruit,
Le jour venu, l'argent dans l'escarcelle,
Son havresac troussé sous son aisselle,
Il délogea comme fit le valet
Que feu Marot nomma *Nihil valet*;
Mais du logis ne voulut par scrupule
Voler la clé, qu'il cacha sous l'uscet *
Bien poliment; & depuis même on sçait
Qu'il dit n'avoir donné cette pilule
Aux villageois, que pour les mettre au fait;
Qu'un carabin de Musique ou de danse,
Par ville & bourg voltigeant sans brevet,
Ne doit jamais être payé d'avance;
Autrement garre, on risque le paquet.

* *Uscet* mot Breton qui vient de l'Italien *uscio*, entrée, sortie, porte.

CONTE III.

LE PEINTRE ESCLAVE.

UN Peintre voyageur fut pris par un Corsaire ;
Et conduit au Roi de Sallé.
Ça, dit le fier Tyran au Captif désolé,
Bâtard du Titien, voyons ce que sçait faire
Le pinceau dont tu t'es vanté :
Si tu réussis à me plaire
Je te promets ta liberté ;
Pein, pour orner ma galerie,
Toutes les Nations, & que ton industrie
Fasse en sorte que l'œil, dès le premier moment,
En distingue chacune à l'air, au vêtement.
Le Peintre, que déjà fatiguoit l'esclavage,
Dresse son chevalet : & pinceau d'imiter
Si bien, qu'à n'en pouvoir douter
On les reconnoissoit à l'habit, au visage.
Mais chaque Peuple étant vêtu
Suivant sa diverse maniere ;
Dans sa figure singuliere
Le seul François étoit tout nû,
Portant uniquement sur son bras, qu'il replie,
Une piece d'étoffe. Où sont donc tes esprits,
Dit le Monarque au Peintre ? & par quelle folie
Peins-tu le François sans habits ?

Seigneur, lui répond-il, n'en soyez point surpris:
Il change si souvent de mode,
Que mon Art, ne sçachant où se déterminer,
Lui donne de l'étoffe, afin qu'il s'accommode
Comme il voudra l'imaginer.

CONTE IV.

LES FRANCHES REPUES.

Un Marié, devant son Epousée,
Fut visité de maint & maint tendron;
Et le baisant chacun lui faisoit don
D'une fouace *. Eh quoi! dit la rusée,
Sur mon paillier? Ce sont tendre rosée,
Répond l'Epoux, des adieux sans façon.
La Femme dit: Bien étoit de raison
Que je le sçusse, & j'aurois tout de suite
De leur devoir averti mes amis,
Qui tous m'auroient, en me faisant visite,
Porté du vin; si que bien assortis,
Aurions de quoi boire & manger gratis.

* Espece de Gâteau.

CONTE V.

CONSULTATION POUR LA MIGRAINE.

Un gros Prieur à face féraphique,
Depuis trente ans de migraine attaqué,
Fit affembler la Gent Hippocratique.
Enfuite il dit au Sénat convoqué :
Vous dont l'efprit s'eft aux Arts appliqué,
Pourriez-vous faire à mon mal quelque chofe?
Mais je ne veux faignée, effence, onguent,
Boiffon, remede aucun, petit, ni grand.
Tous fur ce point demeurant bouche clofe,
Le vieux Doyen dit : A donc je ne fçai
Ce que voulez qu'à votre mal on faffe.
Ce que je veux ? Faites par votre grace,
Qu'il dure autant qu'il y a que je l'ai.

CONTE VI.

CLAUDINE MALADE.

Malade au lit Claudine oyoit un Prêtre,
Qui lui difoit : Vous mourrez pour renaître

Avec les Saints. Attendez, s'il vous plaît,
Repart la fille; il n'eſt rien tel que d'être
Avec le Monde qu'on connoît.

CONTE VII.

LES CROCHETS.

UN Avocat changeant de domicile,
Accumuloit livres, timbres, procès,
En un fagot, ſur l'échine docile
D'un Crocheteur trébuchant ſous le faix.
Ouais, dit Cujas, vous pliez les jarrets?
J'en porte moi bien d'autres dans la tête.
Le gars répond: Ne ſçai comme elle eſt faite,
Mais ſi faut-il qu'elle ait de beaux crochets.

CONTE VIII.

LE SERMENT.

POUR acheter trois boiſſeaux de froment,
Macé prêta douze écus à Grégoire.
Cettui prié de rendre ce comptant,
Nia le fait, non qu'il n'en eût mémoire.
Par quoi cité fut-il à l'Auditoire,

Pour

Pour affirmer son dire par serment.
Là le scrupule assaillit le galant,
Il balançoit. Mais toute endemenée
Derriere etoit son épouse au soûtien
Qui le poussoit, en lui disant, Payen,
Jure donc, jure; eh, cent fois la journée
Jure-tu pas, sans y profiter rien ?

CONTE IX.

LE CIERGE BÉNI.

DANS les douleurs, dont l'imprudente femme
Subit l'effort pour avoir écouté
Le vieux Serpent, une galante Dame
Plaignoit d'hymen le plaisir acheté
Trop cherement; tandis qu'à son côté
Très-bien flamboit de Sainte Marguerite
Cierge béni. Mais dès qu'elle fut quitte,
Elle appella sa servante Garin;
Fille, dit-elle, éteins & serre vîte
Ce luminaire; il est d'un grand mérite,
Et peut servir encor pour l'an prochain.



CONTE X.

LA BANNIERE.

CERTAIN Tailleur, qui d'antique habitude
Voloit de drap toûjours quelque lopin,
Tomba malade, & d'un accès trop rude
L'effort sembloit l'emporter vers sa fin.
Comme il avoit son esprit en écharpe,
Dans ses écarts notre joüeur de harpe
Crut voir un Ange, une Banniere en main;
Que composoient, dressés en Mosaïque,
Mille morceaux de drap, bleu, gris de lin,
Blanc, pourpre, noir, vert, jaune, incarnardin;
Et cetera, mélange symbolique.

L'Ange lui dit: Vois dans ce pavillon,
Homme sans foi, vaurien, pendart, brouillon;
Des tours nombreux de ta rapinerie
Les vrais témoins en maint échantillon.

Ce nonobstant le Ciel veut à la vie
Te renvoyer; mais à condition
(Et dans ton cœur fais m'en juste cédule)
De ne céder à la tentation,
Qui jusqu'ici gagna ton cœur crédule.
Il le promet, & reprend sa santé.

Or redoutant l'amorce coûtumiere;

Messer Tailleur avec sincérité,
A tel garçon, que sa capacité
Faisoit traiter de façon familiere,
Dit en secret : O de mon ame entiere
Cher confident, quand par fatal oubli
Tu me verras fourrer sous l'établi,
Ou par hasard mettre en ma gibeciere
Coupon d'étoffe ; aussi-tôt, à propos,
Averti moi seulement par ces mots :
Maître, alte-là, pensez à la Banniere.

Ce qui fut dit, fut de même maniere
Exécuté : si bien que le garçon,
Soit que le jour parut sur l'horison,
Soit que la nuit commençât sa carriere,
N'avoit jamais, au bout de sa chanson,
Que ce refrain, gent & gaillard fredon,
Maître, alte-là, pensez à la Banniere,
Dont celui-ci goboit seul la leçon.

Advint pourtant, qu'ayant, pour mariage,
D'un Fiancé de superbe parage
Levé l'habit, du drap d'or le plus beau
Habit complet, à cet appât nouveau
Le Magister oublia sa promesse ;
Et promenant son agile ciseau,
Conformément à sa premiere adresse ;
Met à profit en sequestre un chanteau.
Le Garçon crie, Alte là, Maître. Qu'est-ce ?
Oh ! qu'est-ce donc ? ne vous souvient-il pas

De l'Etendard ? Cettui n'eſt dans le cas ;
Dit le matois ; & j'ai bonne mémoire ,
Que dans l'Enſeigne , où , du drap défendu
L'Ange aſſembla l'effrayant répertoire ,
N'étoit morceau pareil à ce tiſſu.

CONTE XI.

LE TESTAMENT DU CURÉ.

PRES du trépas, le vieux Paſteur Macé ;
Qui fit tant bien valoir le Presbytere ,
Qu'en bourſe avoit maint écu ramaſſé ,
Son Teſtament à ſon tour voulut faire.
Griffart s'en vient , Griffart hardi Notaire ,
A ſon côté ſon écritoire ayant.
Dom Côme étoit Vicaire ; & tournoyant
Autour du lit, penſoit que, pour ſalaire
De ſon tracas , peut-être du gâteau
Bien lui pourroit échoir joli chanteau.
Notaire , écris , dit le triſte bonhomme :
A mon Vicaire, écris que, pour ſon ſoin ,
Devoirs rendus , jour & nuit au beſoin ,
Je donne en propre , & lui legue la ſomme
De... de... là L'autre en pleurant, dit en ſoi
Joyeuſement, Voici certes pour moi
De guériſon le plus gaillard ſymptôme ;

Pasteur, courage. Alors le moribond,
Pâle & hâté d'entrer au clair Royaume,
Ecris, dit-il, écris, Tabellion,
Je meurs, mets donc, mets que par moi la Somme.
De Saint Thomas, est léguée à Dom Côme.





IDYLLES.

LE PARADIS PERDU.

IDYLLE I.

A Madame DU BOCAGE.

CHASSÉ' des lieux charmans, où le Ciel le fit naître
Pour joüir d'un bonheur qu'il sçut trop tard connoître,
Adam couvert de honte & noyé de ses pleurs,
Exprimoit en ces mots ses premieres douleurs:

Jardin délicieux, où mon ame ravie
Devoit passer les jours d'une innocente vie,
Dont la mort n'eut jamais allarmé les plaisirs,
Où la Terre & le Ciel prévenoient mes desirs;
Demeure qui charmoit & mon cœur & ma vûe,
Est-ce donc pour toûjours qu'Adam vous a perdue?
Mes pas faisoient éclore & germer tous les dons
Qu'à mes bras fatigués réservent les saisons;
Les ruisseaux à ma soif présentoient leurs eaux saines,
Les vents laissoient régner les zéphirs sur les plaines;
Sans crainte autour de moi mille espece d'oiseaux
Chantoient, & voltigeoient de rameaux en rameaux;

Et le Ciel avec joie approuvant notre flamme,
En deux corps, Eve & moi, nous ne sentions qu'une
ame.
Mais, ô bonheur passé ! souvenir pénétrant,
Qui m'abandonne en proie au regret dévorant !
Mon divin Créateur, touché de complaisance,
Me daignoit enivrer de sa sainte présence :
Sa haute Majesté s'abbaissoit jusqu'à moi,
Lui-même il me parloit, il m'enseignoit sa loi.

Mais mon esprit s'offusque, & des vapeurs trompeuses
N'y laissent désormais que des clartés douteuses.
Dieu ! comment suis-je nu ? Sauve-moi de mes yeux ;
Je rougis, je deviens à moi-même odieux.
Etois-je ainsi formé ? Suis-je ton même ouvrage ?
Figuier, pour me couvrir, prête-moi ton feuillage ;
Et puisse-tu de fleurs jamais n'être embelli,
Pour prix de ton bienfait par ma honte avili.

Quel spectacle d'horreur ! tous mes membres frissonnent !
Où fuir ? l'Enfer, la mort, cent monstres m'environnent.
L'air embrasé mugit, les vents enflent les mers.
Vagabond, étonné dans ces vastes deserts,
Quels antres creux, quels bras m'offriront un asyle:
Mes cris sont superflus, ma plainte est inutile ;
L'Univers indigné s'arme contre mes jours.
Eve, rassûre moi, prête-moi ton secours.

Mais que vois-je ? elle même, effrayée, éperdue,

Me regarde en tremblant, se dérobe à ma vûe ;
Ah ! la coupable craint que je m'aille venger
Du crime où ses conseils ont osé m'engager.

Barbare, que crains-tu d'un cœur foible & timide,
Qui n'a pû résister à ton appas perfide ?
Je devois fuir alors, & ne t'écouter pas ;
Tu m'as fait dévorer l'arrêt de mon trépas.
Le feu, l'air & les eaux, ligués avec la terre ;
Vengent leur Créateur, en nous livrant la guerre :
Les Lions que j'ai vû soûmis, obéissans,
Viennent fondre sur moi, de courroux rugissans.

Tu tardes, Dieu terrible, à nous réduire en poudre.
Sur un couple insolent précipite ta foudre ;
Fais rentrer au plûtôt deux monstres abhorrés,
Dans le premier néant, dont tu les as tirés.
Falloit-il, pour la perdre, animer la poussiere,
L'enrichir des rayons de ta propre lumiere ?
Ton image, livrée au Démon furieux,
Dut-elle être le prix d'un fruit contagieux ?

Les divers animaux qui peuplent ce bas monde,
Qui respirent dans l'air, sur la terre, & dans l'onde,
Devoient être aux humains asservis par ta loi ;
Le Serpent seul combat, & les terrasse en moi.
Tu dis, que de ma chair ma Compagne tirée,
Pour m'aider, me chérir, avoit été créée ;
Et je vois que tes mains ont formé de mon sang
Le bras, le cruel bras, qui me perce le flanc.
Dans ce séjour de paix Adam placé sans elle,

A tes ordres, Seigneur, feroit encor fidele.

Mais, quoi!tu pouvois bien,d'un contrepoids égal,
Soûtenir un penchant qui me portoit au mal,
Mon ame, par ta grace à la vertu conduite,
Auroit affujetti ma volonté féduite:
J'euffe avec ton fecours du Serpent triomphé;
Sous ton bras foudroyant il fut mort étouffé.
Que dis-je? ô Ciel! épargne, excufe un cœur parjure:
Tu m'aimois, Dieu trop bon, ta Grace vive & pure,
Pour me rendre à moi même a fans ceffe infifté;
Mais à tous fes efforts mon cœur a réfifté.

Adam, tu vas mourrir, crioit-elle: ah! détefte
Un fruit à tes enfans, autant qu'à toi, funefte.
Tu m'as parlé, Seigneur, & je ne t'ai pas cru;
Tu voulois me fauver, & je me fuis perdu.

Mais,quel éclat,vainqueur de ces horreurs funebres,
Diffipe la tempête, en chaffant les ténebres!
Mon Dieu s'offriroit il à mes fens enchantés?
Non, c'eft Michel, l'effroi des Anges révoltés;
Son vifage eft brillant, & fes aîles dorées
Sont d'éclatans rubis & de perles parées.

Eve, approche; écoutons les décrets éternels.

„ Du fort qui vous accable, artifans criminels,
„ Dieu lit jufqu'en vos cœurs un injufte murmure:
„ Ce n'eft point pour périr qu'il fit la Créature.
„ Pere & Maître, il vouloit qu'à fes ordres foûmis
„ On reconnut les biens & donnés & promis;
„ Et, malgré les confeils infpirés par la Grace,

„ Vous avez du Serpent fait réussir l'audace.

„ D'une autre Eve sans tache un pur Adam naîtra :
„ Cet Adam est son Fils, qu'il vous immolera.
„ Du Serpent en fureur la tête est écrasée :
„ Un Dieu meurt; des Enfers la puissance est brisée;
„ Son sang fumant sans cesse enfante des Soldats,
„ Qui le font en tous lieux régner par leur trépas.
„ Hélas! tronc malheureux, tes branches condamnées,
„ Sont, si ton Dieu n'expire, aux flammes destinées:
„ De ses tendres bienfaits, voilà quel est le prix.
„ Adieu, sa voix m'appelle aux célestes lambris.

Messager du Très-Haut, daigne au moins nous apprendre,
Quel pardon, Eve & moi pouvons un jour attendre:
Mais il fuit. Travaillons, & tâchons, par nos pleurs,
De rendre l'Eternel sensible à nos malheurs.

Délicat & charmant génie,
Nouvelle Scudery, Rivale des neuf Sœurs,
Qu'une sçavante Compagnie
A Roüen couronna de ses premieres fleurs;
Du Bocage, aujourd'hui ta rapide harmonie
S'éleve aux plus sublimes sons,
Crayonne de grands traits, peint avec énergie,
Transporte nos esprits par la noble magie
Et les passages de ses tons.
J'étois au Printems de mon âge,
Lorsque le Dieu des Vers m'inspira le courage
De tracer cet essai, qui n'a pas vû le jour.

Je ne connoissois pas, captif dans ce séjour,
Ce Milton plus fougueux que la foudre & l'orage,
Et ne pouvois prévoir que ton esprit plus sage
Dans la même carriere entreroit à son tour.
Ainsi, sans m'effrayer du brillant avantage
Que va sur tous les cœurs emporter ton ouvrage;
Si j'ose publier le mien,
Ce n'est qu'afin qu'il rende hommage
Aux touchantes beautés du tien.

LE PREMIER AGE DU MONDE, OU *LE SIECLE D'OR.*

IDYLLE II.

A M. MONTAUDOUIN DE LA TOUCHE.

QUE les humains du premier âge
Vivoient contens & fortunés!
A de vrais plaisirs destinés,
Leurs jours s'écouloient sans nuage.
La douce Médiocrité,
La modeste Frugalité,
Des Jeux l'innocent badinage,
S'employoient de concert à leur félicité.

Du nom de siécle d'or, dans l'antique langage;
Cet heureux tems fut honoré;

Non pas que ce métal y fut considéré :
C'est que les mœurs, sans alliage,
Faisoient consister leur beauté,
Comme l'or, dans la pureté.

Ils n'avoient ni Palais, ni pompeux équipage.
La Justice n'étoit que la simple équité,
Sans art & sans apprentissage.
Les suppôts de Thémis n'avoient point inventé
Ces mots prodigieux, dont l'obscur étalage
Embarrasse la vérité.
On ne reconnoissoit charge ni dignité;
Dans les rangs, entre humains, il n'étoit point d'étage.

Leurs desirs se bornoient au terrein, dont les Dieux
Leur faisoient un juste partage.
Du luxe séduisant l'éclat pernicieux
N'avoit point jusqu'alors pris le cœur par les yeux.
De tant de mets mal-sains le divers assemblage
N'offroit point à leur goût d'hommicides appas.
Des bois voisins le fruit sauvage,
Un peu de lait & de fromage
Composoit leurs petits repas.
Le miel, dont les ruisseaux serpentoient sous l'ombrage,
Ne confondoit pas sa douceur,
Avec le bachique breuvage;
Et des vers artisans l'industrieux ouvrage,
N'empruntoit point à Tyr d'étrangere couleur.

La terre offroit au Voyageur
Un lit de verdure au passage,

Pour y dormir à la fraîcheur.
Pour éteindre la soif, sur son charmant rivage,
Un Fleuve étaloit sa liqueur;
Pour garantir de la chaleur,
Un arbre étendoit son feuillage.
Daphné se destinant à l'emploi du ménage,
Ne mettoit point son cœur & ses appas à prix.
Entre elle & son Berger, de ses charmes épris,
L'amour, sans vouloir d'autre gage,
Sans examen du parentage,
Dressoit le contrat; & les Ris,
Les Graces & les Jeux signoient au mariage.

Le Nautonnier, malgré l'orage,
Ne fendoit point encor le vaste sein des mers.
Le Marchand, qu'aujourd'hui le gain sordide engage
A parcourir tout l'Univers,
Craignant alors les flots amers,
Ne s'exposoit point au naufrage.

Les clairons, les tambours n'ébranloient point les airs;
La Haine au funeste visage,
La Fureur à l'œil irrité,
La Guerre au bras ensanglanté,
Ces cruels auteurs du carnage,
Ne s'étoient point encore échappés de l'Enfer.
On n'avoit point encor l'usage
De donner des aîles au fer,
Il ne servoit qu'au labourage:
Et l'homme sociable & sage,
De la nature en lui sentant l'étroit lien,

Perçant le flanc d'un autre, eut crû percer le sien.
Au reste qui d'entre eux, des transports de la rage
Soudain se laissant enflammer,
Eut le premier conçu le dessein de s'armer ?
Le Meurtre, monstre né de l'avide Pillage,
Du fantôme d'Honneur, & du Libertinage,
Eut été détesté, s'il eut été connu.
Chacun suivoit sans crainte un penchant ingénu:
Et pouvoit-on enfin redouter quelqu'outrage
Sous les aîles de la vertu ?

Ah ! siécle pervers ! que n'es-tu
De ce siécle innocent la plus parfaite image !
Le sordide Intérét, frere du Brigandage,
Dans les cœurs corrompus a mis un germe affreux;
L'ardente soif du gain fait un plus grand ravage,
Que l'Æthna vomissant un déluge de feux.
A l'Or on rend par tout hommage.
Enfin les avares mortels
A Plutus dans leur ame élevent des autels.
Ah ! qui fut le premier, qui pour notre dommage
Barbarement officieux,
Creusa la terre avec courage,
Pour tirer les métaux qui se cachoient aux yeux,
Et tria sur les bords du Tage
Les sablons d'or qu'il roule en son sein radieux ?
C'est ce métal trop précieux
Qui change en jours de fer les beaux jours de cet âge,
Qu'on n'eût point nommé d'Or, si nos sobres ayeux
En avoient comme nous recherché l'esclavage.
Ah ! qui fut le premier, l'humain ambitieux,

Qui dans les maux publics trouvant ſon avantage,
Vit briller, & bientôt fit voir aux curieux
Le feu des diamans, ces biens contagieux !

Ami du bon vieux tems, je vous dois ſa peinture;
A vous de qui la foi, ſi conſtante & ſi pure,
Dans ce ſiécle infidele eſt un rare thréſor;
A vous de qui l'eſprit ſi brillant & ſi juſte
Sçait aſſembler le goût du beau regne d'Auguſte,
Avec les mœurs de l'Age d'or.

LES ARBRES.

IDYLLE III.

A M. de PERARD, *Chapelain du Roi de Pruſſe, des Académies des Sciences de Berlin, Petersbourg & Stockholm, de l'Inſtitut de Bologne, de la Société de Londres, des Sociétés Royales Allemandes de Goëttingen & Greifsuald.*

AIMABLES ornemens de la ſimple Nature;
Beaux arbres, que j'aime à vous voir
Etaler dans nos bois votre jeune verdure,
Quand, avec le Zéphir qui vous vient émouvoir,
Le blond Soleil ſe joue à travers le feuillage,
Dont l'ombre qui s'agite aux yeux peint votre image
Sur le gaſon naiſſant qui vous ſert de miroir.

Là, dégagé du soin frivole,
Et des pénibles embarras,
Qu'inventa l'avarice folle
Pour saisir à la hâte un métal qui s'envole,
Et qui voit les humains ramper pour ses appas,
Si j'ai quelque chagrin, votre ombre me console
Vous me tendez toûjours les bras.

Ah ! quelle extrême différence
Des amis de ce siécle, à vous !
Tandis que la fortune avec persévérance
Se plaît à nous combler de ses dons les plus doux,
Ils ne sont prévenans, attentifs que pour nous.
Mais au premier moment que sa faveur chancelle,
Ils sont prêts à changer comme elle.

Le Ciel répand sur vous sa libéralité ;
Vous l'aimez ; & vers lui vos branches élancées ;
Paroissent, entr'ouvant leurs écorces pressées,
Demander de la voix la prompte faculté,
Pour rendre grace à sa bonté.

A l'exemple du Ciel, la terre est bienfaisante :
De son sein ramolli la vertu nourrissante
Vous comble de ses dons chéris ;
Et de sa vive humeur imbue,
Votre séve à longs traits s'enivre, & distribue
De rameaux en rameaux l'aliment qu'elle a pris.

Ingrats, insensés que nous sommes !
Que nous méritons peu l'excellent titre d'hommes !
Dénués

Dénués de vertus,par le vice obſcurcis !
Le Ciel tâche d'agir ſur nos cœurs endurcis,
Toûjours de ſes faveurs prodigue ;
Mais ces cœurs révoltés, repouſſant ſes avis,
Aſſemblent contre lui l'impérieuſe ligue
Des folles paſſions qui les ont aſſervis.

La terre à chaque inſtant ſent avec complaiſance,
Que de ſon ſuc benin doucement altérés,
A le filtrer ſans réſiſtance
Vos canaux amoureux ſont toûjours préparés.
Avec quelle chaleur vos racines profondes,
De plus en plus s'entrelaſſant
Parmi ſes entrailles fécondes,
Paroiſſent lui marquer, d'un cœur reconnoiſſant,
Le retour qu'on n'a point dans le ſiécle préſent!

Le Ciel nous a formés, ſon ſouffle nous anime ;
Et ſi le ſecours de ſon bras
Ceſſoit un ſeul inſtant d'affermir tous nos pas,
Nous tomberions en poudre,engloûtis dans l'abîme.
La Grace ne nous quitte pas,
Preſſe, exhorte, & voudroit rappeller des ingrats
Du penchant ſéducteur qui les conduit au crime.
On l'écoute avec peine, on ſe ferme les yeux ;
On combat avec goût ſon effort ſalutaire ;
Et du monſtre infernal victime volontaire,
L'homme voit ſans regret ſon poiſon furieux
De la Grace étouffer le germe précieux.
Cependant tourmenté par un obſcur myſtere,
Il raiſonne, il murmure, & prétend l'accuſer

D'avoir frustré ses vœux du secours nécessaire
Qu'il a voulu lui-même refuser.

Tendres nourrissons de la terre,
Que vous avez pour elle un loüable retour!
Quand le Soleil brûlant lui déclare la guerre,
Vous lui témoignez votre amour.
Au moyen de votre ombre agréable & fleurie;
Vous soûlagez, à votre tour
La mere qui vous a nourrie.

Que les enfans sont éloignés
De marquer la même tendresse
Et les mêmes égards à ceux dont ils sont nés!
Leurs parens, pour fournir au soin de leur jeunesse,
Ont tout sacrifié, leur repos & leur bien,
Se promettant qu'un jour ils seroient leur soûtien:
Mais, ô longue & vaine espérance!
O des plus doux bienfaits amere récompense!
Combien n'en voit-on pas, de ces fils monstrueux,
A peine revêtus d'un emploi fastueux,
Oublier leurs parens au sein de l'indigence,
Et comme d'un affront honteux,
Rougir insolemment de se dire nés d'eux?

Arbres, vieux habitans de ces lieux solitaires,
Dans l'épaisseur de vos rameaux
Vous offrez un hospice aux timides oiseaux:
C'est dans vos bras touffus, que ces amans sinceres,
Qui badinent sous vos rideaux,
Quand le Printems revient, forment des nœuds nouveaux.

Au lieu que parmi nous, qu'on dit être tous freres,
Il n'est plus d'hospitalité,
Point de candeur, point d'ingénuité.
La pauvreté craintive, en lambeaux gémissante,
N'est plus qu'un spectre affreux, des riches abhorré;
La charité compatissante,
Qu'une morne langueur, qu'un nom déshonoré.

Que de vos voluptés la source est pure & saine !
Un aliment égal, sagement tempéré,
Par la nature préparé,
Vous entretient long-tems sans douleur & sans peine,
Dans un équilibre assûré.
Au lieu, que pour flater notre ame sensuelle,
Tant de mets, où le goût se confond égaré,
Ont appris à la mort cruelle,
Un chemin que sans eux elle auroit ignoré.

Le terrein qui vous a vûs naître,
Vous voit paisiblement mourir.
Inquiets voyageurs, nous voulons toûjours être,
Ailleurs qu'où nous a fait courir
Le chagrin qu'on ne peut écarter ni guérir;
Qui de la ville aux champs, & du séjour champêtre
Nous ramene à la ville, & vient par tout s'offrir.
On voudroit tout sçavoir; on s'applique à paroître,
Par l'éclat orgueilleux de ses talens divers;
On se fait avec bruit connoître à l'Univers,
Et vuide & mécontent on meurt sans se connoître.

Chênes, Ormeaux, Tilleuls, vous craignez les hyvers;

Les furieux Tyrans des airs,
La neige & les frimats vous viennent faire outtrage;
Mais les barbares passions,
Dont l'amorce corrompt nos inclinations,
Exercent sur notre ame un plus affreux ravage.

Cependant, comme nous, on ne peut vous blâmer;
Vous ne pouvez des vents fuir l'inflexible rage:
Il vous faut en pliant, les attendre à calmer,
Ou succomber enfin sous l'effort de l'orage.
Au lieu que, pour sauver les humains du naufrage,
La Grace à tout moment veut les pousser au port;
Mais plûtôt que d'entrer où sa voix les engage,
Eux-mêmes choisissent la mort.

Sous un regne fameux, où l'on voit le Dieu Mars
Protéger dans le Nord les talens & les arts,
PERARD, *dont le charmant génie*
Sur les bords de l'Oder attira les neuf Sœurs,
Et dont la voix brillante, au gré de l'harmonie,
Y calme l'Aquilon par ses sons enchanteurs,
Crois-tu que de Stettin la cruelle distance
A ce coin de Bretagne, où le sort m'a lié,
Ait rien ôté de la constance
D'un cœur qu'unit au tien la sincere amitié?
Non des parfaits Amis, les vrais cœurs ont des aîles,
Pour franchir les monts & les mers;
Et malgré la tempête & les vents infideles,
Sont présens l'un à l'autre, aux bouts de l'Univers.
Ce n'est donc point, PERARD, *l'estime pour mes vers*

Qui me presse aujourd'hui de t'offrir cet ouvrage.
Mais par ce nouveau témoignage,
Je veux te prouver seulement
Que sous quelque climat que t'emporte la Gloire,
Tu vivras éternellement
Dans mon ame & dans ma mémoire.

LE PRINTEMS.

IDYLLE IV.

QUE le Printems est beau ! Tout rit dans la Nature,
Nos Prés sont verds, nos Bois ont repris leur parure;
Les Ruisseaux ranimés, sur un gravier d'argent,
Promenent, d'un pas diligent,
Une Onde claire qui murmure.
Les Oiseaux amoureux, sous les rameaux fleuris,
Célébrant à l'envi de petits mariages,
Font parler de leurs mieux, dans leurs tendres ramages,
Les feux dont l'un pour l'autre ils ont le cœur épris.
Amintas que l'amour dévore,
Ne pouvant fermer l'œil, abandonne le lit;
Il sort comme en délire, & court au lieu prescrit,
Attendre Cloris qu'il adore;
Le jour ne paroît point encore,
Mille soupçons jaloux agitent son esprit.

Du pareſſeux Titon l'Epouſe matinale,
S'arrête en le voyant, & le prend pour Céphale ;
La beauté du Berger la charme & l'éblouït :
Mais découvrant l'erreur dont ſon ame joüit,
La honte peint ſon front du vermeil de l'opale :
Et bien tôt les regrets la rendant triſte & pâle,
Dans les airs blanchiſſans elle s'évanoüit.
Mille frilleuſes Hirondelles,
Traverſant les Mers à la fois,
Ramenent Zéphire avec elles,
Et ſe repoſent ſur nos toîts :
Se becquetant, battant des aîles,
Volant, & revolant, ſe ſuivant tour à tour,
Leur caquet enjoüé réveille
La jeune Cloris qui ſommeille,
Et l'avertit d'aller où l'attend ſon amour.
Le Soleil careſſe la Terre,
Il la conſole de la guerre
D'un long Hyver armé de frimats, de glaçons.
La Terre rajeunie ouvre ſon ſein fertile
Aux doux écoulemens des céleſtes rayons ;
Et Flore à leurs ordres docile,
S'apprête avec Pomone à répandre ſes dons.
Nos Brigantins & nos Frégates
Fendent le liquide Elément,
Et ne craignent que les Pirates,
Garantis de l'effroi de la Mer & du Vent.
Les Poiſſons, ſous un mur de glace
Depuis trop long-tems retenus,

Dans leur froide priſon ne ſe captivent plus.
Thétis les voit bondir ſur ſa verte ſurface.
L'Amour, que nul effort n'a jamais arrêté,
Prend ſon vol, & ſe gliſſe avec agilité
Dans leurs demeures tranſparentes:
Ses flammes dans l'eau pétillantes,
En pénetrent l'humidité;
Et leurs écailles palpitantes
Expriment les accès, coup ſur coup répétés,
Du plaiſir dont ils ſont doucement tourmentés.
Le beau Mirtil ſous la feuillée,
Danſe au clair de la Lune au ſon du flageolet;
Avec la blonde Iris leſtement habillée.
Il voudroit dans un coin ſecret
L'entretenir de ſon martyre;
Il a cent choſes à lui dire:
Mais Coriſque & Daphné, d'un regard inquiet,
Semblent les obſerver ſans ceſſe.
Victime du reſpect humain,
Mirtil lui dit tout bas, en lui ſerrant la main:
Adieu, l'unique objet de ma vive tendreſſe;
Trompons des yeux malins la curieuſe adreſſe;
Nous nous retrouverons demain.
Jours charmans, ſaiſon fortunée,
Que vos beautés auroient d'appas,
Si, quand vous revenez, vous ne nous diſiez pas,
Qu'en nous vieilliſſant d'une Année,
Vous nous faites marcher vers la nuit du trépas!

LES TOURTERELLES.

IDYLLE V.

A Madame DESHOULIERES.

HÉLAS ! constantes Tourterelles,
Que vos caresses & vos jeux
Ont des attraits touchans pour un cœur amoureux !
Redoublez, s'il se peut, vos flammes mutuelles ;
Pâmez-vous, languissez, mourez dans les plaisirs.
Ah ! j'entens vos petits soupirs,
De vos transports secrets interprètes fidelles,
Vives affections ! naïfs trémoussemens !
Mais qu'apperçois-je? ô Ciel! dans les ravissemens
Vous vous enivrez sans mesure ;
Vos becs entrelassés qui font un doux murmure
Humectent la chaleur de vos embrassemens.
Ah ! je me meurs moi-même, ah ! que sens-je ! ah ! mon ame
Cede au tendre brasier qui me brûle au dedans :
Errante sur ma lévre elle est toute de flamme.
Profitez de la vie, heureux couple d'Amans,
Joüissez d'un bonheur dont la source est si pure :
L'instinct que vous donna la prudente nature,
Vaut mieux que tous nos sentimens.
Sans vous embarrasser dans d'inutiles peines,

Le sang qui coule dans vos veines
Vous instruit cent fois mieux que tout l'art des Romans.
Plus votre ardeur vieillit, plus vous la trouvez belle;
Malgré l'effort des ans vos cœurs sont enflammés :
Et pour une autre Tourterelle,
Vous ne quittez jamais celle que vous aimez.
Si les Amans & les Amantes
Avoient, pour s'envoler, des aîles comme vous,
On verroit encor parmi nous
Plus d'inconstans & d'inconstantes.
C'est vous que l'on doit appeller
De vrais modeles de tendresse;
Vous avez seulement des aîles pour voler
Après le cher objet qui vous charme sans cesse.
Dans votre commerce amoureux,
La défiante Jalousie
Ne répandit jamais le poison dangereux,
Qui parmi nous brise les nœuds
De l'amitié la plus unie.
Si vous paroissez quelquefois
Disputer & hausser la voix,
Je n'y découvre rien que la loüable envie
De deux Amans ambitieux
Du prix de s'entr'aimer le mieux;
Et de pareils débats toute aigreur est bannie.
Vous fréquentez les mêmes lieux;
Vous ne cherchez jamais une autre compagnie;
Vous buvez au même ruisseau;
Vous vous perchez toûjours sur le même rameau,
Quand vos paupieres sont forcées

De céder aux pavots que le ſommeil répand ;
Vous craignez de vous perdre , & vos plumes preſ-
ſées ,
Paroiſſent être entrelaſſées.
Que votre langage eſt charmant !
Qu'il a je ne ſçai quoi d'aimable & de galant !
Que vos accens plaintifs ſont pouſſés d'un air tendre !
Ce n'eſt qu'aux cœurs comme le mien ,
Que Vénus a permis d'entendre ,
Et de goûter votre entretien.
Depuis le lever de l'aurore ,
Vous ſçavez vous donner , juſques à ſon retour,
Différentes marques d'amour.
Recommencez vos jeux , recommencez encore ,
Hôtes légers des bois ; il n'eſt rien ſous les Cieux ,
Qui puiſſe tant flater & mon cœur & mes yeux :
Mais ſi le Berger que j'adore ,
N'avoit plus aujourd'hui pour moi le même cœur ;
Si l'Amour avoit fait éclore
Dans ſon ame changée une nouvelle ardeur;
Tourmens affreux ! douleurs cruelles !
Soupçons perſuaſifs ! doutes impérieux !
Ceſſez , hélas ! ceſſez , conſtantes Tourterelles :
N'offrez pas déſormais ces plaiſirs à mes yeux ,
S'ils leur doivent coûter des larmes éternelles.

Du beau ſexe François , ô la gloire & l'honneur !
DESHOULIERES , *dont le génie*
Sçut chanter des Amans la douce maladie ,
Et des Héros guerriers célébrer la valeur ;
Du Pinde, où tu jouïs d'une meilleur vie ,

Regarde ici-bas, & reçois
L'Idylle que je te dédie ;
C'est à ton goût que je la dois.
Si je puis aujourd'hui mériter ton suffrage,
Phébus & les neuf Sœurs s'unissant avec toi,
Avoûront ce galant Ouvrage.

LES HIRONDELLES.

IDYLLE VI.

*A Madame la Comtesse de V**.*

VOS petits becs, Hirondelles badines,
Donnent à ma fenêtre en vain cent petits coups ;
Vous croyez m'éveiller, moi qui dors moins que vous :
Mais vous allez partir, aimables Pélerines.
Hélas ! votre départ annonce à nos climats
Le retour des glaçons, des vents & des frimats.

Quand on aime, dort-on ? Non, non ; j'en interroge
Tout ce qu'Amour peut blesser de ses traits.
Dans le cœur, dans les yeux ce Dieu subtil se loge,
Et quelque part qu'il aille, il en bannit la paix.
Ah ! que j'aime à vous voir, l'une à l'autre fidelles,
Vous donner en partant cent baisers savoureux ;
Et d'un léger battement d'aîles,
Exprimer à l'envi les ardeurs mutuelles,

Qui brûlent vos cœurs amoureux.

Raiſon vainement attentive,
Pourquoi viens tu mêler aux plus charmans plaiſirs
De tes fâcheux conſeils l'amertume tardive ?
Nous ſuivons malgré toi la pente des deſirs,
Où nous porte en naiſſant l'humeur qui nous domine;
Et ta triſte lueur, cette lueur divine,
N'éclaire que nos repentirs.

Habitantes des airs, Hirondelles légeres,
Qu'à bon droit les mortels devroient être jaloux
De l'inſtinct qui vous rend plus heureuſes que nous!
Du déchirant remords les bleſſures ameres,
Du ſcrupule inquiet les frayeurs populaires,
Les ſoupçons délicats, les volages dégoûts,
Ne corrompent jamais vos unions ſinceres;
Ce n'eſt pas l'or qui joint l'Epouſe avec l'Epoux.
De ces parens atrabilaires,
Par caprice à nos vœux le plus ſouvent contraires,
Vous ne craignez point le courroux.
L'Amour ſeul, dont les loix ne ſont pas mercénaires,
Préſide à vos tendres myſteres;
C'eſt le cœur qu'il conſulte, en agiſſant ſur vous:
Et vos nœuds, toûjours volontaires,
Forment l'enchaînement d'un ſort tranquile & doux.

Aux yeux de ſon Amant l'Hirondelle à tout âge,
A de jeunes beautés & des appas flateurs.
La vieilleſſe ſur nous déployant ſes rigueurs,
Trop fortunés Oiſeaux, ne vous fait point d'outrage;

Ses doigts lourds & glacés, sur votre beau plumage,
Ne viennent point coucher d'odieuses couleurs.
Sexe infortuné que nous sommes !
Quatre lustres complets sont à peine écoulés,
Que le caprice ingrat des hommes
Croit les Jeux & les Ris loin de nous envolés.
A trente ans on est surannée ;
A quarante il devient honteux,
Qu'on pense qu'une ame bien née
Puisse encor de l'Amour sentir les moindres feux.
Cependant cet amour peureux,
Qui veut & ne peut point éclore,
En est toûjours plus allumé ;
Un brasier trop long-tems sous la cendre enfermé,
Soi-même à la fin se dévore ;
Et c'est ainsi qu'un cœur en secret enflammé,
Après avoir langui, meurt en vain consumé.
D'un désordre pareil la Nature affligée,
Murmure avec l'Amour de se voir négligée ;
Et qu'un Honneur, fondé sur de bisarres loix,
Retranche impunément la moitié de ses droits.

Inflexible Raison, qui nous tiens à la gêne,
Faite pour les humains, tu parois inhumaine ;
Nos cœurs, tyrannisés par tes réflexions,
Ne font qu'aller de peine en peine.
Gouverne, j'y consens, les autres passions ;
Tu peux les opprimer sous ta loi la plus dure,
Semblable à l'horrible Vautour,
Qui ronge Promethée & la nuit & le jour :
Mais laisse au moins à la Nature,

A régler celle de l'Amour.

Cherchez un autre Ciel, aimables Hirondelles ;
Ou le Soleil chassant les paresseux Hyvers,
Entretienne en vos cœurs des chaleurs éternelles.
Hélas ! que n'ai-je aussi des aîles,
Pour vous suivre au milieu des airs !
Puissiez-vous sans péril passer les vastes mers !
Puisse Eole, à votre passage,
Ainsi qu'aux jours heureux où regne l'Alcion ;
Dans ses antres profonds emprisonner la rage
Des Enfans du Septentrion.
Mais, si malgré mes vœux les efforts de l'orage ;
Dans les flots contre vous armés
Vous ouvroient un tombeau ; vous auriez l'avantage
D'embrasser, en faisant naufrage,
L'Hirondelle que vous aimez.

Le plus charmant mortel qui fût jamais au monde,
Et dont j'adore les liens,
Le beau Clidamis est sur l'onde:
En exposant ses jours, il a risqué les miens.
Si sur ces plaines inconstantes
Vous voyez le vaisseau qui porte mon Amant ;
Allez sur ses voiles flottantes
Prendre haleine au moins un moment.
Si par vous, cheres confidentes,
Le secours de ma voix pouvoit être emprunté,
Vous lui raconteriez les peines que j'endure ;
Vous lui feriez une peinture
De mon esprit inquiété.

Vous diriez qu'auſſi-tôt qu'un vaiſſeau nous arrive,
Je vais d'un pas précipité,
De mon cher Clidamis m'informer ſur la rive,
Le cœur entre la crainte & l'eſpoir agité;
Que vers l'Elément rédouté,
Je tourne inceſſamment la vûe;
Que pour peu qu'à mes yeux l'onde paroiſſe émue,
Je ſuis prête à mourir d'effroi;
Qu'il peut par ſon retour terminer mon ſupplice;
Et qu'en attendant ſon Ulyſſe,
Pénélope jamais ne ſouffrit tant que moi.

*Aimable V** mes tendres Hirondelles,*
A vos piés, en tremblant, apportent leurs ſoûpirs;
Pour un fidele Epoux auſſi ſenſible qu'elles,
Votre cœur plus conſtant n'a point d'autres deſirs.
C'eſt en vain que j'ai vû cette Idylle applaudie;
En vain de célebres Auteurs
Vantent de mon pinceau les naïves couleurs,
Si votre délicat génie
Ne joint pas ſon ſuffrage aux leurs.



LES COQUILLAGES.

IDYLLE VII.

A M. DE LA ROQUE, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Auteur du Mercure de France ; à qui l'Auteur de l'Idylle envoya une boëte pleine de Coquillages, qui ne lui fut rendue qu'au bout de deux mois.*

AUTEUR ingénieux, qui par le juste choix
Que ton habile main sçait faire,
Trouve dans ton Journal le vrai secret de plaire
Aux goûts différens à la fois;
Par quel facheux hasard mes jolis Coquillages
Choisis sur les sablons qui bordent nos rivages,
Ne font-ils point encor dans tes mains parvenus?
Tu n'en reçois point de nouvelle :
Sans doute le Courrier, ce porteur infidele
Qui s'en étoit chargé, les aura retenus.
Hélas! que de soins assidus,
Pendant la Canicule même,
Pour un sçavant ami que j'estime & que j'aime,
Doucement employés, & tristement perdus!
Quand Diane, du haut de la voûte étoilée
Laissoit aller Thétis, après l'onde écoulée,
Entre les bras de son Epoux,
Le vaillant, le tendre Pelée,

Dans une grotte reculée,
Où de leurs doux momens les Tritons sont jaloux :
Alors par un sentier, dont la route est scabreuse,
M'appuyant d'une main chancelante & peureuse,
Marchant à pas serrés, je descendois au fond
D'une retraite sablonneuse ;
Et puis par un détour j'entrois dans un salon,
Dont la naïve Architecture,
Est uniquement dûe à la simple Nature.
Là, le roc inégal fait naître des portraits
D'une singuliere structure,
Qui s'échappent à l'œil, & perdent tous leurs traits,
Quand on les regarde de près.
L'herbe d'autre côté, diversement fleurie,
Avec le Capilaire enlassée au hasard,
Produit, sans le secours de l'Art,
Une verte tapisserie.
Séjour des Rois, riches Palais,
Attrayantes prisons d'esclaves magnifiques ;
Heureux qui fut admis sous vos brillans portiques !
Plus heureux mille fois qui n'y parut jamais !
Ce qu'on voit travaillé sur vos murs à grands frais
Se présente ici de soi-même ;
Et la Nature qui nous aime,
Sçait au gré de nos vœux si bien se façonner,
Que notre œil d'abord trouve en elle
Ce qu'il nous plaît d'imaginer.
Dans ces lieux, chez LA ROQUE, à moi-même fidele,
Je m'étois imposé la loi
De cueillir chaque jour pour toi

De Coquillage un certain nombre.
Je n'en sortois jamais que le Ciel ne fût sombre ;
Tant mon esprit rêveur m'emportoit loin de moi.
Quelquefois l'Onde revenue,
Me surprenoit en ce travail,
Amenant à mes piés la richesse menue,
Dont nos bords fortunés composent leur émail.
Coquillages chéris, quand la Mer sur l'arene
Promenant à son gré des flots impétueux,
Qu'elle étend & retire en les pliant sous eux,
Vous laissoit aux graviers échapper avec peine ;
Il sembloit qu'en ces mots tout bas vous murmuriez.
Flots cruels, disiez-vous, dont la rage fougueuse
Vient de nous séparer de la Roche amoureuse,
Avec qui nous étions tendrement mariés ;
Hâtez-vous, hâtez-vous d'anéantir des restes,
Désormais consacrés aux plus vives douleurs ;
Vous avez commencé des destins trop funestes,
Mettez le comble à nos malheurs.
Quand on a perdu ce qu'on aime,
La vie est un tourment extrême,
Et le trépas a des douceurs.
Et vous, Rochers constans, prenez part aux outrages,
Que nous ont fait les flots de jalousie émûs ;
Brisez-les sur vos coins aigus ;
Rendez leur, chers Rochers, ravages pour ravages.
Vengez-vous, en vengeant les extrêmes dommages
Que nous avons, hélas! injustement reçûs.
Joüets des flots & des orages,
Coquillages, calmez ce violent courroux,

Nous sommes mille fois plus à plaindre que vous;
Ce sont les heureux mariages,
Sur qui la Mort barbare aime à lancer ses coups.
Admirables thrésors du transparent abîme,
Vos destins, des Mortels devroient être enviés.
Quoique tout comme eux vous perdiez
La substance qui vous anime,
Vous conservez pourtant des attraits, des beautés,
De diverses propriétés,
Et des couleurs étincelantes :
On vous recherche après avec empressement;
On vient vous arracher aux vagues écumantes;
Et même vos morceaux sont gardés cherement.
Pour nous, quand sous nos corps nos ames éclipsées,
Par le mal destructeur en ont été chassées,
Et qu'Atropos nous met dans la liste des Morts,
Que reste-t'il de nous alors?
Qu'en reste-t'il? grands Dieux! les terribles pensées!
Tout mon sang en frémit: plus d'appas, aucun trait...
La beauté qu'engendroit le souffle de la vie,
Et qui d'Adorateurs étoit toûjours suivie,
N'est de soi tout au plus qu'un difforme portrait;
On le craint, on l'éloigne, & la tombe dévore,
Un amas corrompu que la Nature abhorre.
Mais tirons le rideau sur des objets d'effroi,
Dont l'aspect fait pâlir le Berger & le Roi.
Plaignez-vous, soûpirez, Humains, fondez en larmes.
Mais Ciel! mon oreille n'entend
Que plaintes, que courroux, que murmures, qu'alarmes;

Tout l'Univers déclame & paroît mécontent;
Et par sa plainte circulaire,
Forme un concert horrible à mon entendement.
Un Elément est en colere,
Et se plaint d'un autre Elément :
La Terre étant plus basse & moins en mouvement,
Est de leurs fiers combats la victime ordinaire.
Coquillages dorés, sur le sable mouvant,
Vous vous plaignez de l'Onde amere,
L'Onde à son tour se plaint des Rochers & du Vent,
Le Vent du prompt Eole, Eole de Neptune,
Neptune blâme le Destin.
L'homme à charge à lui-même, inquiet, incertain,
Accuse à chaque instant les Dieux & la Fortune;
Il croit que tout s'oppose à son moindre souhait;
Le Monde entier le blesse; il se fuit, il se hait,
Il devient son Vautour, & lui-même il se ronge;
Il semble qu'il s'y plaise, & que sans cesse il songe
A creuser dans son cœur pour chercher des chagrins.
Et moi, j'ai beau gémir pour mes bijoux marins,
Ma plainte est inutile, & le voleur s'en mocque.
Consolons-nous pourtant, docte ami, cher LA ROQUE,
Et le Ciel à jamais nous préserve tous deux
De tout accident plus fâcheux.

MIRTIL ET ATYS.

IDYLLE VIII.

A M. DE FONTENELLE, *Doyen de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, & de celle des Sciences.*

MIRTIL.

VEUX-tu, crédule Atys, aimer toûjours Ismene?
N'est-tu point ennuyé de répandre des pleurs?
Tes jours, hélas! sont une chaîne
D'inquiétude & de douleurs.

ATYS.

Et toi, de ta Daphné, qui brave ta constance,
Mirtil, mon cher Mirtil, tu n'es pas mieux traité.
L'amour par l'estime commence:
Qu'a-t'elle fait qui t'ait flaté?

MIRTIL.

Ta Maîtresse a l'air vif, c'est une aimable brune;
Mais son cœur trop souvent change de favori.
Atys aujourd'hui l'importune;
Hier il étoit l'amant chéri.

ATYS.

Daphné fait honte aux lys, mais ses couleurs languissent.
C'est une onde glacée, un bel oiseau sans voix.

Ses biens furtout l'enorgueilliffent ;
Peux-tu te flater de fon choix ?

MIRTIL.

Cher Atys, c'en eft fait ; ton confeil me décele
L'erreur où trop longtems mon cœur s'eft engagé.
Doris m'aime, elle eft jeune & belle :
Je l'aime, & me voilà changé.

ATYS.

Cloris m'a plaint cent fois, & tout bas fembloit dire:
Vengez-vous, en m'aimant, de fes derniers refus,
C'eft pour Cloris que je foûpire :
Ifmene, je ne t'aime plus.

MIRTIL.

Mais Daphné.... que d'attraits !.... ô Ciel !.... mon cœur fidele
Se dédit des fermens qu'Atys m'avoit furpris.
Ah ! j'aime mieux mourir pour elle,
Que vivre mille ans pour Doris.

ATYS.

Mais Ifmene a des yeux qui commandent qu'on l'aime :
Ton entretien, Mirtil, eft un poifon fatal.
Oui je la veux aimer, quand mon ingrate même
Me préfereroit un rival.

FONTENELLE, *la gloire & l'honneur de notre âge,*
Toi qui, par des talens divers,
As fait voir de nos jours que la Profe & les Vers
Sur les fiécles paffés remportent l'avantage ;

Suspens tes illustres emplois ,
Pour entendre un moment mon rustique hautbois.
Je lis & je relis tes Eglogues sans cesse ,
Et les admire à chaque fois.
Les Bergers , qu'a produit ta Muse enchanteresse ,
Sont moins fardés , moins pointilleux ,
Que ceux dont en ses Vers doux, faciles, heureux,
Racan fit parler la tendresse :
Quoique ceux de Segrais soient galans , ingénus,
Ils sont trop copiés & de Rome & de Gréce ;
Leur style un peu rude me blesse ,
Et leurs discours par tout ne sont pas soûtenus.
Des tiens je prise beaucoup plus
L'originale politesse.
N'ont-ils pas réüni tous les suffrages dus
A leur douce délicatesse ?
Les miens , dépourvus d'agrément ,
N'entreront point en parallele :
Heureux ! s'ils pouvoient seulement
Attirer les regards du sçavant FONTENELLE.





ÉLÉGIE

TEL qu'aux bords du Méandre un Cigne languiſſant
Annonce ſon trépas par un lugubre chant ;
Tel, prêt à terminer une importune vie,
Déchu de mon bonheur, oublié de Sylvie,
Mes tourmens aujourd'hui, pour la derniere fois,
Dans ces lieux déſolés font entendre ma voix.
Tout eſt changé pour moi : je vis hier l'ingrate,
L'unique objet, hélas ! dont la beauté me flate,
Elle qui me juroit mille fois chaque jour
Qu'elle brûloit pour moi d'un immuable amour.
Je la vis : par l'Amour la belle alors conduite,
M'apperçut, & ſoudain voulut prendre la fuite.
J'ignore quel haſard, en retenant ſes pas,
La tourna vers celui qu'elle ne cherchoit pas.
L'infidelle auſſi-tôt, à mon abord émue,
Rougit, pâlit, me parle en détournant la vûe ;
Enfin, m'enviſageant, ſemble, à ſon air gêné,
Plaindre un léger moment autre part deſtiné.
Dans ſes yeux inquiets ſon inconſtance eſt peinte.
Alors du déſeſpoir ſentant la vive atteinte,
Confus, m'abandonnant aux plus juſtes douleurs,
Serrant ſes belles mains, que je mouille de pleurs,
D'un

D'un ſi prompt changement je demande la cauſe :
Ma flamme, à ſa froideur eſt tout ce que j'oppoſe;
Mais l'ingrate, éludant des propos ſuperflus :
Non, dit-elle, Tircis, non, je ne t'aime plus;
Je ſuis laſſe, à la fin, de vivre en eſclavage.
Puis, donnant un prétexte à ſon humeur volage :
Retourne où l'on t'a vû ; retourne chez Cloris,
Vanter le nouveau feu dont ton cœur eſt épris.
A ces mots, de mes bras elle s'eſt échappée.
Ce diſcours me ſurprend, mon ame en eſt frappée.
Je frémis; & ma voix, étouffée en mon ſein,
Refuſe de m'aider à plaindre mon deſtin.
Semblable au malheureux effleuré par la foudre;
Quoiqu'il vive, il ſe croit déjà réduit en poudre;
Il demeure immobile; & ſon œil ne ſçait pas
Si c'eſt le jour qu'il voit, ou la nuit du trépas.
L'ai-je bien entendu ? Quoi ! d'un amour ſi tendre
C'étoit donc là le fruit que je devois attendre ?
Allez, crédules cœurs, trop fideles amans,
Fiez-vous déformais aux tranſports, aux ſermens :
On vous joue à la fin par une indigne ruſe;
C'eſt vous que l'on trahit, & c'eſt vous qu'on accuſe.
Ah ! puiſque vers Sylvie il n'eſt plus de retour,
Mourons, fermons les yeux à la clarté du jour.
Un amant plus aimable occupe ſa penſée;
Elle rit avec lui de ma flamme inſenſée.
Mais toi, cruel Amour, d'une inutile ardeur
Veux-tu toûjours brûler mon déplorable cœur ?
Non, barbare tyran, Vénus n'eſt point ta mere :
Sur les rives du Styx un Dragon fut ton pere;
Une Hydre te porta dans ſon horrible flanc;

Alecton te nourrit de poison & de sang;
Et contre les Humains s'armant à guerre ouvette,
Le Tartare béant te vômit pour leur perte . . .
Mais que fais-je? Et pourquoi ces outrageux propos
Servent-ils à calmer la rigueur de mes maux ?
Veux-je encor de l'Amour irriter la colere ?
Aimable & puissant Dieu, que l'Univers révere,
Pardonne, Amour, pardonne à mes cruels tourmens,
L'excès injurieux de mes emportemens.
Tu sçais le triste état où l'on est quand on aime:
De tes traits autrefois tu t'es blessé toi-même:
La beauté de Psyché fut le brillant flambeau
Dont l'éclat se fit voir à travers ton bandeau:
Tu l'aimas tendrement, & tu sentis pour elle
Ce qu'aujourd'hui je sens pour Sylvie infidelle,
Tu n'as qu'à commander, Dieu d'Amour; & les feux
Dans son cœur refroidi revivront, si tu veux.
A tes divines loix mon ame est asservie:
Mais s'il te plaît, enfin, de conserver ma vie,
De mon cœur malheureux vien briser le lien,
Ou par un juste effort y réunir le sien.

C'étoit dans la saison qui rajeunit la plaine,
Que la solitaire Malcrais,
Près d'un buisson cachée, étoit assise au frais:
Sur le penchant d'un roc, une claire fontaine
Qui partageoit son onde en différens ruisseaux,
Les folâtres Zéphirs, & le chant des Oiseaux,
Réveilloient la Nature, & ranimoient sa veine;
Quand la voix d'un Berger sur le champ la frappa:
Sensible à son cruel martyre,

Elle écouta, gémit, voulut ensuite écrire;
Mais son foible crayon de ses doigts s'échappa.
Cependant, de ce trouble, où la pitié l'engage,
La sévere raison rappellant son esprit,
Elle s'approcha davantage,
Pour tracer ce fidéle & douloureux récit.

L'Auteur a donné quelques-unes de ses piéces sous le nom de Mademoiselle Malcrais.





POESIES ANACRE'ONTIQUES.

I.

HIPPOMENE.

A Mademoiselle B.

Il y avoit une fort belle Statue d'Hippomene dans les Jardins d'une Maison de Campagne, où cette Demoiselle a passé une partie de la belle saison. La tête de cette Statue étant tombée, a donné occasion aux Vers suivans.

AFFRANCHI des liens de la fiere Atalante,
Dans ces Jardins fleuris j'avois fixé mes pas:
J'y faisois mon bonheur d'adorer vos appas,
Je vous trouvois toûjours plus belle & plus charmante.
Doux & frivole espoir, dont je fus trop épris!
Desirs, qui sçûtes trop me plaire!
Autrefois d'un objet févere
La Pomme d'Or fit triompher Paris:
Méprisant les dangers, d'Atalante, à ce prix,
J'obtins la superbe conquête.
Mais de cet Or brillant, en tous lieux souhaité,

Votre cœur vertueux ne fut jamais tenté :
Nul amour ne lui plaît, nul effort ne l'arrête.
Tous les miens près de vous, hélas ! ont été vains.
Vos yeux m'ont consumé ; j'en ai perdu la tête.
Combien d'Amans ont eu le sort dont je me plains.

II.

A Madame du HALLAY.

BELLE & jeune Hallay, quand sur le Clavecin
Vos mains enfantent l'harmonie,
Enivré de plaisir, un charme tout divin
Me pénetre, m'émeut, maîtrise mon génie.

Je vois vos doigts légers transformés en Amours,
Doux tyrans, enchanteurs agiles,
Errer, courir, voler, sur les claviers dociles,
Et faire mille jolis tours.

Qu'ils sont vifs & touchans, ces Enfans de Cythere !
Mais pour ravir les cœurs, c'est bien assez sans eux,
Qu'avec leur frere aîné, leur triomphante mere
Regne sur votre levre & brille dans vos yeux.



III.

Pour le Portrait de Mademoiselle SALLE', *Pensionnaire du Roi pour les Ballets de S.M.*

LES Sentimens avec les Graces
Animent son talent vainqueur;
Les Jeux voltigent sur ses traces;
L'Amour est dans ses yeux, la Vertu dans son cœur.

IV.

A Mademoiselle GAUSSIN.

QUAND, sous l'habit de Melpomene,
Attirant tous les cœurs à vous,
L'Amour vous voit verser des larmes sur la Scene,
Il vous croit tendre, & vole à vos genoux
Pour vous entretenir du récit de sa peine.
Mais, bien loin de flater son amoureux tourment,
Vous ne daigneriez pas l'écouter seulement.
Ah! dit ce petit Dieu, fondant en pleurs lui-même,
Vous feignez de pleurer, charmant objet que j'aime;
Et je pleure sincerement.



V.

SYLVIE, au fond d'un bocage
Me faisoit de deux Moineaux
Remarquer le badinage,
Sous les feuillages nouveaux,
L'un d'eux quitta la partie.
Ah! dit l'aimable Sylvie
Avec un air désolé,
Regarde un peu, je te prie;
C'est le mâle, je parie,
C'est lui qui s'est envolé.

VI.

DEUX Moineaux, un beau jour, sur un tas de froment,
S'enivroient des douceurs d'un tendre mariage;
Ils alloient & venoient, s'embrassoient gentiment:
Et puis, interrompant l'amoureux badinage,
De tems en tems croquoient du grain gaillardement,
Par forme de délassement.
Ah! dit Mirtil, assis sur la verte fougere
Avec Amarillis son aimable Bergere,
Hymen, que tes plaisirs, à mon gré, seroient doux,
Si, comme ces petits époux,
On étoit sûr après de faire bonne chere!

VII.

L'AMOUR, en badinant, voloit fur un Preffoir.
La couleur du Nectar, fon odeur le charmerent,
Et, tenté d'en goûter, le Dieu s'y laiffa cheoir.
Son carquois s'en remplit, fes traits s'en abreuverent.
De là vient qu'aujourd'hui l'on voit tous les Amans,
Saifis d'une double tendreffe,
Entre le Vin & leur Maîtreffe
Partager leurs plus doux momens.

VIII.

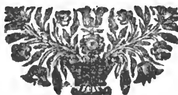
Sur un homme qui fuit partout une Demoifelle, dont il n'eft point aimé.

VOLANT autour de la jeune Climene,
L'Amour s'alla pofer fur fon chignon :
Puis, empêtré dans maint & maint frifon,
Pour en fortir le pauvret fe démene ;
Sembloit qu'il fut tombé dans un buiffon.
Tircis paffant, A l'aide, compagnon,
Cria l'Amour, vien me tirer de peine.
L'autre approcha : mais, en tendant la main,
Le Dieu l'attrape & l'enchaîne foudain,
Voilà pourquoi, partout où la cruelle
Porte fes pas, Tircis, qui l'aime en vain,
Soir & matin va toûjours après elle.

IX.

IX.

COQ importun, qui vous faites entendre
Dans ces lieux éloignés de la Ville & du bruit,
Pourquoi m'arrachez-vous au rêve le plus tendre ?
M'enviez-vous, hélas ! un moment dans la nuit,
Où le fommeil étoit venu fufpendre
Le noir chagrin qui me pourfuit,
Et qui même, auffi-tôt que le Soleil nous luit,
Au fond de nos bois va m'attendre ?
Impérieux Oifeau, que je trouve en vos chants
De vanité, de folle gloire !
Vous faites comme les Amans ;
Et fans avoir vaincu, vous chantez la victoire.
Mais ne pourriez-vous pas contenter vos defirs,
Sans en faire éclater la fuperbe nouvelle ?
Ah ! l'indifcrétion cruelle
Augmente-t'elle les plaifirs ?





SONNETS.

SONNET I.

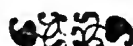
LA DE'FAITE DE LA PATIENCE DE JOB.

JALOUX des mœurs de Job, dont l'ame étoit si pure,
Et que divers attraits n'avoient pû déranger,
Le Diable avec la Femme autrefois fit gageure,
A qui viendroit à bout de le décourager.

Le premier, assisté de la pauvreté dure,
Couvre son corps d'horreurs, met ses jours en danger;
L'autre gronde, l'agace, & l'excite au murmure,
Sur sa constance même habile à l'outrager.

Satan l'exerce en vain; mais par ergoterie
Sa Rivale le force à détester sa vie,
Et fait en soûriant les cornes au Malin.

Contre tous les maris ce vieux défi subsiste;
Et quoiqu'à triompher toute femme persiste,
Le Diable a du pari le profit à la fin.



SONNET II.

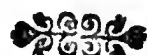
A M. TITON DU TILLET.

POUR preuve, cher Titon, qu'il n'eſt pas difficile
D'obtenir des emplois & d'être aimé des Grands,
Tu vois ſur le Pinacle une troupe imbécile
Qui, ſans eſprit, ſouvent méconnoît le bon ſens.

Mais le bonheur me fuit : la Fortune indocile
Regarde avec mépris ma vertu, mes talens :
Tout s'attache à me nuire ; & d'un eſpoir ſtérile
L'injuſtice a payé mon travail & mon tems.

Le jour de ma naiſſance, un aſtre redoutable,
Déployant dans les airs ſa criniere effroyable,
Préſagea la fureur de mon cruel deſtin.

Ecoute encor : je mets un bas neuf ce matin ;
Une maille s'échappe, & l'ouvrage eſt au Diable,
Briſé depuis le haut juſqu'à mon eſcarpin.



SONNET III.

*A Madame du H**., dont un des yeux est privé de la vûe par la petite vérole, sans être défiguré.*

L'EFFROI de la beauté, ce mal contagieux,
Monstre né de l'Enfer & de la Jalousie,
N'a pû défigurer les attraits d'Aspasie,
De la clarté du jour privant un de ses yeux.

C'est toûjours cet objet, pour qui la main des Dieux,
Dans le corps le plus beau, mit une ame choisie;
Sous un crêpe fatal sa prunelle obscurcie,
Laisse encore échapper mille traits gracieux.

Largiliere, Rigaut, grands Peintres de notre âge,
Imitez à l'envi, de son charmant visage
L'un & l'autre côté, de profil, tour à tour;

Faites-en deux tableaux; & que votre Art fidele,
Par les efforts vainqueurs des chef d'œuvres d'Appelle,
Dans l'un peigne Vénus, & dans l'autre l'Amour.



SONNET IV.

A Monsieur le Marquis DE VERTEILLAC, *qui se trouva renversé & dangereusement embarrassé sous son cheval tué sur le champ de bataille.*

Ingentes animos angusto in corpore versant.
Virg. 4. Georg.

VERTEILLAC, digne Fils d'Ancêtres généreux,
La Nature à dessein te fit par le corsage,
Petit comme Alexandre, & grand par le courage,
Pour rendre au naturel ce Héros valeureux.

L'honneur, à son exemple, est l'objet de tes vœux;
Le laurier de Bellone est le prix qui t'engage;
Et de loin comme lui devançant ton jeune âge,
On te voit t'annoncer par des exploits fameux.

Te pressant sous son corps & te chargeant de gloire,
Ton Cheval perd la vie aux champs de la victoire.
Mais par le Dieu des Vers il est ressuscité;

Et Pegase nouveau, son audace fidelle,
Au Temple radieux de l'Immortalité,
Nouveau Bellerophon, t'emporte sur son aîle.

Magnus Alexander corpore parvus erat.

VERS,

Sur ce que le Roi envoya le Bâton de Maréchal de France à M. le Comte de COETLOGON, *âgé de plus de quatre-vingt ans, quelques jours avant sa mort.*

QUAND COETLOGON, pour les Champs Elisées,
Vieux Promenoirs des Hectors, des Thésées,
Jà sembla prêt à trousser son balot;
Par Ville & Bourg la nouvelle au grand trot
Ça, là courut, dont la France en allarmes
Grand deuil mena, & fit couler force larmes.
Notre Monarque en eut même le cœur
Outrepercé d'une vive douleur.
Bien est il vrai, qu'à sa belle Couronne,
Cettui méchef nuisoit plus qu'à personne,
Fors aux Bretons grevés de déconfort,
De voir crouler leur appui le plus fort.
LOUIS pour lors se mit en la mémoire,
De son Ayeul la merveilleuse histoire.
Là COETLOGON, par mille actes guerriers,
S'offre, à plein poing moissonnant des lauriers,
Quand triomphant sur les ondes ameres,
La foudre en main, il guidoit nos Galeres.
Quoi! dit LOUIS, de ses exploits touché,
Cettui n'est point un Héros ébauché;
Et sa valeur tant de fois essayée,

Onc ne ſe vit à beaucoup près payée.
Ah ! Que ne puis-je, en rognant de ſes ans,
Le faire au moins poſſeſſeur plus long tems
Du prix loyal que ma main lui deſtine !
Ce nonobſtant, ſi Mort qui mord & mine,
Au creux tombeau fait dévaler ſon corps
(Quant à ſon loz il brave ſes efforts);
S'il faut qu'enfin, dans les ſombres Royaumes,
Il s'aille joindre à tant d'autres grands Hommes;
Qu'auparavant ce Bâton précieux
De ſa vertu ſoit le fruit glorieux;
Bâton Royal, dont l'aſpect ſeul fait taire
Les trois goſiers du terrible Cerbere;
Juſqu'en ſon antre, épouvante Alecton;
Que Minos craint, que reſpecte Pluton.
Au demeurant, ce Bâton, à ſon âge,
Pourra l'aider à faire le voyage :
Car le bruit court, que des lieux Terriens,
Longue eſt la traitte, aux Champs Eliſiens.
Là ſa grande Ombre, en triomphe reçûe,
Sujet n'aura de ſe dire déçûe;
Ni d'objecter le mérite oublié,
A mon Ayeul, par moi juſtifié.



ODE,

A M. TITON DU TILLET.

Sur la mort du Pere VANIERE, *Jésuite, célebre Poëte Latin.*

VANIERE ne vit plus: le talent le plus rare
Ne retient pas la main de la Parque barbare,
Tout cede à ses rigueurs.
Le Parnasse est en deuil; Euterpe fond en pleurs;
Et les échos des bois, où son regret l'égare,
Répetent ses douleurs.

Rapin la consola du trépas de Virgile;
Vaniere, dont la veine étoit douce & facile;
Du trépas de Rapin.
Qui, pour la consoler de ce coup du destin,
Joindra, comme Vaniere, & le goût & le style
Du beau Siecle Latin?

Les hommes, cher Titon, tour-à-tour disparoissent,
Comme dans les Jardins on voit les fleurs qui naissent,
Se flétrir promptement:
L'une seche au Soleil, l'autre s'éfeuille au vent;
Et toutes en limon sous les herbes s'affaissent
De moment en moment.

Un bras caché détruit & repeuple le Monde.

La Terre est la marâtre & la mere féconde,
Qui, formant le berceau
De tout ce qui respire, en devient le tombeau.
Pour l'un, l'instant qui passe est une nuit profonde;
Pour l'autre, un jour nouveau.

Ruisseau, que désormais sur les herbes mourantes,
Un murmure plaintif, de tes ondes errantes
Accompagne le cours.
Bois, colines, valons, renoncez aux beaux jours;
Celui qui célébra vos beautés différentes,
Vous quitte pour toûjours.

Mais, que dis-je! brillez, jardins, bois & verdure:
Ruisseau, qu'un bruit flateur à ton triste murmure
Succede désormais.
Celui qui sçut chanter vos biens & vos attraits,
Va joüir d'un Printems, dont la volupté pure
Ne finira jamais.

Et toi, Titon, & toi, la moitié de moi-même,
Quitte la solitude, où ta douleur extrême
Trouve à s'entretenir.
Veux-tu que cet ami, cher à ton souvenir,
Renaisse pour te voir; & de la cour suprème
Consente à se bannir?

Quoique de ton amour le noble témoignage,
Qui déjà sur le bronze a gravé son visage,
Soit d'un assez haut prix;
Par ta plume immortelle au rang des beaux Esprits,

Vaniere doit encor revivre en ton ouvrage,
Comme dans ses écrits.

ODE

EN STROPHES LIBRES,

A M. TITON DU TILLET.

Sur la mort de M. DE LARGILIERE, *Peintre célebre.*

LARGILIERE descend dans l'ombre du tombeau,
Cher Titon; tu verses des larmes :
Apollon, comme toi, dans de vives allarmes,
Gémit sur le double coteau.

En proie à sa douleur funebre,
Ce Dieu se retraçant tant d'ouvrages parfaits,
Veut que le chevalet de ce Peintre célebre
Soit son pupitre désormais.

De son côté Vénus enrichit sa toilette
Du coloris brillant que produit sa palette.

Et l'Amour qui puisa dans ses rians tableaux,
Le goût, le naturel, la douceur, la décence;
Pour soûmettre à coup sûr les cœurs à sa puissance,
Fait des fleches de ses pinceaux.

ODE

EN STROPHES LIBRES.

A l'occasion de la mort de M. le Président BOUHIER, *de l'Académie Françoise.*

ROUSSEAU, Rollin Bouhier, si la Parque cruelle
Respectoit le mérite & les talens divers,
Les vôtres, dont l'éclat vole par l'univers,
Devroient avoir fléchi sa rigueur criminelle.

C'est ainsi, chers amis, qu'à vos mânes fidelle,
Ma Muse commençoit, en peignant ses douleurs,
A couvrir vos tombeaux de parfûms & de fleurs.

Mais, Oracles sçavans, que vainement rappelle
La voix de mes tendres desirs;
Vos noms préconisés par l'estime publique,
Faisant, mieux que mes vers, votre panégyrique;
Contentez-vous de mes soûpirs.

Hélas! aveugles destinées,
Six Siecles rendront-ils jamais à nos neveux,
Ce qu'en nous enlevant ces trois hommes fameux,
Vous nous ôtez en six années?





EPITAPHES.

EPITAPHE I.

Du P. BRUMOY *Jésuite, Auteur du Théâtre des Grecs, & de plusieurs Ouvrages en Prose & en Vers.*

JETTE sur ce Tombeau des fleurs à pleines mains,
Passant : cy gist BRUMOY. Les Vers que tu vas lire,
Seront en peu de mots suffisans pour t'instruire
Des mœurs & des talens du meilleur des hûmains :
Critique, Historien, Poëte, ami sincere,
Sans relâche appliqué dans le champ Littéraire,
Sous le poids des travaux il mourut abattu ;
Ayant sçu réunir l'amitié, la constance,
La douce modestie & les hautes Sciences,
Le bel esprit & la vertu.

EPITAPHE II.

DU MARÉCHAL DE BERWICK.

BERWICK, d'un coup funeste atteint dans la tranchée,

Tu descens au tombeau, le front ceint de lauriers.
La France vivement touchée,
Fond en pleurs, au milieu de ses tristes Guerriers.
Ta mort, d'un nouveau lustre orne encor ta mémoire;
C'est à nous seulement de nous plaindre aujourd'hui:
Intrépide BERWICK, tu volois à la gloire,
Sur les pas de Turenne, & tu meurs comme lui.

EPITAPHE III.

DU MARÉCHAL DE VILLARS,

Que plusieurs maladies dangereuses obligerent de se retirer à Turin, où il est mort.

L'EXEMPLE des Guerriers, le vengeur de nos Rois,
VILLARS, l'honneur de sa Patrie,
VILLARS est mort: son nom fameux par ses exploits,
Fait seul l'éloge de sa vie.
Sous les armes blanchi, méprisant le trépas,
Ce Héros, que suivoit en tous lieux la victoire,
Couvert des rayons de sa gloire,
Prenoit un peu d'haleine, après divers combats.
Mais hélas! la Parque perfide,
Qui n'osa l'attaquer, quand son bras enflammé
Foudroyoit l'ennemi, vainement animé;
Le perça d'un trait homicide,
Dans le fatal moment qu'il s'étoit désarmé.

Parleront bien mieux que mes Vers.
En ma place, il faudroit que sa célebre amie, *
L'habile Scudéry retournât à la vie,
Pour couvrir aujourd'hui son Tombeau révéré
De parfums aussi fins & de fleurs aussi belles,
Que celles dont le sien fut par elle honoré.
Les neuf Sçavantes immortelles
La comblerent de leurs faveurs.
Mais, hélas! ô dons infideles,
Dont la possession fit languir mille Auteurs!
Elle vécut, ô tems! ô mœurs!
Docte, Vierge, & pauvre comme elles.

* *Elle a fait une Piéce intitulée:* Apothéose de Mademoiselle de Scudéry, *qui est très-estimée.*

EPITAPHE V.

DU FRERE HILARION CAPUCIN.

A M. de P... A... Conseiller du Roi, Pere spirituel des Capucins de ***

CY gist le Frere HILARION:
C'étoit un digne personnage;
Nul autre avec tant d'avantage
N'honora sa Profession.
Encloîtré dès son plus jeune âge,
Ce fut dans l'Ordre Capucin
Qu'il mit ses talens en usage.

Sans impudence il fut badin,
Sans être cafard il fut sage;
Mérite assûrément divin
Chez le capuchoné lignage.
Il ne fit jamais du Latin
Le long & dur apprentissage:
Mais, à l'aide de maint lopin
Qu'il goboit par fois au passage,
Et qu'il citoit sans jargonage,
On l'eut pris pour un Calepin.
Pour peu qu'il eût sçu davantage,
Le Couvent l'eût fait Gardien;
Et certes plus homme de bien,
Ne méritoit ce haut étage.
Il attiroit, par beau langage,
Froment, orge, avoine au moulin:
Et la cloche, au premier drelin,
Lui disoit, si c'étoit du pain,
Qu'on apportoit, ou du fromage;
Fût-il à manger son potage,
A la porte il voloit soudain,
Et froc à bas, d'un front serain,
Recevoit le friant message;
Puis demandoit, d'un air humain,
Comment fait-on dans le ménage?
Le monde au logis est-il sain?
Votre Procès va-t'il son train?
Que dit-on dans le voisinage?
O le beau tems! point de nuage;
Le Soleil se leve matin;
L'Almanach Nantois, pour certain,
Promet,

Promet, s'il ne vient point d'orage,
Un Eté fertile en tout grain,
Un Automne abondant en vin;
Le Printems l'eſt en pâturage:
D'ailleurs le Proverbe, ou l'Adage;
Dit, que *gras Avril & chaud Mai* *
Menent le froment au balai.
Mais, mon Dieu! qu'à notre dommage,
S'eſt changé le tems ancien!
Le Peuple eſt devenu Payen;
Et de la Ville & du Village
Il ne nous vient preſque plus rien,
Ni proviſion, ni chauffage.
Aujourd'hui nous mourrions de faim,
Si votre bienfaiſante main
N'avoit apporté ſon ſuffrage.
Puis, adieu, bon jour, grand merci;
Le Donneur retournoit ainſi,
Très-ſatisfait de ſon voyage.
Il étoit Portier, Cuiſinier,
Sommelier, Quêteur, Jardinier;
Tous les Arts furent ſon partage.
Sa mort m'a cauſé des regrets;
Je l'aimois pour ſon caractere,
Et de mes intimes ſecrets
Il fut ſouvent dépoſitaire.
Combien, de notre HILARION,
A tous ceux de ſa Nation,
La perte a dû paroître amere!

* *Dicton de Campagne.*

Quoique cet excellent Garçon
Dans l'Ordre n'ait été qu'un Frere ;
Il pouvoit être, avec raison,
Des autres appellé le Pere.

Cher Oncle, Pere & Défenseur
Des Capucins de notre Ville,
Toi qui, d'une aumône fertile,
Fais sur eux pleuvoir la douceur ;
Examine, si dans mon style,
J'ai sçû faire un portrait naïf
Du Frere aimable, à qui la vie ;
Par le sort fut trop tôt ravie.
J'ai laissé le genre plaintif,
Et suivi le récréatif,
Pour bannir la mélancolie.

EPITAPHE VI.

D'UN PRE'TENDU BEL ESPRIT.

CY gist, qui s'estimoit l'Arbitre des Arbitres :
De la langue au hasard il décidoit les cas ;
Qui le contredisoit ne s'y connoissoit pas ;
Des Livres il sçut tous les titres,
Et ne lut que des Almanachs.



EPITAPHE VII.

D'UN SINGE.

Tirée de l'Italien.

CY gist un plaisant animal ;
Jamais il ne restoit en place.
Fourbe, agile, matois, faisant mainte grimace,
Et s'occupant toûjours au mal.
Passant curieux, s'il te fâche
De tarder à sçavoir son nom,
Regarde en un miroir ton minois de Guenon ;
Tu le verras écrit au long sur ta moustache.

EPITAPHE VIII.

D'UN LION.

Tirée de l'Italien.

CY gist, qui fut, par excellence,
Des Bêtes surnommé le Roi.
Passant, si ce titre t'offense,
Tu n'as qu'à le prendre pour toi.
Es-tu content ? passe en silence.



EPITAPHE IX.

D'un Homme qui vêcut & mourut en Marquis petit maître.

SOUS cette Pierre est enterré
Un Marquis digne qu'on le note ;
Pour porter un habit doré
Il alloit vivre à la Gargote ;
Et puis son curedent en main ;
Petit Maître à l'air vif & fade ,
Quoique son ventre ne fut plein
Que de merluche ou de salade ,
Nous regardoit avec dédain,
Se quarrant à la promenade.
Ce misérable trépassé
Ne seroit point sitôt passé ;
Si ,renonçant à la dorure ,
Son corps eût été mieux pansé.
Passant , qui vois sa sépulture,
N'imite pas cet insensé :
Mieux vaut , sous un habit de bure ;
Vivre muni d'un bon dîné ,
Qu'épargnant sur sa nourriture ,
Mourir de faim tout galonné.



EPITAPHE X.

D'UN COMEDIEN FRANÇOIS.

DANS ce chantier en tapinois
Repofe le plus grand Acteur
Qui fut au Théâtre François,
Enterré fans Cierge, ni Croix
Près le Cheval d'un Crocheteur.
En fon vivant fut Dictateur,
Empereur, Soudan, Roi, Sophi,
Prince Chrétien ou Mécréant.
Or, admirez tous le néant
Des grandeurs de ce monde-ci.

EPITAPHE XI.

D'UN COMTE.

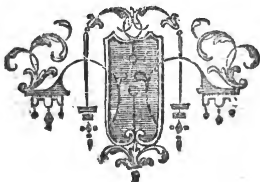
CY gift, à la voix de tonnerre,
Un Comte qui, de fon vivant,
Fier, glorieux, n'étoit que vent,
Et qui n'eft plus qu'un peu de terre.



EPITAPHE XIV.

D'UN HOMME UNIVERSEL.

PHILOSOPHE Cartésien,
Orateur, Médecin, Chymiste,
Poëte, Astronome, Algébriste,
Parfait Mathématicien,
Et même Théologien;
Luc, pendant le cours de sa vie,
S'appliquoit à tout, excepté
Au soin de son éternité.
O la sotte philosophie!





EPIGRAMMES.

I.

Sur les Epigrammes de M. Rouſſeau.

CES jours derniers Catulle & Martial
Sur Pinde avoient Procès de conſéquence;
Sçavoir, des deux qui fut l'original
Par qui Rouſſeau, célebre Auteur de France,
De l'Epigramme attrapa l'excellence.
Sire Appollon, dudit lieu Sénéchal,
Ouvrit ſon Livre; il en lut quelques-unes;
Et n'y trouvant onc des beautés communes,
Cet or, dit il, paroît bon & loyal;
Et ſi n'aviez eu le bonheur de naître
Avant cettui qui n'a point ſon égal,
Croirois, pour ſûr, ſans être partial,
Qu'à tous les deux il eût ſervi de maître.

II.

UN Oncle un jour montroit à ſon neveu,
Dans un tableau le charitable Enée,
Qui ſur ſon dos, loin des Grecs & du feu,
Portoit ſon pere. Hélas! qu'on en voit peu

Suivre

Suivre ta trace, ô vertu tant prônée !
S'écrioit-il : elle eſt abandonnée.
Non pas, non pas, repartit le vaurien :
Mal à propos, parent, tu nous contrôlles ;
Depuis vingt ans, ſans me plaindre du mien,
Je l'ai toûjours porté ſur mes épaules.

III.

LES AVOCATS CHARITABLES.

Un gras Meûnier frappoit avec furie
Un Baudet maigre, accablé ſous le faix :
Deux Avocats, au ſortir du Palais,
A ce ſpectacle eurent l'ame attendrie.
Ho, cria l'un, arrête gros manant,
Epargne un peu cette chétive bête ;
Autant vaudroit l'écorcher à l'inſtant,
Alors le drôle, ôtant d'un air honnête
Un vieux chapeau qui flottoit ſur ſa tête,
Moins noir que blanc, par trop long tems porté ;
Excuſez donc, dit il, ma liberté,
Monſieur mon âne : entre nous ſans rancune.
Point juſqu'ici, noble roi des Baudets,
Foi de Meûnier, n'avois créance aucune
Qu'euſſiez amis & parens au Palais.

IV.

MON pauvre ami, ſçais-tu pourquoi
Les neuf Sœurs ne ſçauroient faire un ſeul mariage ?
Tu vas me dire (je le voi)
Que c'eſt à cauſe de leur âge,
Trop avancé pour le ménage.
Tu te trompes, mon cher. C'eſt donc, ajoûtes-tu ;
Qu'elles ſont laides de viſage ?
Point du tout? Eh quoi donc? Ah! c'eſt que leur vertu
Promit au célibat un éternel hommage ?
Ami, du vrai ſujet tu t'écartes encor :
C'eſt que l'avare Hymen ne recherche que l'or ;
Et les Muſes, quoique gentilles,
Et d'un mérite très-connu,
N'ont leur bien qu'en eſprit, ſtérile revenu,
Qui les oblige à reſter filles.

V.

LA MAIGRE MAGNIFICENCE.

EN vaiſſelle d'argent tout eſt ſervi chez toi,
Et ta magnificence aux regards eſt complette ;
Mais l'eſtomach, ſans yeux, n'y trouve pas dequoi
Satisfaire à ſon gré la faim qui l'inquiete :
Sers-nous une autre fois comme en une Guinguette ;

Moins de faſte & plus à manger ;
Ou laiſſe-nous, mon cher, pour nous dédommager,
Emporter chacun notre aſſiétte.

VI.

EXHORTATION PATHÉTIQUE.

EN bas Poitou, Pays Juſticier,
N'a pas longtems qu'un Docteur menoit pendre
Un vieux Larron ; & par tout le ſentier
L'admoneſtoit, comme on pouvoit l'entendre,
Avec ce ton perſuaſif & tendre:
Çà, mon ami, dites votre *In manus*,
Pour expier vos offenſes paſſées,
Vous connoiſſez le monde & ſes abus,
Tournez vers Dieu déſormais vos penſées,
Promettez-lui de n'y retourner plus.

VII.

ALIX verſoit des pleurs en abondance
Le propre jour que ſon mari mourut:
Un Papelard de profonde éloquence
Vint l'exhorter à prendre patience.
L'onctueux Pere en ces mots diſcourut :
Le Ciel le veut; votre homme eſt mort; çà chut,
Conſolez-vous : vos pleurs, Mademoiſelle,

Le pourront-ils racheter du trépas ?
Las ! que diroit le Public, reprit-elle,
Veuve aujourd'hui, si je ne pleurois pas !

VIII.

UN fameux Menteur contoit
Que jamais il ne mentoit.
Quelqu'un de la Compagnie
Lui répondit à l'instant :
Ce mensonge est de ta vie
Le dernier & le plus grand.

IX.

MARINETTE, avant l'héritage
Qui lui vint inopinément,
Etoit une si bonne enfant,
Si douce, si simple, si sage,
Et tout le monde l'aimoit tant.
Si la bonté du Tout-Puissant
M'avoit, disoit-elle, en partage
Donné suffisamment du bien,
Je ne voudrois en mariage
Qu'un homme d'un joli maintien,
Qui m'aimât seule & qui n'eût rien,
Afin qu'il me dût davantage.
Mais depuis sa succession

Elle eſt coquette, précieuſe,
L'éclat devient ſa paſſion,
Et ſon ame avaricieuſe,
Dans ſes projets ambitieuſe,
Ne veut plus que d'un riche époux.
L'or fait, dit-elle, un nœud ſolide;
L'Hymen s'égare ſans ce guide.
Ah! je vois bien, folles & fous,
Volages hommes, que chez vous
C'eſt l'état préſent qui décide
De vos vertus & de vos goûts.

X.

LE Soleil redoroit la céleſte ſurface,
Quand ſur de vieux bidets, Dom Quichottes nouveaux,
Vous & votre couſin galoppiez par la place.
J'appellai mon valet: Regarde un peu qui paſſe.
Ce ſont, me dit-il, des chevaux.

XI.

SUR UNE GRANDE RIEUSE.

LEs Graces & les Jeux, les attraits les plus doux,
La charmante Vénus, Iris, vous accompagne;
Mais on voit ſur tout avec vous
Sans ceſſe les Ris en campagne.

XII.

Sur le Traité de l'Opinion de M. LE GENDRE, *Marquis de Saint Aubin sur Loire, ci-devant Maître des Requêtes.*

LE mois passé je marchandois les livres
Dans lesquels Saint Aubin, ce Sçavant de nos jours,
Confond, par merveilleux & convainquant discours
La folle Opinion, dont nos ames sont ivres.
Pas un sol, me dit-on, à moins de qninze livres.
Quinze livres, repris je, un Traité? vertuchoux!
Maître Gaspard, y pensez-vous?
C'est au Mouton plaintif, d'une lame inhumaine,
Couper, en vérité, la chair avec la laine.
Je le pris cependant; mais après l'avoir lû,
En vous remerciant, vins-je dire au Libraire,
Certes, ce n'est pas trop vendu.
Dieu mette en Paradis feu Gaspard votre Pere.
Mais chez vous la Science aujourd'hui n'est point chere.
Je croyois pour le prix n'acquérir qu'un Traité,
Et je trouve avoir acheté
Une Bibliothéque entiere.

✤

PARODIE

De quelques-unes des belles Stances de M. ROUSSEAU, Que l'homme, *&c.*

QU'UN Livre est bien pendant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
En naissant, sous la presse il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Un essain de fâcheux Censeurs,
D'abord qu'il commence à paroître,
En dégoûte les acheteurs,
Qui le blâment sans le connoître.

A la fin, pour comble de maux,
Un Droguiste, qui s'en rend maître,
En habille poivre & pruneaux :
C'étoit bien la peine de naître.





FABLES.

LE SOLEIL ET LES NUAGES.

FABLE I.

A M. DE LA TOUR, Intendant & Premier Président du Parlement de Provence.

JALOUX d'une lueur féconde,
Que répand en tous lieux, ſur la terre & dans l'onde,
Le brillant Aſtre des Saiſons,
Les Nuages un jour, contre lui ſe liguerent,
Réſolus d'obſcurcir à jamais ſes rayons.
Au jour preſcrit en foule ils arriverent
Des différentes régions.
Alors dans les hautes campagnes,
Ces eſcadrons épais, s'élevant en montagnes,
Formant des Baſtions, des Remparts & des Forts.
S'entaſſerent, ſe condenſerent,
Au-devant des rayons de leur mieux ſe placerent.
Mais qu'en arriva-t'il? après tous leurs efforts,
Pour trop s'enfler, les uns creverent,
D'autres furent fondus, les autres promptement
A bâtons rompus s'échapperent,
Portés ſur les aîles du vent.

Illuſtre Magiſtrat, dont le rare mérite,
D'un Emploi ſouverain ſoûtient la dignité,

Qui sçais conformer ta conduite
Aux regles de la probité ;
Ton esprit obligeant, humain, docte, équitable,
Doit trouver en tous lieux des cœurs reconnoissans.
LA TOUR, je t'adresse ma Fable ;
Mieux qu'un autre tu peux en pénétrer le sens.

LES LAPINS.

FABLE II.

NOURRI de choux & de laitue,
Un Lapin par hasard du clapier se sauva ;
Et de-là courant, arriva
Dans une Garenne touffue.

Là vivoient en tranquilité
Des Lapins qu'assembloient la concorde & la joie.
Rarement le Renard, l'avide Oiseau de proie,
Un Chasseur, un Basset par son maître excité,
Troublerent la sérénité,
Des jours que, loin du bruit, passoient nos solitaires;
Solitaires benins, mais sans air affecté,
Et sur tout vivant en bons freres,
Dont, ni l'ambition, ni tant d'autres affaires,
Ne nuisirent jamais à la societé.

O siecle ! O mœurs ! Quelle Communauté,
Quel Couvent fourniroit des unions pareilles ?

Seigneur Clapier, lissé, dodu,

Proprement sur son dos étendant ses oreilles,
Du Peuple Garennier fut poliment reçu.
Chacun, pour visiter le charmant inconnu,
Sortit de sa célulle, & vint en diligence
Tirer son humble révérence,
En lui disant, Soyez le bien venu.
Mais comme un compliment ne remplit pas la panse,
Fut-il puisé dans Richelet,
On lui servit enfin un plat de Serpolet.
Messieurs, leur dit l'externe, en faisant la grimace,
Permettez, s'il vous plait, que je n'en tâte pas;
J'aime les choux, j'en mange à mes repas;
Faites-en moi servir de grace.
Tout de bon! dirent-ils, de l'entendre surpris,
Pour Lapin de Garenne ici l'on vous a pris.
Décampez au plûtôt de notre solitude
Qu'infecte déjà votre odeur;
Comme nous différons de goût & d'habitude,
Nous différons sans doute aussi d'humeur.

Que de clapiers en ce monde foisonnent,
Qui pour lapins de Garenne se donnent!
Mais, pour ce qu'ils sont tous, on les connoît bientôt,
A certain air, au premier mot.



LE CHAT ET LE SINGE.

FABLE III.

UN gros Matou, fier de sa peau tigrée,
Et soi disant de Raminagrobis
Issu tout droit par sa mere Mitis,
Fit amitié matoise & colorée
Avec Bertrand, Singe dans le logis,
Méchante bête, alerte, espiegle, active,
Mordant toûjours, & ne pouvant, hormis
Le susdit chat, souffrir ame qui vive.
Frere tres cher, lui dit le patelin,
L'amadoüant avec son air benin,
Heureux Bertrand, je sçais combien l'on t'aime
Dans ces lieux-ci. Si tu veux, tu pourras
Si bien tramer, que mes jours de carême
Se changeront en jours de Mardi gras.
Il t'est donné de roder dans l'Office,
D'y gambader, le tout à ton vouloir.
Attrape-moi quelques liefs du soir,
Lopins de rot; point n'importe aîle ou cuisse;
Et porte-les dans mon petit manoir.
Rempli d'amour pour son cher camarade,
Bertrand dérobe; & le Maître d'Hôtel,
De s'étonner que pâté, marinade,
Pigeon, poulet, décroissoient d'un lambel.
Après maint tour, que pour son faux Pilade

Eût fait Bertrand, cet Oreste nouveau,
L'Ecuyer vient, surprend le larronneau ;
Puis vous le pend haut & court par la queue,
Et vous l'etrille, & si bien & si beau,
Qu'on l'eût oüi crier d'un quart de lieue.
Pendant qu'ainsi l'on traitoit le fripon,
Dans l'abondance, à l'ecart, le Minon,
Paisiblement retiré sous les thuiles,
Frotoit de lard ses babines agiles,
Riant tout bas du pauvre compagnon,
Qui l'accùsoit dans ses plaintes stériles.

Viser, sans le paroître, à ses seuls intérêts,
Exposer son ami, l'abandonner après,
Le perdre, s'il le faut, par cent ruses fertiles ;
Voilà des amitiés du jour
L'ordinaire & cruel rétour.

LES DEUX CHIENS.

FABLE IV.

PATIRA, brave chien, gardoit la basse-cour,
Sans lui la maison même auroit été pillée :
La martre & les voleurs en vain rodoient autour ;
Sa vigilance redoublée
Ne dormoit que d'un œil. Au contraire Médor,
Epagneul delicat, animal inutile,
Vivoit en fainéant ; & son maître imbécile

L'aimoit, & le prisoit au moins son pesant d'or.
Patira patissoit ; & jamais la cuisine
N'offroit que du pain noir & des os à sa faim ;
Et souvent les coups de houssine,
Vertement à dessert pleuvoient sur son échine.
L'autre étoit à gogo, mangeoit du massepain,
Des morceaux de poulet, de perdrix, de lapin,
Et faisoit toûjours chere fine.
Si pendant un repas il manquoit d'appétit,
La crainte s'emparoit des ames désolées ;
Et confitures & gelées
Trotoient pour rétablir la santé du petit.

Que conclurre de ce récit ?
Que, bisarre en ses jeux, féconde en injustices,
La Fortune souvent traite avec cruauté
Le Travail & la Probité ;
Quand la Licence oisive, au milieu des délices,
Nage dans l'abondance & la prospérité.

LA QUEUE DU CHEVAL.

FABLE. V.

DANS la saison où la neige fondue
Change en bourbiers profonds & dangereux
Sentiers, chemins, un Procureur d'Evreux,
Friand d'écus, la volonté tendue
Vers l'intérêt, le plus grand de ses Dieux,
Alloit songeant d'exploits litigieux,

Chemin faisant, son chétif quadrupede,
A l'étourdie, avec lui dans un creux
S'alla jetter ; de façon que tout deux
Pour en sortir ne voyoient nul remede.
Un Manant passe : Hélas, dit-il, à l'aide;
Si du prochain tu prens quelque souci,
De par Saint Yve, arrache-moi d'ici.
Le Villageois, sensible à sa misere,
Pour mieux agir se met à la légere,
Prend par la queue & tire avec effort
La Rossinante (il avoit bonne serre).
Il tira donc ; bref il tira si fort,
Qu'à quatre pas il culbuta par terre,
Et que la queue à la main lui resta.
Par la douleur la Mazette excitée,
Se travaillant, hors du bourbier sauta.
Le Procureur la voyant écourtée,
Dit qu'il étoit un lourdaut, un brutal,
Et le somma de payer son Cheval.

Le paya-t'il ? je n'ai point sçû la chose :
Mais je sçai bien que souvent on s'expose
Au repentir, quand on ne connoît pas
Les gens qu'on sert; le monde est plein d'ingrats.



LA FILLE DU SERRURIER ET SON FRERE.

FABLE VI.

FILLE d'un pauvre Serrurier,
La Blanchisseuse Colinette,
Jeune, à la taille fine, & toûjours propre & nette;
Sçut donner droit au cœur d'un opulent Fermier.
Au bout de quelques mois elle alla chez son pere,
Couverte de damas, galon sur le soulier,
Et magnifique en tablier.
Ah! dit-elle, en voyant son frere,
Mon Dieu que Jeannot est crasseux!
Je le méconnoissois: Quelles mains! Quelle face!
Comme il est fait! Qu'il est hydeux!

Dans la même famille ainsi l'un se décrasse;
L'autre demeure ce qu'il est,
Et bien-tôt on se méconnoît.

LA FEMME ET LA MOUCHE.

FABLE VII.

GRONDEUSE en son vivant, babillarde sans fin,
La Marquise Grognac, de chagrine mémoire,
Vit dans son cabinet comme une tache noire

Sur sa robe de blanc satin
Pendue à la bergame. A l'instant elle appelle
Sa chambriere Perronnelle,
Et son valet François. Qui de vous, grand nigaut;
Ou de vous, tête sans cervelle,
A taché mon habit ? Tous les deux aussi-tôt,
Ce n'est ni moi, ni moi. Personne, reprit-elle ?
Personne casse ma vaisselle;
Personne ouvre l'office & vient manger le rot;
Personne boit mon vin, dérobe ma chandelle;
Personne fait ici tout le mal. Et d'aller
Maint bon soufflet par la moustache,
Quand, lorgnant de plus près, elle voit s'envoler
Une Mouche; & c'étoit tout justement la tache.

Maîtres, Régens, Préfets, qui ne pardonnez rien,
Ne punissez jamais sans y regarder bien.

LE MÉCONTENT.

FABLE VIII.

UN de ces trafiquans qui vont de ville en ville,
Debout avant l'aurore, étoit par les chemins;
Et voyant sur l'égail folâtrer les lapins,
Et d'arbuste en arbuste errer la volatille;
Que leur sort, dit-il, est heureux !
Et que le nôtre est peu tranquile!
A quoi songeoit le Ciel, qui fait tout pour l'utile,
D'avoir asservi l'homme à cent besoins fâcheux ?

Ils

Ils n'ont qu'à secoüer le matin leurs oreilles ;
Au lieu que tous les jours il faut faire nos lits,
Nous lever, nous coucher, reprendre nos habits.
Cependant voilà les merveilles
Dont nous sommes enorgueillis.
Mon Cheval, par exemple, entrant à l'écurie
De la premiere Hôtellerie,
Sans hennir même trouvera
Son foin au ratelier, son avoine criblée,
Et quelqu'un qui le frotera ;
Il n'a point du futur la cervelle troublée :
Fasse les vignes qui pourra.
Après cela nous osons dire encore,
Que nous sommes les Rois des hôtes des forêts,
Et de tout ce qu'orgueil a surnommé pécore ;
Non, non, nous sommes moins leurs Rois que leurs Sujets.

Pendant qu'il raisonne, une buse
Tombe sur un lapin, qu'elle enleve à l'instant.
Mais derriere la haie un Chasseur la surprend,
Et lui tire un coup d'arquebuse.
Notre homme, allant son train toûjours philosophant,
Trouve un sentier scabreux qui l'arrête ; il descend
Pour monter à pié la colline ;
Obligé, pour comble d'ennui,
De traîner son Cheval par la bride après lui.
Quand il fût au sommet, soufflant, courbant l'échine,
Je crois pourtant, dit-il affourchant son Cheval,
Que de ce servile animal,
Propre pour l'homme qui le monte,

Et des autres qui n'ont que l'instinct pour tout bien;.
Le sort n'est & ne fut, suivant le présent compte,
Aussi commode que le mien.

LES ENFANS ET L'OSIER.

FABLE IX.

UN Osier se trouva planté dans un Jardin
Des mains de la seule nature;
Les enfans du logis faisoient de sa culture
Leur unique plaisir. Il sera grand demain,
Disoient-ils tous les jours; & des flots d'une eau pure
Ils l'arrosoient soir & matin.
Quand par hasard contre eux leur mere fort aigrie
Pour biscuits, macarons & telle sucrerie
Qu'ils avoient dérobés, rencontra l'arbrisseau,
Dont elle coupa maint rameau,
Pour dauber la pauvre marmaille,
Qui connut, mais trop tard, aux dépens de sa peau,
Que souvent contre soi, sans le croire, on travaille.

LE LOUP GOUVERNEUR.

FABLE X.

PETITS humains qui se plaignent des Grands,
Sont trop heureux de payer les dépens.

Seigneur Lion convoquant ſes Provinces,
Nomma Conſuls, Gouverneurs, Intendans,
Diſtribua divers départemens,
Suivant l'eſprit, & la force & les pinces.

A meſſer Loup pour ſon lot il échut
L'économat d'une plaine fertile
En francs moutons & fine volatile;
Si que pourtant recommandé lui fut
Que chaque mois, pour dépens & pour gages,
Tant ſeulement il prît la dixme au vingt;
Afin qu'en cas que famine ſurvînt,
On put avoir recours à ſes villages.

Dans ſon diſtrict vivoit un Renardeau,
Bon Procureur, ſurnommé Friponneau,
Friand de gueule, avide de pillages.

A donc l'habile & ruſé diſcoureur,
S'introduiſant auprès de ſa Grandeur,
La perſuade; & ſi bien l'endoctrine,
Qu'en peu de tems au palais du Prêteur
S'accumuloit rapine ſur rapine:
Tout abondoit; même dans la cuiſine,
Pour la parade, on vit pendre au crochet,
Et ſe gâter, brebis, agneau de lait,
Oiſon, levraut. La gent qu'on extermine,
Avec raiſon, ſe plaint, écrit en Cour.

Monſeigneur Loup, appellé pour répondre,
Fait devant lui marcher de baſſe-cour
Baudet chargé, poules qui, chaque jour,

Oeufs de santé ne manquoient point à pondre.

Sire, dit-il, ce sont tous cabaleurs,
Qui parlent haut, filoux, traîtres, voleurs;
Les coqs, les coqs même ont eu l'insolence
De se vanter que leur chant valeureux
Mettroit en fuite un Lion devant eux.

Sur ce rapport, appuyé d'impudence,
Les pauvres gens sont condamnés aux frais
Sans être oüis : Et la Justice après
Leur fait sçavoir, que le moindre reproche
Etant contre eux fait enCour désormais,
Sans autre forme ils iroient à la broche.
Et le Prêteur, son arrêt dans sa poche,
Revint vainqueur, avec permission
De les croquer tous à discrétion.

LE FLEURISTE ET LES CURIEUX.

FABLE XI.

LA Fontaine l'a dit, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & son pere.
Sans me flater d'atteindre à la touche légere,
Aux graces, aux accords de son riant pinçeau,
Je représente, à ma maniere,
La même vérité dans un autre tableau,
Qui se peuple d'acteurs d'un divers caractere.
Dans l'Esope François, c'est pour le sentiment,

Ici c'eſt pour le goût, que l'on peut voir comment
En ce monde chacun l'un de l'autre differe.

Un Fleuriſte faiſoit ſon unique plaiſir
D'un Parterre enrichi des larmes de l'Aurore,
Embelli des regards de Cloris & de Flore,
Mollement careſſé des aîles du Zéphir.
Nombre de curieux s'en vinrent à la file
Voir les beautés de ce riant aſyle.
L'un dit, O la charmante fleur!
L'autre, Je ne vois pas ſurquoi l'on ſe récrie.
Qu'a-t'elle de ſi beau? Moi, j'aime la couleur
De celle-ci; moi, je hais ſon odeur.
Après quoi du parterre on ſuit la ſimétrie.
Chacun ſelon ſon goût parla.
Ici l'on admiroit, on déſaprouvoit là.
L'un loüoit le gaſon, l'autre la broderie.
L'un vouloit un triangle, où l'on fit un quarré;
Suivant l'autre, un ovale eut bien mieux figuré.
Le Fleuriſte attentif, juſqu'alors bouche cloſe,
Leur dit: Ainſi, Meſſieurs, ce qui ne plaît à l'un
Plaît à l'autre; & du bon tel eſt le ſort commun,
De n'avoir rien en ſoi, quoique d'ailleurs on gloſe,
Qui ne ſoit du goût de quelqu'un.
Car qu'un tout, compoſé de diverſes parties,
Faites par la nature, & par l'homme aſſorties,
Puiſſe à tous & par tout plaire dans le détail;
En quel tems, en quel lieu fut il jamais perſonne;
Quelque mérite qu'on lui donne,
Dont un ſuccès pareil couronna le travail?

LES RATS ET LE NAVIRE.

FABLE XII.

LA solitude a mille appas,
Quand chez elle la vie, exempte d'embarras,
Trouve pour chaque jour sa ressource assûrée.
Solitude, pourquoi ne te cherche-t'on pas,
Au lieu d'aller courant de contrée en contrée!
O! si les Dieux m'avoient donné
Le peu qui m'eût suffi pour n'être qu'à moi-même;
Dépendant de moi seul & de celle que j'aime,
Je ne changerois pas cet état fortuné,
Pour les brillans d'un diadème!
Je ne vous aurois point quitté,
Rivage, qui m'avez vû naître.
Peu curieux de me faire connoître;
Une aimable société,
Où sans ambition sans folle vanité,
Chacun n'est que ce qu'il doit être,
Eût fait toute ma joie & ma félicité.

Dans le fond d'un Vaisseau vivoit en république
Un peuple de gros Rats. Ils dormoient tout le jour,
Mangeoient toute la nuit: Tel est certain séjour,
Que décrit Rabelais dans son Oeuvre gothique.
On n'avoit point encor la prudente pratique
De joindre, en navigeant, au rôle des marins,
Les mortels ennemis de la gent famélique,
Pirate des greniers, peste des magasins.

Tranquilement épars dans cette sombre cage,
NosRats suivant leurs goûts,s'adressoient tout de go ;
L'un au ris, & l'autre au fromage ;
Enfin pour faire court, ils vivoient à gogo,
A la barbe de l'équipage.
Mais, hélas ! dans ce monde on n'est jamais content ;
Ils s'enuyoient de cette vie.
Un jour Grisemoustache, orateur important,
Et renommé pour son génie,
Les ayant assemblés, Cette triste patrie,
Compagnons,leur dit-il,n'est qu'un tombeau flotant ;
Nos peres y sont morts de tristesse, & sans gloire.
L'inflexible Atropos nous en réserve autant.
Le mien m'a fait de son histoire
Ce précis, à jamais gravé dans ma mémoire :
Champêtre citoyen d'un abondant grenier,
Une femme inquiete, alerte en son ménage,
Me fit suivre en fureur, par un tour du métier ;
Par tous les chats du voisinage.
Je m'échapai jusqu'au rivage,
D'où courant je grimpai sur le bord d'un Vaisseau ;
Quelques amis me visiterent
Dans mon domicile nouveau ;
Et sans crainte d'Eole, au caprice de l'eau,
Argonautes vaillans, avec moi s'exposerent.
Combien chacun de nous s'est depuis repenti
D'avoir pris ce fatal parti ?
Si tu voyois, mon fils, le gason, la verdure ;
Le vif émail des fleurs, les vergers, la moisson ;
Enfin tout ce que la nature
Etale dans chaque saison !

Si dans ces jours charmans tu goûtois les délices
De joüir du grand air & de la liberté ;
Et pour le bien de ta santé,
De faire, exempt d'ennui, différens exercices,
Comme d'aller par fois des champs à la cité,
Visiter un ami qui nous fait large chere
De fins morceaux de rot, qui ne lui coûtent guere...
Là, voyant que ma plainte alloit prendre son cours,
Ces mots sententieux finirent son discours.
„ Nous sommes destinés à l'état solitaire,
„ Bannissons aujourd'hui des regrets superflus ;
„ Mon fils, le seul remede aux maux qui n'en ont plus,
„ C'est de souffrir & de se taire.
Cependant, ajoûta l'orateur, feu mon pere,
Quoiqu'il eût de l'esprit en mainte occasion,
Soit entre nous, Messieurs, dit avec révérence,
N'y faisoit pas attention,
Et ne raisonnoit point en Rat d'expérience.
Se sauver de ces lieux, où l'on est confiné,
Est plus facile qu'on ne pense.
Amis, le Ciel nous a donné
Des griffes & des dents, mettons-les en usage,
Travaillons de concert, perçons ce mur de bois.
L'avis fut approuvé d'une commune voix
La troupe avec ardeur exécute l'ouvrage :
Mais ce fut à son dam. L'eau trouvant un passage
Au travers de cent trous, le Navire coula
Au fond de la mer ; & voilà
Tous nos ouvriers à la nâge.
La terre par malheur étoit trop loin de là,
Aucun n'évita le naufrage.

Joüer

Joüet d'un espoir incertain,
L'un court après un Bénéfice,
La fievre l'arrête en chemin;
L'autre, loin du séjour où le Ciel le fit naître,
Amoureux de Paris, à la Cour veut paroître,
La disgrace l'y trouve, il y meurt de chagrin.

L'HOMME, LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE.

FABLE XIII.

UNE Mouche de peur étoit morte à moitié,
Dans la toile avec art par Arachné tendue.
Quelqu'un l'apperçevant, se sentit l'ame émue,
Et des cruels filets la tira par pitié.
Dès qu'à la liberté Madame fut rendue,
La voilà tout en bourdonnant,
Comme si la victoire à sa force étoit dûe,
Qui d'un vol orgueilleux tournant & retournant,
Se jette sur la viande au crochet suspendue.
Son bienfaicteur la suit, elle échape à sa vûe,
Et puis la voila revenue.
Il la chasse vingt fois du vent de son chapeau:
Mais du coin qu'elle attaque à peine elle est sortie,
Que l'ingrate à ses yeux se montre de nouveau,
Sans daigner se résoudre à quitter la partie.
Ah! si jamais, dit-il, en faisant tes cent tours,
Tu tombes dans les rets de l'habile Araignée.

Ne compte plus d'être épargnée,
En m'appellant à ton secours.

LE BLANC ET LE NOIR.

FABLE XIV.

LA malice est souvent la dupe de son art.
Le Noir disoit au Blanc, sur un ton goguenard,
Innocente couleur, tu me parois bien fiere
De ton petit éclat, présent de la lumiere,
Mais je veux t'offusquer : attends, & tu vas voir.
Qu'arriva-t'il de son ouvrage ?
Il en parut encor plus noir ;
Et l'autre en brilla davantage.

L'AIGLE ET LA PIE.

FABLE XV.

LE Monarque régnant sur la gent à plumage,
Voulut choisir un Précepteur
A son fils, bel Aiglon, déjà de certain âge.
Les plus habiles du bocage,
Devant sa Majesté disputant cet honneur,
La Pie en ce concours remporta l'avantage.
Je possede, dit-elle, & sçais même par cœur
Les sept Arts, & bien davantage.

Le grand Albert qu'on vante au plus lointain rivage,
Soit dit sans vanité, car je suis humble & sage,
N'eût été près de moi qu'un petit écolier.
Et pour prouver son dire avec plus d'étalage,
Elle récita maint passage.
Cet Oiseau chez un Savetier
Avoit été jadis en cage.
De ce qu'on apprend jeune, on se souvient longtems;
Là de jurer à tous instans,
Il avoit fait l'apprentissage.

Sur ses expressions de soldatesque usage,
L'Aigle fit à la Pie une admonition.
Devant mon fils, dit-il, ne tiens plus ce langage,
Et mets à t'observer un peu d'attention.

Mais à lui voler du fromage
Le jour suivant il la surprit.
Oh! pour le coup, dit-il, tu m'outres de dépit,
Toi, les sept Arts, sans plus attendre,
Sortez tous de ma Cour, où je vous ferai pendre.
De qui n'a point de mœurs je méprise l'esprit.

L'ALLOUETTE DEVENUE VEUVE.

FABLE XVI.

Une Allouette aimable, jeune & sage,
Et veuve depuis quelques jours,
Vivoit loin du tumulte & du bruit du bocage;
Quand un Oiseau fringant, dans son tendre ramage.

Vint lui parler de ses amours.
L'objet en étoit pur, c'etoit de mariage.
Votre chant, lui dit-elle, est doux & gracieux,
Vous êtes joli de corsage.
Mais laissez-moi dans mon veuvage;
Pour une autre gardez vos sons mélodieux.
J'ai pû perdre une fois ma liberté chérie,
Ou pour suivre l'exemple, ou par une autre envie;
Mais puisque je retrouve un bien si précieux,
C'est pour le reste de ma vie.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

FABLE XVII.

C'ETOIT un jour d'Eté, qu'un jeune Ecrevisse,
Sotte pour son âge, & novice,
Appperçut, allongeant le nez hors de son trou,
Eclater dans un plat dames de son espece,
Se cotoyant en rond d'un air de gentillesse.

Tircis au bord de l'onde, amoureux, presque fou,
De ce cadeau vermeil régaloit sa maîtresse.

L'Ecrevisse aussi-tôt, avec ravissement,
Dit, appellant sa mere: Approchez doucement,
Et vous verrez mes sœurs parées
D'un rouge & noble habillement;
C'est écarlatte fine: apprenez-moi vraiment,
Où l'on vend ces belles livrées?

La bonne à reculons s'avançant, répondit :
Que ton sens est petit !
Le Brillant qui te flate, est d'un si noir présage,
Que pour en teindre son corsage,
Il faut avoir rendu l'esprit.

Je ne veux point ici doüer la Testacée, *
D'ame immortelle & de pensée ;
Mais la Fable en ses jeux met tout à l'unisson ;
Et sans tirer à conséquence,
Quelquefois au nom propre ajoûtant un surnom,
Fait parler avec éloquence
Matiere, oiseau, serpent, quadrupede, poisson.
L'Ecrevisse ne peut rendre l'esprit sans doute,
C'est façon de conter. Mais il est force gens,
Vêtus d'habits pompeux, sous la céleste voûte :
(Et je vois tous les jours nombre de ces pimpans ;
Espece rare, à les entendre)
Qui n'auroient point d'esprit à rendre,
Si l'on faisoit comparaison
De l'instinct de la brute à leur foible raison.
Moralisons encor : Faste & magnificence
Ne peuvent ébloüir que les cœurs insensés ;
Au lieu que tout homme qui pense,
Se rit de la folle espérance,
Qui les tient dans ses nœuds toûjours embarrassés.

* *Nos Naturalistes donnent ce nom aux Poissons à coquille.*

LE MOINEAU ET LA FAUVETTE.
FABLE XVIII.

Je ne parlerai point de nos amours, Fauvette,
Lui disoit un Moineau. La belle étoit jeunette ;
Elle crut ses sermens, avec lui s'exposa,
Et sous la verte épine écouta sa fleurette.
Le trompeur n'en dit mot, mais il la méprisa :
Plus n'eût fait sa langue indiscrette.

LE CHIEN QUI TOURNE LA BROCHE.
FABLE XIX.

Quoi ! dans ma tournante machine,
Sisiphe impatient, malheureux Ixion,
Il faut donc que je sois toûjours en action ?
Suspendu dans une cuisine,
Près du feu, dans le mois de Juin,
Ardent voyageur qui chemine
Sans jamais avancer chemin.
Pour qui, dans ces travaux, tracassai-je ma vie ?
Pour vous, cruels humains, amis de gloutonnie,
Dont les creux estomacs deviennent les tombeaux
De mille innocens animaux.
Eh ! que me revient-il de ma peine infinie ?
Hélas ! presque rien ; quelques os,
Que me disputent mes confreres,
Qui, joüissant d'un doux repos,
Partagent avec moi le fruit de mes miseres.
C'est ainsi qu'en soi-même, accusant le destin,

Laridon tournebroche exprimoit son chagrin.
Il vous enveloppoit dans sa plainte commune,
Laboureurs, qui des champs que vous ensemencez,
Rapportez le plus clair à la taille importune,
Et vous petits commis, vagabons, harrassés,
Qui par monts & par vaux poursuivez la fortune,
Pour des patrons oisifs que vous enrichissez.

A M. DE MORINAY,

Gentilhomme Ordinaire de la Chambre du Roi.

Sage & charmant mortel, dont la Philosophie
Conserve son air pur & son aménité
Au milieu des douceurs d'une agréable vie,
Où, sans orgüeil & sans envie,
Et de toute vertu Partisan respecté,
Tu passes les beaux jours que la Parque te file;
Toi, dont la charité fertile,
A l'indigent persécuté,
Assûre dans ses bras un salutaire asyle;
Comme dans ses heureux rameaux,
Un arbre étalant son feuillage,
Présente, à l'abri de l'orage,
Une douce retraite aux innocens oiseaux.
Cher Parent, lis ces vers, que dans ma solitude,
Les vertus, approuvant ma poëtique étude,
Ont dictés à mon cœur, amoureux du vrai bien,
C'est un hommage légitime,
Que doit à la noblesse, à la bonté du tien,
La vive amitié qui m'anime.



CANTATES.

HERCULE ET OMPHALE.

CANTATE I.

L'UNIVERS délivré de cent monstres terribles ;
Dans l'indomptable Hercule admiroit le héros,
Dont les exploits & les travaux,
Lui faisoient espérer les biens sûrs & paisibles,
Qu'offre après les combats l'agréable repos.

Des Cieux la masse chancelante
En lui trouve un second Atlas ;
Les géants, saisis d'épouvante,
Tombent écrasés sous son bras.

Dragons, Serpens, remparts, murailles,
Tout cede à ses moindres efforts ;
La terre, à travers ses entrailles,
Le voit franchir les sombres bords.

Des Cieux la masse chancelante
En lui trouve un second Atlas ;
Les géants, saisis d'épouvante,
Tombent écrasés sous son bras.

Pendant qu'accumulant conquête sur conquête

Semant partout l'éclat de ſon nom glorieux,
Du tonnant Jupiter le fils ambitieux
De nouveaux lauriers ceint ſa tête,
Que lui ſeul il ſe croit plus fort que tous les Dieux,
Il voit Omphale; & ſa défaite
Eſt l'ouvrage de deux beaux yeux.

L'aimable jeuneſſe,
La feinte douceur,
La délicateſſe,
Le ſoûris trompeur,
La molle langueur,
Joignent leur adreſſe,
Pour charmer ſon cœur;
Lui-même il ſe laiſſe
En proie au vainqueur.

Il s'enivre à longs traits du poiſon qui le tue;
Le traître Amour, ſur lui ſecoüant ſon flambeau,
Avec un ris amer lui vole ſa maſſue;
Et, pour comble d'inſulte à ſa valeur vaincue,
Met dans ſes nobles mains un indigne fuſeau.
Près d'Omphale occupé d'un travail ridicule,
Il ſoûpire, il gémit: interdit & confus,
Il cherche dans le tendre Hercule,
Le grand, le fier Hercule, & ne le trouve plus.

En vain, guerriers magnanimes,
Vous vantez vos actions;
Si vos courages ſublimes
Sont ſoûmis aux paſſions.

C'est des plus illustres ames
Qu'Amour cherche à triompher.
Malheur au cœur que ses flammes
Ont la force d'échauffer.

En vain, guerriers magnanimes,
Vous vantez vos actions ;
Si vos courages sublimes
Sont soûmis aux passions.

HIPERMNESTRE.

CANTATE II.

FILLES, cruellement fidelles
A leur pere aveuglé d'un perfide courroux,
Les Danaïdes criminelles,
Dans les bras du sommeil immoloient leurs époux.
La seule Amante de Lincée
Ecoutoit son amour, & consultoit sa loi ;
Mais Danaüs vengeur, s'offrant à sa pensée,
En excitant son bras, la remplissoit d'effroi.

Pour moi, pour mes sœurs, au Tartare
L'Hymen alluma-t'il ses feux ?
Qu'a fait mon époux, sort barbare,
Qui mérite un trépas affreux ?

Soleil, demeure au sein de l'onde,
Frémis d'éclairer nos forfaits ;

Epargne ce ſpectacle au monde,
Eteins tes rayons pour jamais.

Pour moi, pour mes ſœurs, au Tartare;
L'Hymen alluma-t'il ſes feux?
Qu'a fait mon époux, ſort barbare,
Qui mérite un trépas affreux?

Sa main, pour le percer, trois fois eſt ſuſpendue;
Trois fois ne ſçachant où frapper,
Sa main, d'elle-même abbatue,
Laiſſe le poignard échapper.
Pâle, tremblante, irréſolue,
Retombant ſur ſon lit, qu'elle arroſe de pleurs,
Elle adreſſe ces mots à l'objet qui la tue,
Auprès d'elle endormi, ſans prévoir ſes malheurs.

Tendre époux, moitié trop chérie,
Quelle eſt la rigueur de mon ſort?
Je meurs, ſi j'épargne ta vie,
Ou je mourrai du regret de ta mort.

Ah! plutôt, inflexible pere,
De cent coups ouvre-moi le flanc;
Que ſeule au moins je dégénere
De ta fureur à t'abreuver de ſang.

Tendre époux, moitié trop chérie,
Quelle eſt la rigueur de mon ſort?
Je meurs, ſi j'épargne ta vie,
Ou je mourrai du regret de ta mort.

Mais, ô transport, dit-elle, ô discours inutile !
Que je tarde à délibérer !
Ouvre les yeux, fuis, cours, cherche au loin quelque
asyle,
Profite de la nuit tranquile,
Nous nous perdons tous deux à différer :
Devançant le retour de la rapide aurore,
Mon pere furieux, & mes parjures sœurs,
Viendront, des crimes que j'abhorre
Consommer dans ton sang les infames noirceurs.
Qu'attends-tu, cher époux, pars, adieu, prens encore
Ces avides baisers ces trop courtes douceurs.
Pars donc ; & pour faveur derniere,
Pour prix de t'avoir conservé,
Souvien-toi d'une épouse, à toi seul toute entiere,
Qui s'expose au péril, dont elle t'a sauvé.

Hymen, combien ta puissance,
Produit de nobles effets,
Quand l'amour d'intelligence
Serre les nœuds que tu fais !

Mais quand, dans tes nœuds coupables,
Le cœur ne suit pas la main,
A quels crimes effroyables
N'ouvres-tu pas le chemin ?

Hymen, combien ta puissance
Produit de nobles effets,
Quand l'amour d'intelligence
Serre les nœuds que tu fais !

L'HYVER.

CANTATE III.

HATE-toi, cher Bacchus, précipite tes pas,
L'Hyver suivi des vents, des glaçons, des frimats,
Exerce son courroux sur la vigne mourante.
Hâte-toi, cher Bacchus, précipite tes pas,
Vien voir de tes enfans la troupe languissante :
Un fâcheux avenir nous glace d'épouvante,
Le pressant désespoir nous conduit au trépas.

Cruels Auteurs des Orages,
Tonnez, soufflez dans les airs:
Aquilons, que vos ravages
Fassent trembler l'univers.

Fondez avec violence
Sur nos champs & nos jardins;
Mais laissez-nous l'espérance
De vendanger des raisins.

Cruels Auteurs des Orages,
Tonnez, soufflez dans les airs;
Aquilons, que vos ravages
Fassent trembler l'univers.

Dieu du vin, prends soin de ta gloire,
Tu n'entends déjà plus ces brillans airs à boire,
Ces chorus altérans, jusqu'au Ciel élancés.

Dans tous les cabarets regne un morne ſilence.
On voit par tout les pots triſtement renverſés.
A la vivacité ſuccede l'indolence.
Les buveurs oiſifs tout le jour,
Vagabons, éperdus, doutent de ta puiſſance,
Et ſont prêts de quitter ta cour,
Pour chercher les plaiſirs dans celle de l'amour.

Amis, quel caprice étrange
Vous entraîne chez Vénus ?
Ah ! que vous perdrez au change !
Retournez vîte à Bacchus.

Le Dieu du vin dédommage
Auſſi-tôt un pauvre amant ;
Pour un buveur qui s'engage,
Vénus en fait-elle autant ?

Amis, quel caprice étrange
Vous entraîne chez Vénus ?
Ah ! que vous perdrez au change !
Retournez vîte à Bacchus.

Ciel ! qu'apperçoi-je! un Dieu ! c'eſt Bacchus, c'eſt lui-même,
Des pampres verdoyans, découpés en feſtons,
Compoſent ſur ſa tête un joyeux diadême.
Il a ſon Tyrſe en main ; mais il parle, écoutons:
La vigne eſt à l'abri de l'horrible furie
De la plus rude des ſaiſons.
Nez boutonnés, teints rubicons,

Réveillez à ma voix votre ardeur endormie,
Epuisez vos tonneaux, remplissez vos flaccons.
L'Hyver s'irrite en vain ; son insolente audace,
Quoiqu'il tente, ne servira
Qu'à vous faire boire à la glace,
D'excellent vin, quand l'été reviendra.

Fuyez, pénible tendresse,
Livrons nos cœurs à Bacchus.
Chantons, répétons sans cesse
Que rien n'égale son jus.

Puisqu'il prend soin de nos treilles,
Bravons l'Hyver en courroux ;
Amis, sablons cent bouteilles :
Ah ! que ce commerce est doux !

Si, jaloux de notre gloire,
L'amour trouble nos exploits,
Il faut l'obliger à boire
Rasade dans son carquois.

Mais, s'il affecte un air grave,
Ce beau petit Damoiseau,
Faisons-le aller à la cave,
Tirer lui-même au tonneau.

Quand cette liqueur puissante
Aura soûmis le mutin,
Il faut qu'à son tour il chante
L'éloge du Dieu du vin.

FIN

TABLE

Des Pieces contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

ODES.

EPITRES.

SECONDE PARTIE.

CONTES.

IDYLLES.

POESIES ANACRE'ONTIQUES.

SONNETS.

EPITAPHES.

EPIGRAMMES.

FABLES.

CANTATES.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Livre qui a pour titre : *Poësies de M. Desforges Maillard, des Academies Royales des Sciences & Belles Lettres d'Angers & de la Rochelle.* Non-seulement je n'y ai rien trouvé qui en empêche l'impression ; mais je crois qu'on lira avec plaisir cette nouvelle Edition augmentée des Ouvrages de l'Auteur, connu depuis long-temps par ses talents pour la Poësie. A Paris, ce 22 Fevrier 1750.

BONAMY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS MOREAU Fils, Libraire a Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Poësies Diverses du sieur Desforges-Maillard*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte des Presentes.

Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la datte d'icelles: Que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Presentes; que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglements de la Librairie, & nottamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant d'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de Grace

mil sept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, numero 413. fol. 292. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 5 Mai 1750. LEGRAS, Syndic.

ERRATA.

PAGE 11. v[illegible]. *vois-tu suivre*, lisez *vois se suivre*. Pag. 3[illegible] vers 8. *au bruit des Trompettes, des Cors*, lisez, *au bruit des Trompes & des Cors*. P. 35. vers 11. *Zenocrate*, lisez *Xénocrate*. Ibid. vers 12. *vit briller*, lisez *fit briller*. P. 47. vers 8. *prête*, lisez *prêt*. P. 90. vers 12. *furent aux*, lisez, *furent au*. P. 94. vers 17. *égalant*, lisez *égalons*. P. 129. vers 10. *tirant de l'aile*, lisez *à tire d'aile*. P. 133. vers 29. *assemblés*, lisez *assembler*. P. 149. vers 22. *ressemble*, lisez *rassemble*. P. 171. vers 16. *roseaux*, lisez *rézeaux*. P. 180. vers 16. *un anguille*, lisez *une anguille*. P. 187. vers 24. *opiniés*, lisez *vous opiniez*. P. 198. vers 15 *mille espece*, lisez *mille espéces*. P. 230. vers 18. *me prefereroit un rival*, lisez *me quitteroit pour un rival*. P. 252, vers 9. *hautes sciences*, lisez *la haute science*. A la page 10. ajoûtez *Montmorency*.



